

S. SAUNERON

NOUS PARTONS POUR...



L'ÉGYPTÉ

L'ÉGYPTÉ

ons pour...

O 700/SAU

BU DE BORDEAUX



0BXA0047274

Nous partons pour...
L'ÉGYPTE

DU MÊME AUTEUR

Rituel de l'Embaumement, Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire, 1952.

Les Prêtres de l'Ancienne Égypte, Éditions du Seuil, 1957.

Le travail en Égypte, dans *Histoire générale du Travail*, Préhistoire et Antiquité, Nouvelle Librairie de France, Paris, 1959.

Catalogue des Ostraca hiératiques non littéraires de Deir el-Médinéh, Le Caire, 1959.

Quatre Campagnes à Esna (Esna I), Le Caire, 1959.

Inscriptions romaines au temple de Khnoum à Éléphantine, Beiträge zur ägyptischen Bauforschung und Altertumskunde, Heft 6, Kairo, 1960.

Les Fêtes religieuses d'Esna aux derniers siècles du paganisme (Esna V), Le Caire, 1962.

Le Temple d'Esna (Esna II), Le Caire, 1963.

En collaboration avec G. POSENER et J. YOYOTTE :

Dictionnaire de la Civilisation égyptienne, Paris (F. Hazan), 1959; édition allemande, 1960; édition italienne, 1961; édition anglaise, 1962.



L'ÉGYPTE

par

Serge SAUNERON

Ancien élève de l'École Normale Supérieure.

Agrégé de l'Université

Docteur ès Lettres

Ancien membre

de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire



FONDS GAGNEROT

0706/SAU

PIERRE PARIS

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS 17987

1965

XII-I-2
INVENTAIRE

PRÉFACE

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 3^e trimestre 1965

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1965, *Presses Universitaires de France*

Ceci n'est pas, au sens strict du terme, un nouveau « guide » de l'Égypte ; le vieux « Baedeker », le « Guide bleu » restent, pour les voyageurs de langue française, les autorités solides, éprouvées par le temps, qui les conduiront sur tous les chemins souhaités ; au reste, le format modeste de ce petit ouvrage doit éliminer dès l'abord toute idée de comparaison.

Nous avons voulu offrir à qui part pour l'Égypte une aide d'une nature différente ; non pas décrire à l'avance ce que chacun devra voir, non pas même guider le voyageur pas à pas, mais tenter de lui faire percevoir ce qui, dans chaque visite particulière, sera essentiel et irremplaçable. Une bonne part de ce qu'on entend dire ou de ce qu'on lit habituellement en voyage, échappe assez vite à nos souvenirs, chassée par des images plus fraîches ; mais quelque chose demeure toujours en nous, après un contact avec des civilisations différentes de la nôtre : le souvenir de quelques visages humains rencontrés, sur un fond fixe de paysage ; une émotion personnelle, le sentiment d'avoir, pour soi seul, mené une expérience originale dans un pays nouveau ; c'est cette émotion,

cette rencontre, cette expérience que nous avons voulu susciter, ou favoriser.

Cela explique la place réduite que nous avons accordée aux dates, aux listes de rois, aux mesures et aux statistiques ; rien de tout cela ne demeure — et rien n'est plus facile à trouver, dans un quelconque manuel, dès que le besoin précis s'en fait sentir. En échange, nous avons multiplié les moyens de « retrouver » les hommes d'autrefois : traductions de textes, évocation de vies individuelles, quand l'archéologie a permis de les reconstituer, citations de légendes folkloriques. Il faudrait avoir un cœur bien sec, et le goût exclusif des nombres et des figures géométriques pour n'apprécier, dans les monuments égyptiens, qu'une réussite d'ordre technique, qu'une victoire d'ingénieur remportée sur une matière difficile. Nous sommes convaincu, au contraire, que l'Égypte a quelque chose de plus profond, de plus personnel à offrir à chacun d'entre nous, quelle que soit son origine ou sa profession. Le contact, pour chacun, sera d'une qualité, d'une intensité différentes. Mais ce qui importe, c'est que ce contact ait lieu ; qu'il y ait curiosité, compréhension, puis sympathie. Puissent ces quelques pages contribuer à les faire naître.

INTRODUCTION

I. — COMMENT VISITER L'ÉGYPTE ?

§ 1. Époque du voyage

On peut visiter l'Égypte avec beaucoup d'agrément du mois d'octobre au mois d'avril ; les jours d'hiver, en particulier, ont en Haute-Égypte une douceur inoubliable et les couleurs y sont plus vives, plus riches de nuances qu'à toute autre saison. La fin du printemps et l'été sont chauds (température moyenne, mais forte humidité à Alexandrie ; température beaucoup plus forte mais sèche en Haute-Égypte, avec d'assez forts écarts entre le jour et la nuit), parfois pénibles ; en particulier, pendant les mois d'avril et mai, il faut redouter le vent de sable qui souffle du sud (khamsin) et rend l'air étouffant. Les plages méditerranéennes, Maamoura, Agamy, Mersa Matrouh, sont, en été, des lieux de séjour très agréables ; sur la Mer Rouge, des hôtels et des bungalows sont en cours d'aménagement, à Sokhna et à Hurghada.

§ 2. Routes et hôtels

Quatre villes en Égypte sont pourvues d'un équipement hôtelier moderne : Alexandrie, Le Caire, Louqsor et Assouan. D'autre part, il y a une dizaine de sites qu'il faut voir de toute nécessité, deux ou trois qu'on peut ne pas voir, et une foule d'autres qui n'ont d'intérêt que pour le spécialiste. Or ces dix sites privilégiés peuvent tous être atteints à partir des quatre lieux de séjour que nous avons mentionnés. Au tourisme en automobile, encore prématuré (réseau routier en cours d'extension ; projets d'aménagement d'hôtels, camping impossible), on préfère généralement les déplacements en train (W.-L. du Caire

à Louqsor et Assouan) ou en avion (Le Caire-Louqsor-Assouan), d'un point de séjour à l'autre, les excursions étant ensuite organisées facilement avec des voitures de louage.

— A partir du Caire, on visitera les nécropoles memphites, Gizah et Saqqara, éventuellement Abousir, et quelques sites du Delta (Tanis, Mendès, Behbeit el-Hagar) ; on pourra aussi, dans la journée, faire une excursion au Fayoum.

— De Louqsor, on pourra voir, vers le nord, Dendéra et Abydos ; vers le sud, Esna et Edfou, chacune de ces excursions pouvant se faire en une seule journée.

— D'Assouan, on visitera Kom Ombo, et la région de la cataracte, éventuellement Philae, si l'île se trouve émergée.

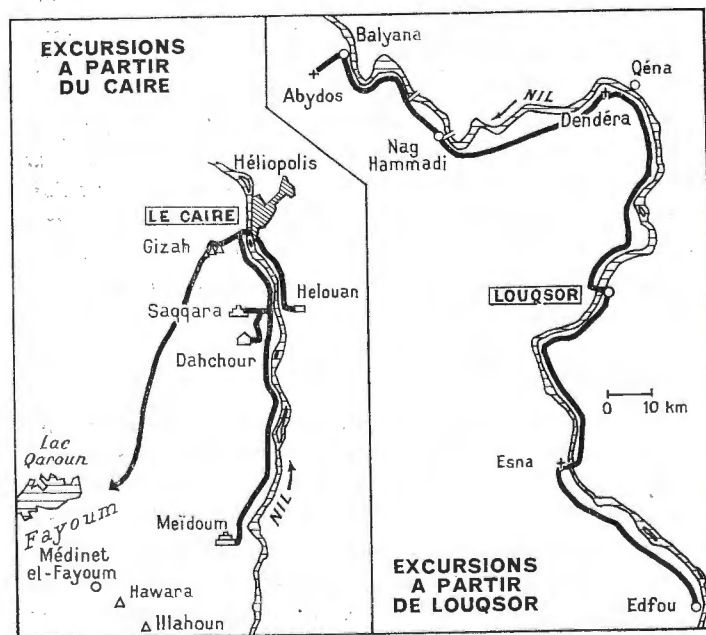


Fig. 1

Depuis quelques années, renouant avec une tradition ancienne, l'administration du tourisme a mis en service un certain nombre de bateaux qui permettent la visite des temples situés entre Louqsor et Assouan (parfois départ d'Assiout). C'est là certainement la façon la plus confortable de voyager ; ce n'est pas toujours la moins coûteuse.

§ 3. Durée d'un voyage

On éprouve toujours quelque répugnance à prescrire, pour chaque site, une durée « officielle » de visite, à réduire en « doses » un voyage, des contacts, des expériences qui, pour chacun, peuvent avoir une valeur différente, et ne peuvent guère être étalonnés, s'ils doivent rester personnels. Pourtant celui qui voyagera sans l'aide d'une agence qui puisse résoudre pour lui ces problèmes devra pouvoir établir lui-même un programme, louer des places de train et d'hôtel à dates fixes ; nous indiquerons donc, pour chaque lieu de séjour, deux durées possibles de visite ; la première correspondra au nombre de jours indispensables, la seconde à un temps de séjour comprenant un certain délai consacré à cette part personnelle des voyages à laquelle, par la suite, se rattachent les souvenirs les plus précieux : visites sans guides, flâneries dans les bazars, promenades en felouque, retour aux monuments vus trop vite le matin ou la veille...

Alexandrie : 1 jour ; avec visite des plages, excursion à Taposiris, ou à Rosette, 2 à 3 jours.

Le Caire : de 4 à 8 jours, que l'on peut partager en deux séjours, avant et après le voyage de Haute-Égypte.

Louqsor : de 3 à 5 jours pour la seule région thébaine ; avec excursion à Dendéra-Abydos et Esna-Edfou, 2 jours supplémentaires.

Assouan : 2 ou 3 jours.

Un séjour raisonnable en Égypte, qui permette une visite des sites importants, une certaine expérience de la vie et des activités de l'Égypte renaissante, et quelques loisirs indispensables, ne saurait donc être très inférieur à une vingtaine de jours.

II. — QUELQUES NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

§ 1. La religion égyptienne

La religion égyptienne nous apparaît comme un corps de croyances et de rites extraordinairement complexes ; cela tient à trois causes principales ; d'abord, la période pendant laquelle nous en suivons les manifestations excède trois millénaires ; il est inévitable que des transformations notables soient intervenues pendant un aussi long délai. Ensuite, cette religion n'est pas fondée sur un livre sacré ni sur un dogme clairement énoncé ; issue peut-être d'une progressive juxtaposition de croyances tribales initialement indépendantes, elle n'a jamais tenté l'effort de résoudre ses contradictions ni de faire, de ces éléments hétérogènes, une synthèse cohérente ; de là ce particularisme régional qui subsista jusqu'à l'époque romaine, en dépit de l'uniformisation du culte ; de là aussi le fouillis inextricable de croyances devant lequel nous nous trouvons si nous voulons comprendre ces comportements anciens sans faire une part suffisante à la géographie et à l'histoire. Enfin, nous n'avons pas, sur toutes les périodes de la religion égyptienne, une collection égale de documents ; il y eut toujours d'une part le culte et les rites officiels, d'autre part la foi individuelle ; en général, nous connaissons assez bien les premiers, et fort peu la seconde ; à certaines périodes, nous sommes aussi mal renseignés sur le culte que sur la foi, et nous sommes portés à étendre aux époques de « silence » les conclusions tirées de l'étude des époques où les documents abondent. On comprend que cette répartition inégale des sources sur trois mille ans de vie religieuse, et dans un pays souvent morcelé, où l'originalité régionale resta toujours vive, puisse être un obstacle grave à une histoire effective des croyances et des rites.

En divers endroits de cet ouvrage, selon la logique des sites que nous visiterons, nous exposerons tel ou tel aspect de cette religion dont

la connaissance est utile à la compréhension des monuments ; à propos des pyramides et des mastabas (p. 51-55), nous évoquerons les croyances funéraires de l'Ancien Empire ; les destinées royales d'Outre-Tombe seront rappelées dans la Vallée des Rois (p. 111) et les idées des Égyptiens sur l'Au-Delà accompagneront nos visites dans les tombes privées de Thèbes (p. 86). C'est à propos des grands temples de l'époque gréco-romaine (p. 125 sq.) que nous pourrions le mieux exposer ce que fut le culte rendu dans ces sanctuaires, et définir le rôle et l'esprit du clergé, sa science, son zèle (p. 154 sq.). Abydos nous donnera l'occasion de rappeler les grands traits de la légende osirienne (p. 116) ; Thèbes, celle du dieu Amon (p. 61) et les aspects majeurs de la crise amarnienne et du culte d'Aton (p. 69). Ici ou là, au hasard des temples, nous évoquerons les grandes fêtes d'Égypte (p. 67, 117, 137, 152).

L'ensemble de ces exposés occasionnels doit donner au lecteur attentif une connaissance suffisante de ce que fut la religion égyptienne. Les diverses lectures que nous proposons plus bas (V) permettront à ceux que ce premier contact aura intrigués d'en apprendre davantage.

§ 2. Langues et écritures égyptiennes

Si l'on néglige les langues des envahisseurs et des minorités ethniques immigrées (cananéen, araméen, libyen, soudanais, assyrien, perse, grec, latin, turc, arménien, langues européennes modernes...), on a parlé en Égypte, de l'aube de l'histoire aux temps actuels, deux langues : l'égyptien (des origines à l'an 1000 environ) et l'arabe (sporadiquement depuis la conquête, plus généralement à partir du XII^e siècle, exclusivement à partir du XVI^e). Naturellement, en 4 000 ans d'usage contrôlable (depuis environ 3000 av. notre ère), ce que nous appelons l'égyptien ancien évolua au point qu'on distingue à peine, sous la forme ultime de ce langage, la parenté qui la relie à sa forme la plus ancienne. Cette progression ne nous est pas connue comme une ligne d'évolution continue, mais comme une série de stades successifs ; c'est l'effet de la notation écrite, qui fixe une forme

d'expression et la maintient un temps donné, sans refléter régulièrement l'évolution continue du genre parlé ; quand, dans les textes écrits, on constate le passage d'un stade de langue à un autre, il faut donc comprendre que l'écart entre la langue parlée et la langue écrite était devenu considérable.

On distingue cinq étapes dans l'histoire de la langue égyptienne : l'ancien égyptien, écrit au temps des pyramides, sur les mastabas, les stèles, les statues ; le moyen égyptien, ou égyptien classique, langue littéraire du Moyen Empire, qui demeurera, presque inchangée, la langue des inscriptions officielles et des textes religieux hiéroglyphiques, jusqu'à l'époque romaine ; le néo-égyptien qui s'annonce déjà dans les textes de Tell el-Amarna, puis connaît sa période de gloire sous les ramessides (langue traduite par l'écriture hiératique et transmise par les papyrus) ; le démotique, qui apparaît à la XXVI^e dynastie (probablement langue du Delta) et sera pratiqué jusqu'au III^e siècle de notre ère ; le copte enfin, sous de multiples aspects dialectaux, qui fut parlé pendant les premiers siècles de notre ère, et subsista jusqu'au Moyen Âge ; il n'est plus utilisé aujourd'hui que comme langue liturgique.

Cette langue a été transcrite de diverses façons ; d'abord par l'écriture hiéroglyphique, toute élaborée déjà au moment où commencent les temps historiques, et encore pratiquée au III^e siècle de notre ère ; le style des signes, naturellement, a évolué ; mais les principes de base du système demeurèrent invariables ; à l'époque classique, on utilise environ 700 signes ; à l'époque gréco-romaine, plusieurs milliers. Une partie des signes est phonétique (le signe valant pour le son du mot qu'il évoque, principe du rébus), et l'on trouve des hiéroglyphes représentant une, deux ou trois consonnes (les voyelles ne sont pas exprimées par l'écriture) ; une autre partie est figurative (le signe représente l'objet que l'on veut désigner) ; une série de signes déterminatifs, sans valeur figurative directe, permet de classer les mots en catégories, et d'éviter les confusions entre mots de même son.

Cette écriture est, naturellement, compliquée, et demande du temps au graveur, chaque signe constituant un véritable dessin. Aussi une

abréviation (une « cursive ») a-t-elle « doublé » à toutes les époques l'écriture hiéroglyphique : l'hiératique. C'est, si l'on peut comparer deux modes d'expression aussi lointains, l'écriture manuscrite courante à côté d'une écriture moderne imprimée : un système où chaque signe est réduit à ses traits essentiels, et où les ligatures sont nombreuses. C'est l'écriture des papyrus (horizontale ou verticale, et dirigée de droite à gauche).

Une cursive beaucoup plus stylisée apparaît au VII^e siècle av. J.-C., le démotique, qui sert d'expression au quatrième stade connu de la langue égyptienne ; cette cursive sera utilisée jusqu'aux derniers temps du paganisme.

Avec l'avènement du christianisme, les scribes adoptèrent l'alphabet grec, complété de quelques signes locaux, pour transcrire le dernier stade de la langue ancienne, le copte. C'est cela qui a permis de retrouver la clé de l'égyptien ancien, une part du vocabulaire pharaonique étant connue par sa forme évoluée en copte, et écrite avec des lettres qui en permettaient la lecture.

La conquête arabe, au VII^e siècle, introduit dans la vallée du Nil une langue nouvelle, non plus mêlée d'éléments africains et chamitiques, comme l'égyptien ancien, mais proprement sémitique. À côté de la langue arabe cultivée, langue d'intercommunication, utilisée par le livre et la radio, il subsiste, en Égypte, un arabe dialectal fortement original, assez différencié selon les régions du pays.

Au sud du pays, on entendra parler deux formes de nubien, langues de débit rapide aux voyelles sonores, qui n'ont rien de commun avec l'arabe sinon quelques emprunts de vocabulaire. Dans l'oasis de Sioua, on parle encore un dialecte berbère ; ce sont là des parlars résiduels que l'arabe tend à résorber.

III. — LES GRANDES DATES DE L'HISTOIRE ÉGYPTIENNE

Les dates que l'on donne généralement aux événements égyptiens ont une valeur relative; si l'on peut considérer comme très probables toutes celles qui appartiennent au I^{er} millénaire, celles du second sont déjà, pour certaines périodes, très incertaines; les dates correspondant aux années 3000-2000 sont « exactes » à quelques décennies près. D'autre part, ce que nous considérons aujourd'hui comme les événements réels de l'histoire est indatable en histoire égyptienne; force nous est de nous en tenir aux dates de l'historiographie officielle, qui fourniront du moins un cadre aux événements évoqués dans ce livre.

Période thinite (I^{re} et II^e dynasties)

3000-2780 (?) .. Unification du pays par Nârmer (= Ménès des chroniques ultérieures); début de l'écriture; architecture de brique crue; travail des vases en pierre.

Ancien Empire (III^e-VI^e dynasties)

2780 (?)..... Djéser, installation à Memphis; premier ministre Imhotep; découverte de l'architecture de pierre, pyramide à degrés de Saqqara.

2680 (?)..... Snéfrou : pyramide rhomboïdale de Dahchour; exploitation minière du Sinai.

2655 (?) - 2570 (?) Khéops, Khéphren, Mykérinos, les pyramides de Gizah, le grand Sphinx.

2560-2420 V^e dynastie : petites pyramides de Saqqara; importance d'Héliopolis et de la religion du soleil; apparition des textes des Pyramides.

2420-2280 VI^e dynastie; époque des expéditions vers l'Afrique; développement du particularisme provincial; évolution vers la féodalité.

Première période intermédiaire (VII^e-X^e dynasties)

2260 → Anarchie intérieure, invasion, révolution sociale; époque évoquée par les écrits pessimistes (Textes du Désespéré, des Admonitions; Prophéties de Néferti); extension du culte osirien à tous les morts; les « Textes des Sarcophages ».

Moyen Empire et 2^e période intermédiaire (XI^e-XVII^e dynasties)

2065 XI^e dynastie thébaine (Mentouhotep); commencement de la faveur de Thèbes; tombeau royal de Deir el-Bahari.

2000 → XII^e dynastie : rois Sésostri et Amménémès; conquête de la Nubie et mise en valeur du Faraïou (Nubie); développement des nécropoles provinciales (hypogées de Béné Hassan, Meir, Assiout), constructions en Haute-Égypte (Karnak, Médamoud, Tod...).

1675 Conquête de l'Égypte par les Hyksôs : Avaris (Delta oriental) devient capitale. Une dynastie thébaine se constitue en Haute-Égypte.

1600 → Reconquête progressive (Moyenne-Égypte).

→ 1558 Libération (Kamosis, Amosis) et conquête des marches syriennes.

Nouvel Empire (XVIII^e-XX^e dynasties)

1567-1304 XVIII^e dynastie. (1304-1228) Ramsès II.

(1520-1484) Hatchepsout. (1300) Bataille de Qadach.

(1504-1450) Thoutmosis III. (1284) Traité égypto-hittite.

(1408-1372) Aménophis III. 1195-1075 XX^e dynastie. Ramsès III,

(1370-1352) Aménophis IV et l'époque guerres contre les Libyens et les Peuples de la Mer.

(1352....) Toutânkhamon. Sous Ramsès IX, pillage des

1320-1200 XIX^e dynastie. tombes de la Vallée des

(1318-1304) Séthi I^{er} (Abydos). Rois.

La Basse Époque (XXI^e-XXX^e dynasties)

1075-715 Dynasties du Delta (XXI^e-XXIII^e), rois de Tanis (Psousennès), Sheshonq, Osorkon, Takelot. Anarchie libyenne.

725-710 XXIV^e dynastie.

736-656 Conquête éthiopienne : Piânkhi, Shabako, Shabitko, Taharqa.

664-525 XXVI^e dynastie saïte; renaissance artistique, réorganisation nationale du pays, apparition d'une nouvelle écriture, transcrivant la langue populaire du Delta : le démotique.

(664-610) Psammétique I^{er}.

(610-595) Nékao II (premier canal de Suez; périple de l'Afrique).

(595-589) Psamétique II, campagne anti-éthiopienne (593).

(589-526) Apriès, puis Amasis.

525-486 Conquête perse, Cambyse et Darius I^{er} (= XXVII^e dynastie).

378-341 Les Nectanébo (XXX^e dynastie).

(Voir suite, page 10.)

III. — LES GRANDES DATES DE L'HISTOIRE ÉGYPTIENNE (suite et fin)

332	<i>L'Égypte ptolémaïque</i> Conquête macédonienne : Alexandre fonde Alexandrie; les Ptolémées lui succèdent, jusqu'à Cléopâtre VII (30).
30 av. J.-C.	<i>L'Égypte romaine et byzantine</i> Annexion par Rome; l'Égypte devient une province impériale, administrée par un préfet. Théodose : proscription du culte païen; le christianisme religion officielle.
379-395	L'Égypte byzantine, province de l'Empire romain d'Orient.
395-638	Conquête arabe, fondation de Fostat.
640	
658-750	<i>L'Égypte arabe</i> Les Ommeïyades.
750-868	1171-1250 Les Fatimides.
868-905	1250-1517 Les Ayoubides. Les Mamelouks.
1517	<i>L'Égypte ottomane</i> Conquête turque.
1798-1801	<i>Expédition de Bonaparte.</i>
1801-1882	Méhémét Aly et ses successeurs; l'Égypte, libérée de la tutelle turque, connaît une ère nouvelle, et se modernise sous Méhémét Aly et les princes de sa dynastie. Ouverture du canal de Suez; développement de la culture du coton et de la canne à sucre.
1882	<i>Le protectorat britannique</i> Occupation anglaise du pays.
1952	<i>L'Égypte indépendante</i> Révolution égyptienne; chute de la royauté; instauration de la république.
1956	Crise de Suez; évacuation de la zone du Canal. Nationalisations systématiques; « socialisme coopératif »; mise en construction du haut-barrage d'Assouan.

IV. — L'ÉGYPTOLOGIE

L'égyptologie est née d'une part de l'expédition d'Égypte (1799) et de la publication des volumes admirables de la Description de l'Égypte, d'autre part du déchiffrement, par J.-F. Champollion, de l'écriture hiéroglyphique (1822). Mais c'est sensiblement plus tard qu'une législation efficace fut élaborée pour protéger les antiquités du vol et des déprédations : création par Mariette du Service des Antiquités et du Musée (1858). Dès lors, les divers pays s'intéressant tour à tour aux antiquités égyptiennes, on assiste au développement de l'égyptologie sur deux terrains. En Égypte même, missions scientifiques et instituts s'organisent, pour développer l'étude méthodique du pays : fouilles, relevés de documents, publication des richesses du Musée. En Égypte parfois, mais surtout en Europe et en Amérique, l'étude scientifique de toutes ces trouvailles se poursuit dans la tranquillité des bibliothèques, et les grands instruments de travail s'élaborent : dictionnaire hiéroglyphique, grammaires de l'égyptien classique, du néo-égyptien, du démotique, du ptolémaïque, du copte, recueil de traductions, « livre des rois », « dictionnaire des noms géographiques », bibliographie topographique des monuments, édition des textes des musées, grands répertoires artistiques, histoires d'Égypte. De grandes dates marquent ce siècle de recherches, la trouvaille du Sérapéum, à son début, 1850, qui appartient encore aux temps héroïques; puis la trouvaille de la cachette royale de Deir el-Bahari (1881), la favissa des statues de Karnak (1899), la tombe de Toutânkhamon (1922), celle des rois de Tanis (1939), la grande barque de Khéops (1954)... La série continuera, sans aucun doute.

L'égyptologie est une science internationale, à laquelle contribuent les savants de nombreux pays. La France a joué, et continue à jouer, dans cette résurrection du passé pharaonique, un rôle éminent. Aux grands noms des Champollion et des Mariette s'ajoutent ceux de Loret, Maspero, Lacau, Chassinat, Lefebvre, Montet.

En Égypte, depuis 1880, une mission archéologique française, devenue en 1898 l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, mène des fouilles, publie des monuments, des manuscrits anciens, et contribue, autant dans le domaine pharaonique que dans ceux de la papyrologie grecque, du copte et de l'arabe, à la résurrection du passé égyptien ; des fouilles ont été menées sur les sites d'Assiout, d'Abou Roach, de Médamoud, de Deir el-Médinéh, de Tôd, de Karnak, d'Edfou, et l'Institut a assuré et continue à assurer l'édition des textes des grands temples de l'époque gréco-romaine : Edfou (15 vol. parus), Dendéra (6 vol. parus), Esna (3 vol. parus), Kom Ombo (en cours). Des presses de son imprimerie sont sorties en 60 ans plusieurs centaines d'ouvrages scientifiques, œuvres des savants français ou étrangers attachés à notre Institut, ainsi que plusieurs centaines d'ouvrages édités pour le compte des institutions scientifiques égyptiennes : Institut d'Égypte, Musée, Service des Antiquités, Société de Géographie, Société d'Archéologie Copte, Musée Arabe, etc.

En France même, un enseignement d'égyptologie se donne dans certaines universités (Lyon, Strasbourg, Lille), mais principalement à Paris : Sorbonne, École des Hautes Études (5 enseignements différents), École du Louvre (langue et archéologie), Collège de France (2 cours différents), Institut Catholique (langues égyptiennes et copte). On trouve en province quelques belles collections égyptiennes (en particulier à Marseille, Avignon, Aix-les-Bains) ; le Musée du Louvre possède un fond égyptien qui compte parmi les plus riches du monde. Quelques bibliothèques, inégalement dotées, mais en cours de développement, permettent de fructueuses recherches.

Ces enseignements, ces moyens de travail, l'aide admirable que le C.N.R.S. apporte aux jeunes chercheurs, l'organisme précieux que constitue notre Institut français d'Archéologie orientale du Caire, assurent à la France des générations toujours renouvelées de chercheurs, et lui permettent de garder et de consolider la position privilégiée qu'elle a peu à peu acquise dans les multiples domaines de la recherche égyptologique et des études orientales.

V. — QUELQUES LECTURES PRÉPARATOIRES

Avant de partir pour l'Égypte, le voyageur pourra s'initier aux diverses civilisations qu'il va rencontrer, en parcourant quelques-uns des ouvrages suivants :

§ 1. Égypte pharaonique

GUIDES ET INTRODUCTIONS GÉNÉRALES

Guide bleu, Hachette.

A. MEKHITARIAN, *Introduction à l'Égypte*, Bruxelles, 1956.

S. LACOUTURE, *Égypte*, coll. « Petite Planète », Éd. du Seuil, 1962.

HISTOIRE

A. MORET, L'Égypte pharaonique, dans *Histoire de la Nation égyptienne* de Gabriel HANOTAUX, Paris, 1932.

Et. DRIOTON et J. VANDIER, *L'Égypte*, dans la coll. « Clio », Presses Universitaires de France, 4^e éd., 1962.

J. YOYOTTE, Égypte ancienne, dans *Histoire universelle*, I, « Encyclopédie de la Pléiade », 1956.

J. A. WILSON, *L'Égypte, Vie et mort d'une civilisation*, Arthaud, 1961.

J. VERGOUTTER, *L'Égypte ancienne*, coll. « Que sais-je ? », 5^e éd., Presses Universitaires de France, 1963.

RELIGION

Ad. ERMAN, *La religion des Égyptiens*, Payot, 1937.

Ch. DESROCHES-NOBLECOURT, *Les religions égyptiennes*, Quillet, s. d.

J. SAINTE-FARE GARNOT, *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte*, coll. « Mythes et Religions », Presses Universitaires de France, 1947.

- Ét. DRIOTON, La religion égyptienne, dans BRILLAN-AIGRAIN, *Histoire des religions*, Bloud & Gay, t. III, s. d.
 J. VANDIER, *La religion égyptienne*, coll. « Mana », Presses Universitaires de France, 1949.
 S. SAUNERON, *Les prêtres de l'Ancienne Égypte*, Éd. du Seuil, 1957.
 S. MORENZ, *La religion égyptienne*, Payot, Paris, 1962.

La collection des « Sources orientales » (Éd. du Seuil) a publié, depuis 1959, huit volumes où figurent des monographies relatives à la religion égyptienne ancienne : *La naissance du monde* (1959), *Les songes et leur interprétation* (1959), *Les pèlerinages* (1960), *Le jugement des morts* (1961), *La lune, mythes et rites* (1962), *Les danses sacrées* (1963), *Génies-anges-démons* (1965), *Le monde du magicien* (1965) ; ces publications continuent.

VIE QUOTIDIENNE ET CIVILISATION

- A. AYMARD et J. AUBOYER, *L'Orient et la Grèce antique*, « Histoire Générale des Civilisations », 5^e éd., Presses Universitaires de France, 1963.
 Ad. ERMAN-H. RANKE, *La civilisation égyptienne*, Payot, 1952.
 P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, Hachette, 1946.
 J. PIRENNE, *Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*, Albin Michel, 1961, 1962, 1963 ; 3 vol.
 P. GILBERT, *Esquisse d'une histoire de l'Égypte ancienne*, Bruxelles, 1949.
 A. MORET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, coll. « L'Évolution de l'humanité », Albin Michel, 1937.
 —, *Rois et dieux d'Égypte*, Armand Colin, 1937.
 —, *Au temps des pharaons*, Armand Colin, 1937.

- A. ERMAN, *L'Égypte des pharaons*, Payot, 1952.
 G. POSENER, S. SAUNERON, J. YOYOTTE, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, F. Hazan, 1959.

ART

- G. MASPERO, *Égypte*, dans la coll. « Ars Una », Paris, 1934.
 Ch. DESROCHES-NOBLECOURT et P. du BOURGUET, *L'Art égyptien*, coll. « Les Neuf Muses », Presses Universitaires de France, 1962.
 Ét. DRIOTON et E. SVED, *Art égyptien*, Paris, 1950.
 A. MEKHITARIAN, La peinture égyptienne, dans *Les Grands Siècles de la peinture*, Skira, Genève, 1954.
 A. LHOTE, *Les chefs-d'œuvre de la peinture égyptienne*, Paris, 1954.
 J. YOYOTTE, Égypte ancienne, dans « Encyclopédie de la Pléiade », *Histoire de l'Art*, I, N.R.F., 1961.
 J. CAPART, *L'Art égyptien*, choix de documents, 4 vol., Bruxelles, 1922-1947.
 J. CAPART, *Propos sur l'Art égyptien*, Bruxelles, 1931.
 J.-P. LAUER, *Le problème des pyramides d'Égypte*, Payot, 1952.

Un grand nombre d'albums présentant de belles photographies de monuments ou d'objets ont paru ces dernières années ; le lecteur n'aura que l'embarras du choix.

LITTÉRATURE

- P. GILBERT, *La poésie égyptienne*, Bruxelles, 1949.
 G. LEFEBVRE, *Contes et romans égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, 1959.
 S. SCHOTT, *Les chants d'amour de l'Égypte ancienne*, coll. « L'Orient ancien illustré », éd. Maisonneuve (trad. française de P. KRIEGER), Paris, 1956.
 Ph. DERCHAIN, *Littérature égyptienne ancienne*, dans « Histoire générale des Littératures », A. Quillet, 1961.
 J. YOYOTTE, dans « Les Écrivains célèbres », *L'Orient ancien*, L. Mazenod, 1961.

ÉCRITURE

- Ét. DRIOTON et H. SOTTAS, *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, Paris, Geuthner, 1922.
J. CAPART, *Je lis les hiéroglyphes*, Bruxelles, 1946.

SCIENCES

- O. GILLAIN, *La science égyptienne, l'arithmétique au Moyen Empire*, Bruxelles, 1927.
G. LEFEBVRE, *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, Presses Universitaires de France, 1956.
J. VERGOUTTER, dans « Histoire générale des Sciences », t. I, *La Science antique et médiévale*, Presses Universitaires de France, 1957.

HISTOIRE DES FOUILLES

- J. CAPART, *Tout-anekh-Amon*, Bruxelles, 1943.
—, *El Kab, Fouilles en Égypte, Impressions et Souvenirs*, Bruxelles, 1946.
P. MONTET, *Tanis, 12 années de fouilles dans une capitale ignorée du Delta égyptien*, Payot, 1942.
—, *Isis, A la découverte de l'Égypte ensevelie*, Hachette, 1956.
Ch. DESROCHES-NOBLECOURT, *Toutankhamon*.
J. D. S. PENDLEBURY, *Les fouilles de Tell el-Amarna*, Payot, 1936.

DIVERS

- J.-M. CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, 2^e édit., 1956, 2 vol.

§ 2. Égypte chrétienne et islamique

- S. CHAULEUR, *Histoire des Coptes d'Égypte*, La Colombe, 1960.
Ch. DIEHL, L'Égypte chrétienne et byzantine, dans G. HANOTAUX, *Histoire de la nation égyptienne*, t. III.

- G. WIET, L'Égypte arabe, dans G. HANOTAUX, *Histoire de la nation égyptienne*, t. IV.
L. HAUTECŒUR-G. WIET, *Les mosquées du Caire*, 2 vol., Paris, 1932.
R. L. DEVONSHIRE, *L'Égypte musulmane et les fondateurs de ses monuments*, Paris, Maisonneuve, 1926.

§ 3. Aspects de l'Égypte moderne

- J. BESANÇON, *L'homme et le Nil*, N.R.F., 1957.
H. E. HURST, *Le Nil*, Payot, 1954.
W. BLACKMAN, *Les Fellahs de la Haute-Égypte*, Payot, 1948.
P. AYROUT, *Fellah d'Égypte*, Alexandrie, 1953 et 1955.
J. et S. LACOUTURE, *L'Égypte en mouvement*, Éd. du Seuil, 1962.
R. MORINEAU, *Égypte*, Éd. Rencontre, Lausanne, 1964.

QUE VOIR EN ÉGYPTE ?

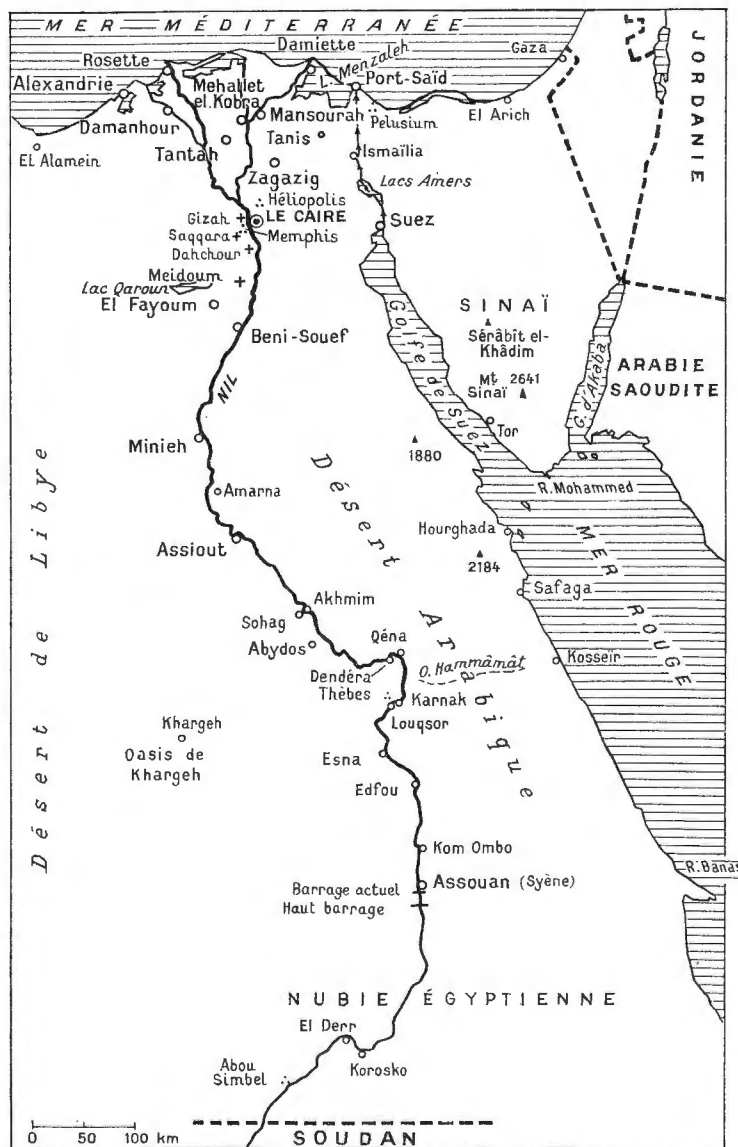


Fig. 2. — Carte de l'Égypte

L'Égypte offre au visiteur le spectacle de cinq civilisations successives. Toutes n'ont pas marqué d'une égale empreinte le sol égyptien, et le temps s'est montré diversement généreux à leur égard; mais toutes méritent, au plus haut point, l'intérêt. Il est indispensable que le voyageur reste « disponible » pour apprécier ces aspects variés de l'Égypte, selon qu'ils se présenteront à lui : la configuration géographique du pays est telle, en effet, qu'il n'y a guère de possibilité de choisir un itinéraire; la vallée du Nil est une ligne, au long de laquelle les sites anciens ou récents se succèdent; et les étapes de cette descente vers le sud sont connues à l'avance, déterminées par la position des hôtels. Un tel programme, inévitablement rigide, exclut qu'on puisse consacrer une partie de son séjour à la visite des sites pharaoniques, puis quelques jours aux monuments hellénistiques, aux sites chrétiens, ou aux monuments arabes; tout cela sera mêlé, du premier au dernier jour; et cette étonnante succession de civilisations différentes dans un paysage quasi immuable ne sera pas l'expérience la moins intéressante du voyage. Peut-être, mieux que toute autre considération, aidera-t-elle à sentir le poids des cinq millénaires d'activité humaine dont nous allons recenser les formes les plus caractéristiques.

§ 1. L'Égypte pharaonique

La période pharaonique occupe une trentaine de siècles, de la fin du IV^e millénaire avant J.-C. jusqu'à la conquête d'Alexandre, en 332 av. J.-C. Mais sous cette désignation globale, que de variété !

Le III^e millénaire correspond à l'époque *thinite* et à l'*Ancien Empire*, suivis d'une période de transition — d'un « moyen âge » —, que l'on a appelée « première période intermédiaire ». C'est surtout dans la région du Caire que nous verrons les restes de ces dix siècles d'art et de

ART PHARAONIQUE

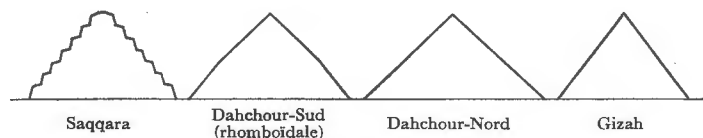
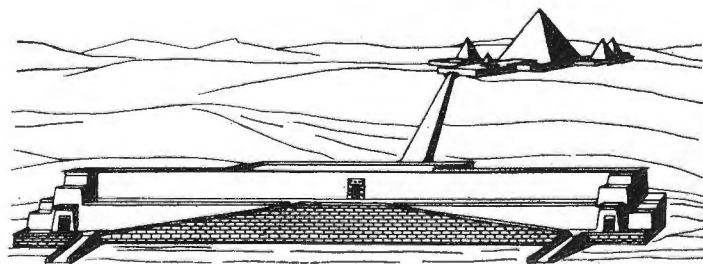


Fig. 3. — Les pyramides de l'Ancien Empire

Fig. 4. — Les éléments constitutifs d'une pyramide
(d'après Stevenson SMITH, *The Art and Architecture of Ancient Egypt*)

De bas en haut : Le temple de la vallée, la rampe ascendante, le temple funéraire et la pyramide proprement dite.

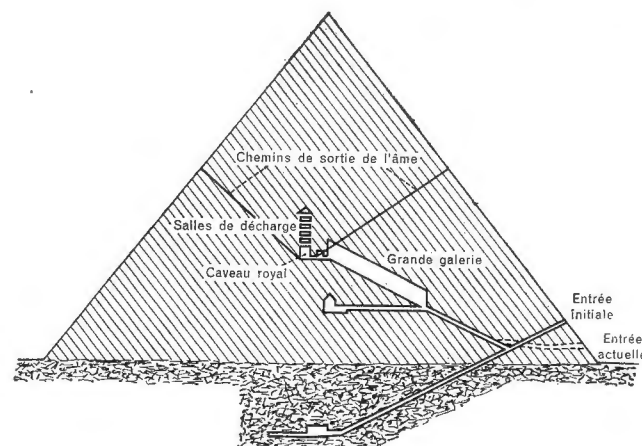


Fig. 5. — Coupe de la grande pyramide de Khéops

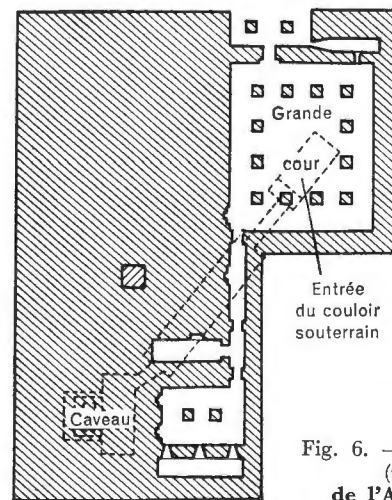
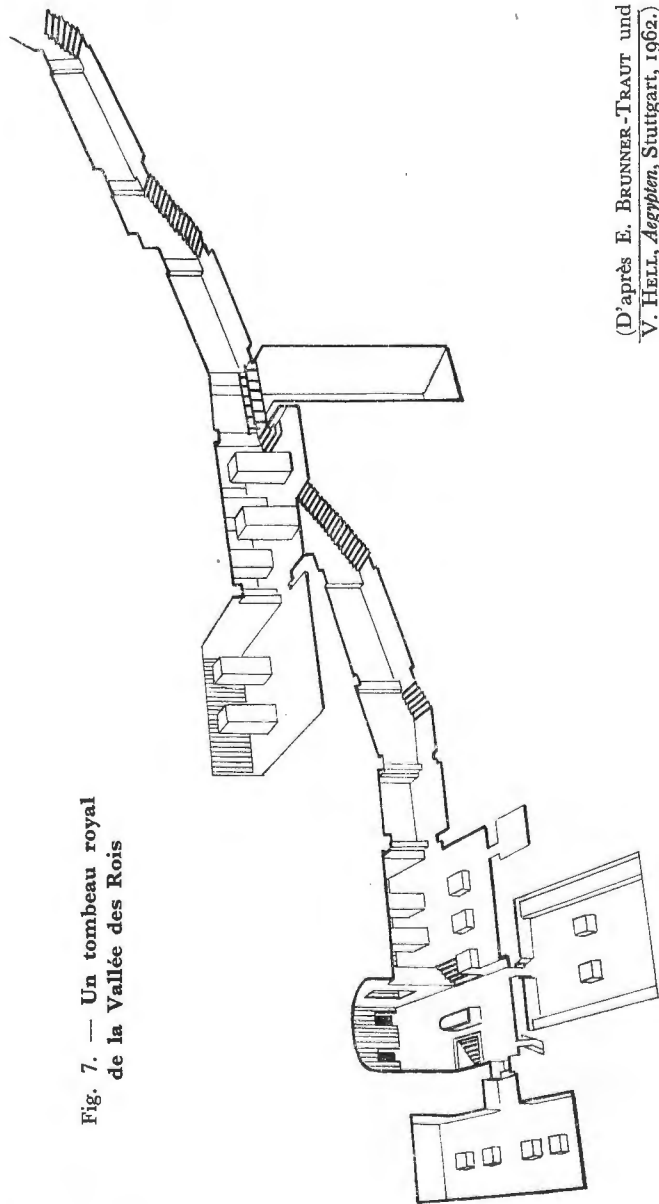
Fig. 6. — Tombe privée
(mastaba)
de l'Ancien Empire

Fig. 7. — Un tombeau royal
de la Vallée des Rois



(D'après E. BRUNNER-TRAUT und
V. HELL, *Ägypten*, Stuttgart, 1962.)

QUE VOIR EN ÉGYPTE ?

civilisation. Les vastes nécropoles de Saqqara et de Gizah nous permettront de voir les premières constructions de brique crue, en forme de palais et de forteresses, et la naissance d'une architecture monumentale de pierre; période des pyramides royales, du monument à degrés de Djéser jusqu'à la pyramide régulière de Khéops; période des mastabas privés, rangés en avenues rectilignes autour de la tombe royale. Le centre de ce royaume est Memphis, perdue aujourd'hui sous les palmiers de Mit Rahinéh; la nécropole s'allonge sur toute la frange occidentale de la vallée, d'Abou Roach au nord à l'entrée du Fayoum au sud. A Saqqara, la pyramide à degrés, la pyramide d'Ounas, les mastabas de Ptahhotep, de Mérérouka, de Ti; à Gizah, le sphinx, les trois grandes pyramides seront pour nous les symboles de cette époque; conjointement, nous verrons au Musée le groupe de Rahotep et Nofré, les scribes accroupis, le grand Khéphren de diorite, les triades de Mykérinos, les grands sarcophages de pierre, les figurines de serviteurs occupés aux travaux de la maison, les têtes « de remplacement », d'une pureté déconcertante. A l'autre extrémité de la vallée, à Assouan, dans les tombes de la rive occidentale, nous retrouverons l'art de l'Ancien Empire et rencontrerons quelques-unes des figures les plus étonnantes que cette époque éloignée nous ait révélées.

Nous ne pourrions guère voir de site du *Moyen Empire*; la visite des tombes de Béni Hassan, en Moyenne-Égypte, est difficile à organiser et, dans l'état actuel des tombes, un peu décevante. A Héliopolis, l'obélisque de Sésostris marque seul l'emplacement du vieux temple du soleil; mais au Musée, nous pourrions admirer l'étonnante statuaire de cette époque, les visages des Amenemhat et des Sésostris, tantôt expressifs, durs, marqués par l'âge ou la vie intérieure; tantôt souriants et apaisés, comme dans la série des claires statues de Licht.

Le Nouvel Empire (à partir de 1580 environ) sera illustré pour nous par les grands sites de Haute-Égypte, Karnak et Louqsor d'abord, la rive des temples; puis la rive des morts, et les monuments d'Abydos. Période de gloire militaire, d'expansion impériale, période aussi d'art, de finesse, d'élégance et de sensibilité (mobilier des

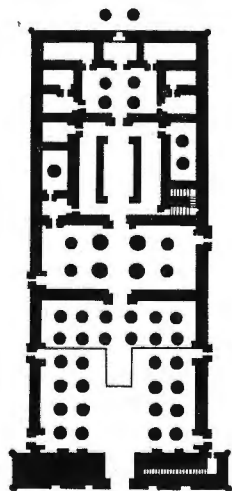


Fig. 8
Le temple de Khonsou
à Karnak

tombes royales, au Musée du Caire, peintures des tombes des Nobles à Thèbes). Le site d'Amarna est d'un accès difficile; et tout ce qui présentait quelque intérêt a été mis en sécurité dans les musées; au Caire, on passera un long moment dans la salle qui a été consacrée à cet art étonnant, et à Karnak, d'où la réforme religieuse est partie, on pourra voir les milliers de pierres qui constituèrent le temple d'Aton, détruit après Akhéaton, et remployées dans les monuments ultérieurs.

C'est également au Musée qu'il faudra admirer l'art des dynasties suivantes, joaillerie des tombes royales de

Tanis, statuaire inégalable de l'époque saïte et des dernières dynasties nationales, art du bronze, amulettes, qui représentent six à sept siècles d'évolution artistique et de transformation du goût et des techniques. Les sites que nous visiterons nous montreront, à l'occasion, quelques édifices de ces périodes, chapelles et tombes de l'époque éthiopienne et de la dynastie saïte en particulier.

§ 2. L'Égypte gréco-romaine

Avec la conquête d'Alexandre débute une période nouvelle, l'époque gréco-romaine, ou hellénistique. Pendant ces quelques siècles, l'Égypte connut selon les lieux des formes de civilisation très différentes. L'art national d'abord; nous le trouverons en Haute-Égypte, en particulier dans les temples magnifiques d'Edfou et de Dendéra, de Kom Ombo et d'Esna (1); en face de cette civilisation « pharaonique » prolongée, se développe Alexandrie et naissent les colonies grecques du Fayoum; milieux mixtes, si l'on veut, où les influences orientales jouent un rôle, mais où le génie propre du nouvel occupant reste longtemps prédominant; l'art alexandrin ne naît pas seulement d'une fusion de thèmes grecs et égyptiens; c'est un style particulier, issu d'une société où les formes de pensée ont évolué depuis leur point de départ hellénique. Une fusion des deux religions et des deux sensibilités artistiques fut tentée, en particulier

(1) Le temple de Philae, qui se trouve entre l'ancien barrage d'Assouan au nord et le nouveau haut-barrage au sud, était jusqu'en 1963 visible hors des eaux pendant les mois d'été; désormais, et jusqu'à la construction, prévue vers 1970, des digues de protection de la petite île, les temples ne seront plus jamais à sec de façon totale; en revanche, le temple de Kalabchéh a été déplacé de son site initial, en Nubie, et reconstruit par la firme allemande Hochtief sur un nouvel emplacement, sur la rive gauche, au voisinage du haut-barrage; sa visite est recommandée.

pendant les premières décennies ptolémaïques; le grand rêve d'Alexandre, faire un monde nouveau où chaque pays apporterait sa contribution propre, était encore vivant; les gravures du tombeau de Pétosiris, à Touna el-Gébel (nécropole d'Hermopolis-Achmounéin) donnent un exemple de cet art mixte qui ne devait guère survivre aux premiers essais; malheureusement, Touna n'est accessible que par la route, et beaucoup de touristes n'auront pas l'occasion de s'y rendre. Au Musée d'Alexandrie, on pourra admirer toutes les formes de cette civilisation alexandrine, les statuettes de terre cuite, les grotesques, les mosaïques, qui révèlent un art raffiné, gracieux, souvent riche de séduction.

§ 3. L'Égypte chrétienne

C'est encore à Alexandrie qu'on pourra évoquer les débuts du christianisme, et les grands docteurs de l'église, Origène, Clément, Athanase. Mais c'est au désert qu'il faudra chercher les cellules des premiers anachorètes, et les couvents des Pakhôme, des Chenouté, des Macaire; on les trouvera au Ouady Natroun, dans les solitudes voisines de la mer Rouge (saint Antoine et saint Paul), et près de Sohag (Couvents Blanc et Rouge); ils subsistent, assez nombreux, dans les déserts voisins de la vallée, et, bien que refaits pour la plupart aux siècles médiévaux, ils peuvent encore assez bien évoquer la vie spirituelle du désert; nous n'aurons guère l'occasion de les visiter, à moins d'organiser du Caire une excursion spéciale; mais nous verrons très certainement le couvent de Saint-Siméon, dans le désert d'Assouan, et la belle église de pierre de Dendéra, construite entre les deux mammisis. C'est au Musée du vieux Caire que nous pourrons le mieux étudier l'art des Coptes : peintures de Baouit et de Saqqara,

ART COPTE

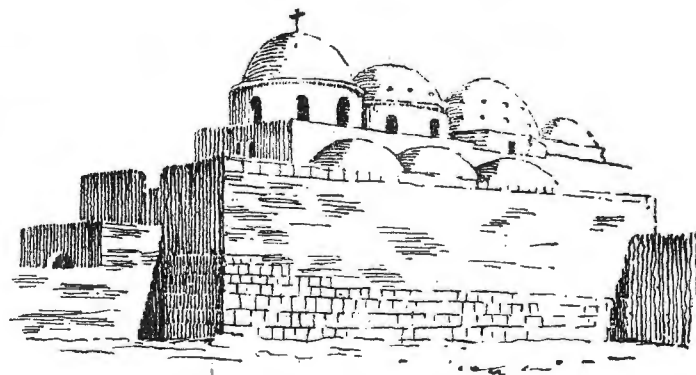


Fig. 9. — Le Deir Abou Hennès (Moyenne Égypte)
(d'après AL. BADAWI)

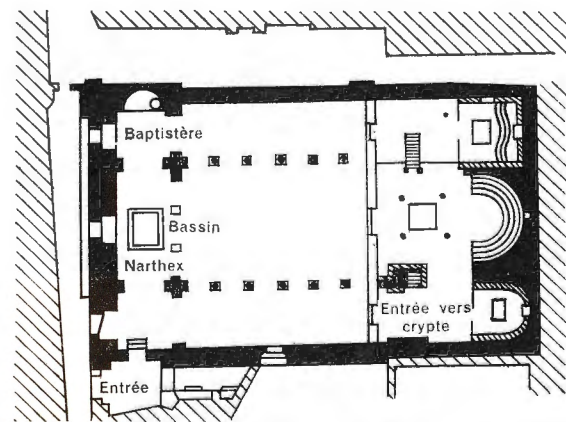


Fig. 10. — Plan de l'église Saint-Serge, au Caire



Fig. 11. — Perspective intérieure de Sit Barbara, au Caire

tissus d'Akhmîm, chapiteaux, fonds de niches, lin-teaux gravés, bois sculptés, gravure sur ivoire, métal... Les aspects les plus variés de cet art chrétien d'Égypte nous sont présentés avec beaucoup de soin, dans un cadre plein d'attraits; tout près de là, les églises du vieux Caire, Abou Sarga, Sit Barbara, et l'église Mo'allaga montreront quelle est la disposition générale des édifices du culte.

ART MUSULMAN

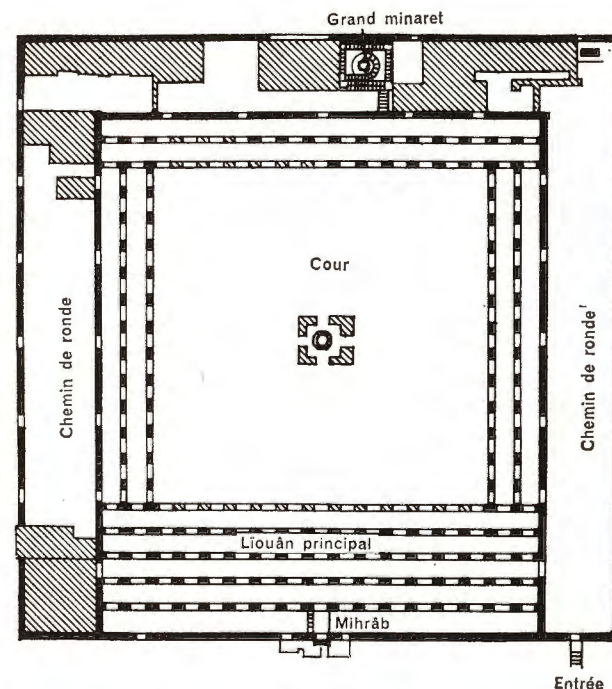


Fig. 12. — Mosquée d'Ibn Touloun

§ 4. L'Égypte islamique

Au Caire également, on trouvera les plus remarquables manifestations de l'art islamique médiéval, avec les mosquées (Amr, Ibn Touloun, El Azhar, Sultan Hassan, El Hakim, Kalaoun, Barquouq), les murailles et les portes (Bab el-Nasr, Bab el-Foutouh); la citadelle et la mosquée de Méhémet Aly, les palais de Roda,

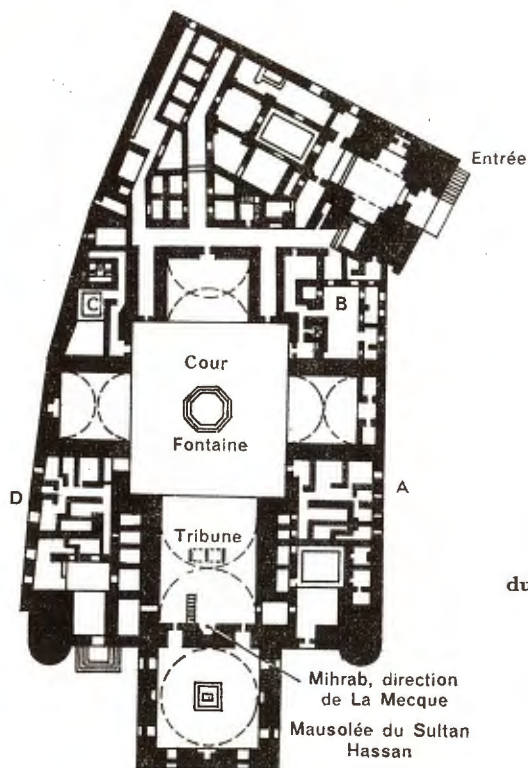


Fig. 13
La mosquée
du Sultan Hassan

d'Abdine, les tombeaux des Khalifes, montreront des aspects d'une Égypte plus récente, et les merveilles sans nombre du Musée Arabe laisseront le visiteur ébloui et enchanté. Dans les campagnes, à Louqsor (mosquée d'Abou'l-Haggag) et à Esna (minaret de la mosquée El Atiqa), subsistent des restes de monuments d'époque ancienne, mais rien ne vaudra, en ce domaine, la richesse inépuisable du Caire.

§ 5. L'Égypte nouvelle

Le spectacle de l'Égypte moderne, en transformation rapide, s'offrira à chaque étape du voyage; on sera frappé par les contrastes entre la vieille campagne traditionnelle, et Le Caire moderne, par les changements brutaux du rythme de la vie apportés par les usines, l'irrigation, les constructions, l'aménagement des routes, par l'énorme effort dépensé pour les grands travaux, pour le progrès sanitaire, et pour l'instruction; le renouveau est indéniable, en d'innombrables domaines, même si les structures et les principes nouveaux entraînent, parfois, dans ce peuple trop brutalement réveillé, quelques crises de croissance. A Alexandrie, à Assouan, et surtout au Caire, on pourra observer ce pays qui se transforme, qui se donne un visage, qui cherche, entre mille jaillissements parfois anarchiques ou déconcertants, une expression possible de son génie propre. Au milieu des problèmes humains et économiques très lourds qu'il faut résoudre, cette rapide évolution vers plus de dignité, de bien-être, d'efficacité, ne pourra laisser personne indifférent.

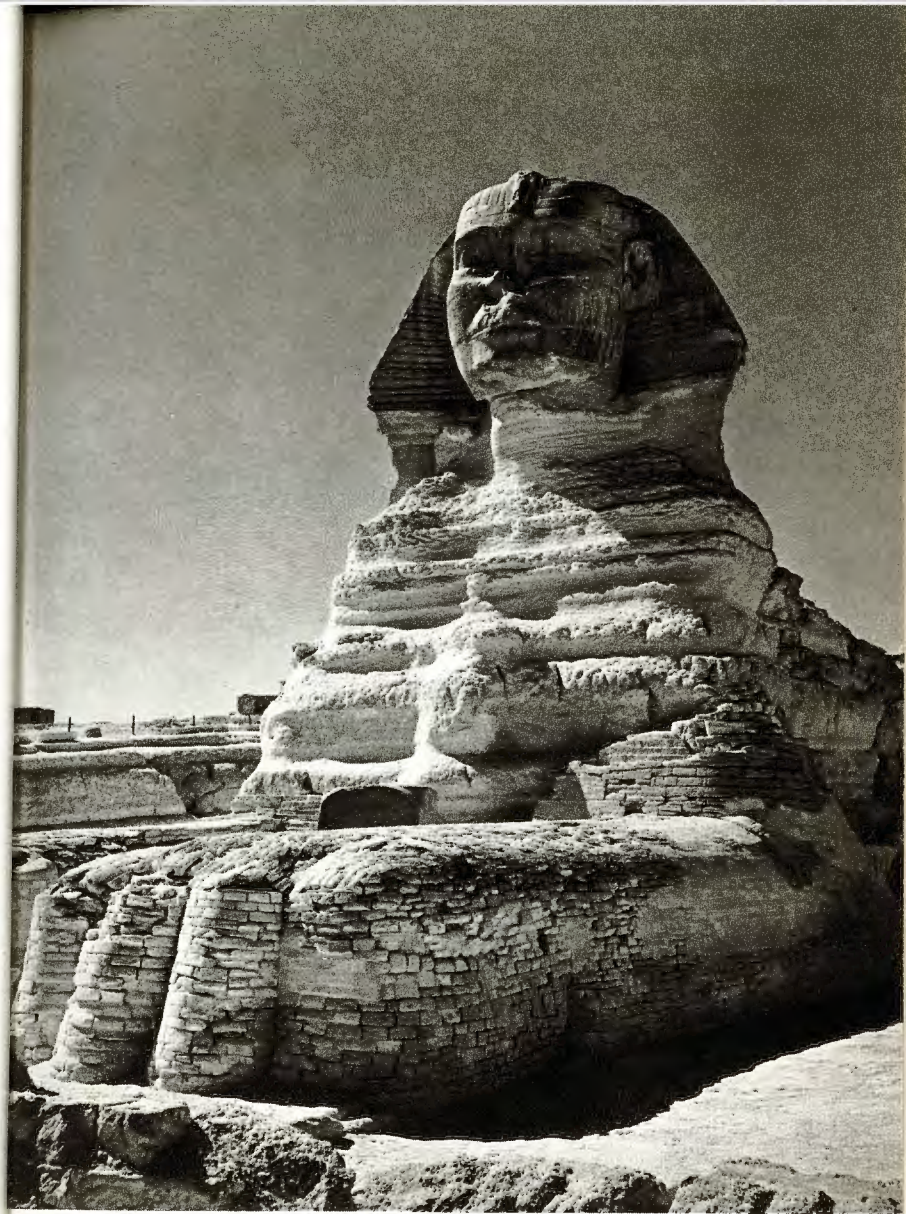
§ 6. Le paysage égyptien

Élément permanent de nos promenades, le paysage égyptien, en quelques jours, va nous devenir familier; le fleuve sous tous ses aspects, large et majestueux au Caire, à Louqsor, à Edfou, bouillonnant à la cataracte; les falaises roses qui bordent la vallée; le désert, la tâche crue des cultures, parsemées des points blancs des hérons garde-bœufs, la grisaille argentée des palmeraies, le charme des petits villages tout animés de vie enfantine et animale, et jusqu'au poudroisement des chemins agricoles, autant de visions quotidiennes qui compteront,

L'ÉGYPTE

plus tard, parmi les souvenirs les plus chers et les plus colorés. Avant de quitter l'Égypte, même en un séjour assez court, nous aurons l'occasion de connaître tous ces aspects de la campagne égyptienne, et d'en sentir le prix.

Cette séduction, d'ailleurs, n'est pas uniquement faite de couleurs et de formes; elle ne s'adresse pas uniquement aux yeux; mais elle naît aussi de cet envoûtement du passé que chaque visite renouvelle, de ce contraste quotidien entre la vie éclatante des champs et des villages, et la présence des ruines d'un fabuleux passé; on sent que tout cela est très vieux, et pourtant tout garde, dans cette lumière si sereine, une sorte de valeur permanente. Aucun pays, aucun paysage, sans doute, ne donne plus que l'Égypte le sentiment de l'abolition du temps; tout parle à l'esprit de longues durées, d'un vide insondable où sont tombées, une à une, les civilisations; et pourtant, après quelques jours de voyage, nous aurons l'illusion de voir ce temps disparaître; à chaque instant, le passé sera présent à nos yeux — et présent sous les formes de la vie. Dans ce paysage immuable dont nous ne pourrons plus nous abstraire, l'activité humaine disparaît quelque peu, ou perd son sens immédiat pour retrouver un rythme éternel; ce fellah qui pousse sa charrue est l'exacte réplique du vieil Égyptien que nous aurons vu labourer son champ dans la tombe de Menna ou celle de Sennedjem; il est hors du temps; hors du temps ces champs dorés et ces palmeraies, hors du temps ces barques à grandes voiles qui glissent sur le Nil, si lentement, si calmement, et ces chadoufs qui, depuis des millénaires, courbent au même rythme l'homme vers la rivière; hors du temps, ces maisons en terre qui continuent le paysage géologique plutôt qu'elles n'y montrent la présence de la vie. Dès qu'auront disparu au loin hôtels et taxis, bruits et



1. *Le sphinx de Gizah.*

fumées, nous nous sentirons nous-mêmes glisser sans effort dans ce présent sans dimension, devenir pour un moment élément de ce monde physique arraché au temps; le paysage égyptien absorbe l'homme, et lui donne en échange une petite part de son éternité.

A retrouver les Égyptiens d'autrefois, nous ferons encore une expérience plus enrichissante et plus inattendue; car ce sont *des hommes* que nous allons retrouver; non pas seulement des collectivités anonymes, ou l'image un peu floue de foules au travail; non, des hommes, des individus, avec un visage, un nom, un caractère, des souvenirs; nous ne les surprendrons d'ailleurs pas malgré eux, grâce aux indiscretions de l'archéologie; ils pensaient déjà à nous — et nous attendaient : « O vous, qui que vous soyez, qui passerez auprès de cette tombe... »; « Vous qui êtes ou n'êtes pas encore, écoutez... »; « Ce monument durera et fera vivre mon nom jusqu'aux limites extrêmes des temps... » Sur un mur de tombe, sur un socle de statue, sur les parois des temples comme sur le papyrus le plus fragile, ces hommes ont écrit leurs soucis quotidiens, leurs espoirs, leurs croyances; ils ont décrit ce monde qui nous entoure encore, et nous ont expliqué ce qu'ils en avaient compris; après tant d'autres, et si longtemps avant nous, ils ont posé les questions éternelles que toute vie d'homme appelle : qu'advint-il, lors de la Première Fois ? Et quel sens a notre vie, et pourquoi la mort trouble-t-elle ce monde de lumière qui paraît éternel ? Toutes ces voix peuvent parler à nouveau pour nous, si nous voulons bien les écouter.

Il dépend donc de nous que ce voyage égyptien ne se résolve pas uniquement en une collection d'images, mais soit aussi une expérience personnelle, une occasion de mettre nos convictions à l'épreuve, au contact de convictions différentes; nous pourrions mieux sentir la solidarité

2. Le sphinx de Gizeh et la pyramide de Khéphren.



inélucltable qui nous lie à ces très lointaines lignées d'humains, hommes de la terre comme nous, comme nous amoureux du soleil, et comme nous soumis à un destin invariable; à ce contact, bien des valeurs profondément enracinées en nous, et que la vie moderne tend à étouffer, peuvent resurgir, ne serait-ce qu'une sympathie plus grande, une compréhension plus généreuse pour nos frères humains, ceux d'autrefois que nous allons retrouver, et ceux d'aujourd'hui qui leur ont succédé. Au prix de cet effort, le « voyage d'Égypte » pourra être plus qu'une simple partie de plaisir, ou qu'une diversion aux soucis d'une vie trépidante; et nous aurons la satisfaction de n'être pas partis seulement « pour être absents, ou pour être, un jour, revenus de loin ».



LES ORIGINES MEMPHIS ET L'ANCIEN EMPIRE

C'est habituellement par Le Caire que l'on commence la visite de l'Égypte; pour une fois, nous pourrions concilier la logique du voyage et l'histoire; c'est en effet au Caire, au Musée des Antiquités, qu'ont été groupés les monuments antérieurs à l'histoire, ébauches encore divergentes de ce que sera un jour le franc jaillissement de l'art égyptien. Et c'est aussi dans la région du Caire que se trouvent les grands sites qui révèlent le mieux cette civilisation à son premier apogée : l'Ancien Empire, de la III^e à la VI^e dynastie, vers les années 2780-2280 avant J.-C.

I. — LE MUSÉE DES ANTIQUITÉS AU CAIRE

Les objets préhistoriques ont été groupés, au Musée du Caire, dans la galerie de façade (sud) au premier étage (salle 54) ; on y verra à la fois les silex taillés, obsidienne, lames, faucilles, coups de poings, d'une merveilleuse couleur et d'un travail étonnant, et les produits de l'industrie céramique, vases rouges à bord noir, vases jaunes décorés de dessins géométriques ou d'animaux, vases noirs des fouilles d'El Omari (près de Méady), objets de schiste et d'ivoire en forme d'animaux.

Les deux salles voisines du premier étage, qui portent les nos 43 et 42, groupent les objets recueillis pendant les fouilles des tombes des deux

premières dynasties (époque thinite). On y verra le mobilier funéraire du vizir Hémaka, qui vivait sous la I^{re} dynastie, et les premiers monuments « historiques » : la palette du roi Nârmer, celle du tribut libyen, celle des villes vaincues. La maîtrise acquise par le travail de la pierre ressortira avec évidence des nombreux vases exposés, des palettes historiques, des longues lames de silex blond groupés dans les vitrines de ces salles.

Il fut un temps où le Nil n'était encore qu'un torrent sans contrainte, charriant à travers le plateau africain qu'il avait éventré une mer violente et fangeuse; sur les terrasses latérales, témoins du travail progressif des eaux, des hommes vivaient déjà, chasseurs ou pêcheurs, trouvant leurs armes et leurs outils élémentaires dans les cailloux du désert; on a retrouvé leurs ateliers, les déchets de leur taille, parfois leurs outils eux-mêmes. Sous eux, s'agitaient les bas-fonds marécageux, encore inhabitables, terrains de chasse et de pêche aux limites incertaines, toujours déplacés, recouverts par un flot plus violent, puis de nouveau libérés, *sudd* mouvant comparable à celui des marais de l'Afrique équatoriale. Parmi les roseaux, les joncs, les papyrus aux hautes tiges flexibles, toute une faune qu'on ne retrouve aujourd'hui que bien loin vers le sud vivait, chassait, se combattait sans merci : hippopotames et crocodiles, les grands urus sauvages, varans, ichneumons, loutres, grandes tortues d'eau animaient ces lieux sauvages; toute une gamme d'échassiers, le jabiru africain, l'ibis sacré et l'ibis noir, l'aigrette garzette, le héron, le flamant, pêchaient, méditaient, déplaçaient leurs grands corps, tachaient ce palus de leurs couleurs éclatantes. Dans les ouadys latéraux, en voie d'assèchement, le lion, les guépards poursuivaient gazelles, addax, bouquetins, et les oryx aux grandes cornes redoutables.

C'était l'époque où la grande zone aujourd'hui désér-

tique du nord du continent africain était encore une savane habitable; la girafe y vivait, et l'éléphant, le rhinocéros, l'autruche; les tribus nomades s'y déplaçaient, de pâturage en pâturage, poussant devant elles d'immenses troupeaux de bœufs à longues cornes, tels qu'en montrent les peintures du Hoggar, du Tassili, de la Téfédést — tels que les reproduisent les rochers gravés des déserts égyptiens.

Puis, lentement mais inexorablement, la savane se dessécha; l'homme, la faune naturelle, les troupeaux refluerent vers les zones riches en eau, vers les bas-fonds des oasis, vers les rivières; au creux de la vallée, cependant, le Nil s'était quelque peu assagi; son cours restait très irrégulier, et dangereuse la fougue brutale de ses crues, mais l'énorme masse des limons africains qu'il avait charriés jusqu'en son cours inférieur avait, peu à peu, établi sur ses bords un secteur habitable. L'homme y descendit, s'y construisit des villages de roseaux et de terre, s'y protégea par des digues contre l'invasion des eaux, y découvrit l'agriculture, et se mit à travailler cette terre noire et féconde — devint un *fellah*. Avec cette dernière étape, franchie il y a peut-être dix mille ans, les décors et les personnages de la « pièce » égyptienne sont en place; désormais, et jusqu'à nos jours, toute la vie de cette étroite bande d'alluvions va être liée au Nil et au noir limon que la crue chaque année régénère.

C'est cette très lointaine histoire des hommes, dans un monde africain tropical, que nous devons évoquer devant les divers objets de l'industrie préhistorique groupés au Musée; d'abord les outils et les armes les plus primitifs, rognons de silex à peine dégrossis; puis une industrie lithique plus raffinée, de belles pointes de flèches, des lames de silex aux faces soigneusement aplaties, aux bords savamment aiguisés par une multitude de petits éclats complétant les grands pans de l'éclate-

ment initial; voici les premières poteries, modelées à la main, sans tour, souvent d'une grande finesse, et couvertes d'une inégalable patine; vases rouges à bords noirs, poterie noire plus grossière, vases clairs à décors géométriques, ou ornés de dessins d'animaux et de bateaux; puis voici des os ou des défenses d'ivoire travaillés, taillés en peignes, en aiguilles, en colliers, en bracelets; les premières vanneries, les premiers tissus; nous approchons des temps historiques, et déjà apparaissent les vases taillés de pierre dure, et les magnifiques palettes protodynastiques en schiste; devant cette merveilleuse palette du roi Nârmer (salle 42) comment ne pas rêver un instant; d'abord, c'est une œuvre d'art témoignant d'une exceptionnelle maîtrise; les hommes, les animaux, les profils d'oiseaux y sont taillés d'un trait sûr et précis, et modelés avec beaucoup de nuances; c'est là, ne l'oublions pas, le produit d'une industrie *lithique*, où le métal ne joue aucun rôle — il ne jouera d'ailleurs jamais un rôle essentiel. Ensuite, c'est le premier document « historique »; on voit quelques hiéroglyphes épars sur la tablette; le roi porte un nom, Nârmer — peut-être le lointain roi Ménès; déjà dans sa conquête de l'Égypte, il porte la couronne « blanche » du Sud, sa patrie, et celle du Delta vaincu, la couronne « rouge » du Nord; ce sont là des symboles qui survivront jusqu'à l'époque romaine. Enfin, dans le style de ces gravures, on décèle déjà quelques-uns des caractères essentiels du dessin égyptien à venir; mais aussi quelques traits qui évoquent irrésistiblement l'art de Mésopotamie.

Il y eut en effet une époque, dans la protohistoire, où des échanges eurent lieu, très certainement, entre les deux vallées; de part et d'autre on trouve ces félins à longs cous étirés, des hommes séparant d'un bras vigoureux deux lions affrontés, une certaine manière de souligner la musculature des hommes. Le détail de ces

échanges, et leur portée, naturellement, nous échappent; mais leur existence n'est guère contestable.

Cette courte visite aux « sources » de l'histoire égyptienne aura rendu mieux sensible la lenteur des millénaires de formation, l'insensible mouvement convergent qui ramène peu à peu vers les rives du Nil les groupes humains dispersés sur l'aire de l'Afrique du Nord-Est. Vers la fin du quatrième millénaire avant J.-C., les tribus sédentarisées se groupent en fédérations, se heurtent en luttes pour l'hégémonie, et la structure morcelée initiale tend à se résorber; langue, technique s'uniformisent, ou se diffusent, cependant que les croyances religieuses, qui garderont toujours l'empreinte de leur particularisme local, s'organisent autour d'attitudes, de rites, de modes d'expressions communs. L'art tempère ses jaillissements désordonnés, et se trouve un « style ». L'union est enfin réalisée avec Nârmer, dont nous contemplons tout à l'heure la palette de victoire; c'est le moment essentiel de l'histoire où la chronique ultérieure placera Ménès, l'unificateur : l'Égypte historique naît.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que, de cet instant, l'historien peut pousser un soupir soulagé, et qu'il n'a plus, désormais, qu'à tendre la main pour ramasser les innombrables documents utiles à son travail; les Égyptiens ont découvert une écriture; mais ils en font un usage encore restreint; les premiers textes que nous ayons, ce sont, pour une bonne part, des estampilles de jarres — noms de rois et désignations de vignobles... Mais aussi, ici et là, on trouve des mentions plus utiles à l'histoire; il n'est pas indifférent de retrouver le nom des rois thinites sur tel rocher des déserts de l'Ouest ou de l'Est, de relever tel d'entre eux aux mines du Sinaï, de savoir par telle tablette que la guerre fut conduite contre telle ou telle tribu nomade — qui émerge ainsi dans l'histoire; sur un éclat de vase, aussi, voici qu'est

mentionnée, à la première dynastie, « une course du taureau Apis », dont il sera encore question à l'époque romaine... Nous sommes donc dans un milieu encore discret, mais dont nous sentons le lien étroit avec les siècles suivants; après les départs désordonnés des périodes antérieures à Ménès, nous nous trouvons maintenant dans un courant de civilisation continu.

Les restes archéologiques de cette époque thinite existent, ici et là, mais ont beaucoup souffert du temps, du fait, surtout, qu'ils étaient construits de brique crue; à Saqqara, dans le secteur nord du plateau, nous pourrions peut-être voir quelques-unes de ces tombes de la I^{re} dynastie, bâties à l'image d'un palais aux murs striés d'avancées et de redans; sur le vaste domaine d'Abydos, nous apercevrons, au moins de loin, l'enceinte massive d'un autre palais thinite, la *Chounet ez-zébib*; en nous rendant de Louqsor à Dendéra, par la route, entre les villages de Ballas et de Négada, nous passerons à proximité d'une très grande tombe de la I^{re} dynastie, qui fut fouillée dès les premiers temps des recherches égyptologiques... A Héliouan, en face de Saqqara, des centaines et des centaines de tombes ont été dégagées récemment, appartenant à cette même période; et la colline d'Abou Roach, proche des pyramides de Gizah, a livré il y a encore peu d'années toute une série de puits datés des rois thinites. Partout, la construction est faite de brique crue; et le mobilier consiste essentiellement en vases de céramique, en vases d'albâtre et de pierre dure, en objets de schiste (palettes, bijoux); les éléments de bois ont été remployés ou brûlés depuis l'Antiquité. Le mobilier d'une de ces tombes importantes trouvées à Saqqara, et qui appartenait au vizir Hémaka, est exposé dans la salle 43 du Musée; on pourra voir comment l'art égyptien se développe, prend forme, et comment, dans une civilisation encore primitive, un certain raffinement, déjà, se manifeste.

II. — GIZAH ET SAQQARA

Qu'il s'agisse d'une vie d'homme ou de la vie d'une civilisation, il y a toujours quelque étrange séduction à tenter de déceler dans les premiers balbutiements de l'enfance les signes avant-coureurs qui pourraient annoncer l'œuvre de la maturité. C'est ce sentiment qui nous a retenus un long moment penchés sur ces restes modestes, où nous cherchons à entrevoir l'Égypte en formation. Une nouvelle et puissante révélation nous attend maintenant, sur les hauteurs de Saqqara et de Gizah, celle de l'Ancien Empire égyptien, empire de pierre et de soleil, escaladant le ciel du tremplin de ses pyramides, et nous livrant, dans ses bas-reliefs sans nombre, le reflet fidèle d'une vie depuis cinq mille ans évanouie.

Le plateau de Gizah, l'un des endroits les plus célèbres du monde, est à 12 km du Caire; une très belle avenue bordée de grands arbres y conduit; peu après le quartier de Gizah, la silhouette des pyramides apparaît dans le lointain. Des bords du petit canal que coupe l'avenue des pyramides, ou encore de la route qui mène à « Sahara-City », derrière les pyramides, on pourra le mieux les contempler, dans leur contexte naturel, qui est celui du ciel, du sable et du rocher. Khéops, Khéphren et Mykérinos furent ensevelis sous ces masses de pierres, si régulières et si énormes qu'on n'éprouve, à les voir, qu'un sentiment confus; pour s'émouvoir, il faut évaluer leur masse, penser aux foules qui les édifièrent de leurs mains nues, parcourir les couloirs, aujourd'hui accessibles, qui mènent à la chambre royale. De près, les pyramides impressionnent moins; on les voit mal, et l'affreux étalage de casinos, de chameaux d'opérette, de marchands de souvenirs, la discordance des bâtiments modernes en ciment qui montent à l'assaut du plateau, le débarquement tumultueux et incessant des bataillons d'écoliers et de touristes en autocar ont de quoi retourner le cœur des plus endurcis. Le spectacle « Son et lumière », qui ne laisse émerger de la nuit que ce qui mérite d'être vu et admiré, rend fort heureusement à son néant toute cette lèpre moderne, tout ce bruit, tout ce mercantilisme sordide qui réussissent à avilir un site unique que cinquante siècles avaient respecté.

Au sud de la Grande Pyramide a été découverte en 1954 l'une des barques de Khéops ; elle est en cours de reconstitution dans un laboratoire qui a été bâti sur le lieu même de la découverte.

La route longe la chaussée montante ancienne, qui menait du temple de la vallée (Temple du Sphinx), construit de blocs de granit, au temple funéraire bâti au pied de la pyramide de Khéphren. C'est le long de cette rampe qu'un rocher naturel fut taillé pour figurer un lion au visage royal, le Grand Sphinx.

La visite de Saqqara demandera une journée entière. A une trentaine de kilomètres du Caire, dominant de sa masse calcaire la palmeraie où se cachent les restes de la vieille Memphis, la grande nécropole offrira plusieurs points d'intérêt :

1^o La pyramide à degrés et l'ensemble architectural du roi Djéser, qui marquent à la fois le début de l'architecture de pierre, et le premier emploi fait de la tombe royale pyramidale ; on verra le mur d'enceinte et la colonnade d'entrée, le mur des cobras, les chapelles de l'Est, la maison du Sud, celle du Nord, la statue de Djéser dans son temple funéraire sur le flanc nord de la pyramide (moulage), et les gracieuses colonnades engagées du secteur est et nord-est ; parfois le musée où sont groupés quelques-uns des plus beaux vases d'albâtre trouvés sous la pyramide est accessible aux visiteurs.

2^o La pyramide d'Ounas (caveau accessible et bien éclairé à l'électricité), dont la chambre funéraire est entièrement gravée des « Textes des Pyramides » ; rampe extérieure et barques excavées dans le rocher.

3^o Les mastabas, dont plusieurs doivent être vus en détail : près de la chaussée d'Ounas, ceux de Idout, Mekhou, Néferher ; au nord, ceux de Ti (près du rest-house), de Mérérouka, de Ptahhotep et Akhtihotep, de Kagemni.

4^o Le Sérapéum date du Nouvel Empire et se continue jusqu'à la Basse Époque ; il consiste en vastes souterrains où sont groupés, dans des cellules latérales, les sarcophages des taureaux Apis, animaux sacrés associés au culte du dieu Ptah ; les murs étaient constellés de stèles votives et de dédicaces royales ; c'est la découverte du Sérapéum, en 1851, par A. Mariette, qui marqua le début des recherches archéologiques à but scientifique en Égypte (fondation du Service des Antiquités et du Musée en 1858-1859).

Les touristes qui disposent de beaucoup de temps peuvent aller voir, à la pointe nord du plateau, les tombes de brique de la I^{re} dynastie, ou, tout au sud, les restes à demi-ensablés du monastère de Jérémie (peintures au Musée Copte).

La découverte de l'Ancien Empire, sur les plateaux de Gizah et de Saqqara, est toujours, pour le touriste, une expérience exaltante ; toute la civilisation égyptienne, déjà constituée, semble y jaillir du sable, et atteindre,

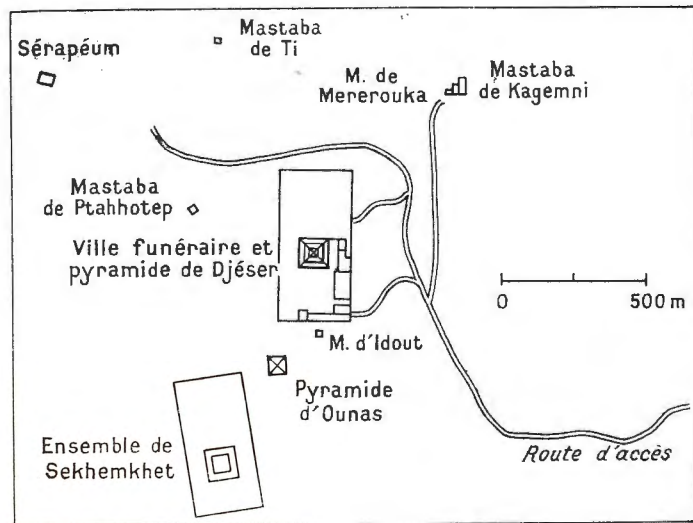


Fig. 14. — Saqqara

d'emblée, ses réalisations les plus audacieuses : les grands alignements de Djéser à Saqqara, la finesse de ses colonnes, la perfection de ses édifices ; la ligne prestigieuse des pyramides de Gizah ; l'aspect vivant de la statuaire, ce couple de Rahotep et Nofré, ces scribes penchés sur leur papyrus, ce Khéphren taillé dans la diorite la plus dure, ces têtes « de remplacement » sorties des tombeaux de Gizah, donnent l'image d'une civilisation au faîte de sa puissance, maîtresse de ses techniques, et poussée par quelque génie intérieur aux entreprises

les plus déconcertantes; c'est avec des outils de silex ou de bronze qu'on tailla les granits, les diorites, les basaltes les plus durs; c'est sans utiliser ni la roue, ni la poulie, qu'on traîna, des carrières de Toura et des zones d'extraction du désert occidental, ces millions de blocs de calcaire sur le plateau de Gizah. Or tout cela semble s'être effectué comme une œuvre naturelle, nécessaire, sans que les annales claironnent à tout vent qu'un tour de force était en train d'être réalisé; à peine une pyramide avait-elle atteint le ciel de sa pointe éblouissante qu'une autre pyramide commençait à s'élever en un autre point du désert; d'Abou Roach à Gizah et Abousir, de Saqqara à Dahchour, et jusqu'à Meïdoun à l'entrée du Fayoum, ces triangles artificiels, bâtis de mains humaines, pointent vers le ciel.

A toutes les époques, naturellement, d'aussi prodigieuses masses de pierre ont excité la curiosité, et provoqué la légende; quand Hérodote visita l'Égypte, au ^{ve} siècle avant notre ère, on lui raconta que trente ans avaient été nécessaires à l'édification de la Grande Pyramide; et il entendit maintes légendes qui couraient alors sur les lointains rois bâtisseurs; l'un d'entre eux avait été maudit par la tradition ultérieure, un autre avait prostitué sa fille pour se procurer l'argent nécessaire à ses travaux; tel roi, averti de la date de sa mort, avait converti les nuits en journées pour doubler le compte des moments à passer en ce monde; plus tard, les Arabes associèrent ces triangles pointés vers le ciel aux greniers où Joseph emmagasina les récoltes qui sauvèrent l'Égypte pendant les années de famine; des chroniqueurs inventèrent des générations et des générations de rois, liés à ces monuments prestigieux; on vit en eux des talismans protégeant le pays, des barrières opposées à l'envahissement des sables; aujourd'hui encore, maint amateur d'ésotérisme veut y trouver des observatoires

ou des trésors de mesures et de rapports géométriques, où sa sagacité tente, périodiquement, de retrouver les grandes dates de l'histoire universelle.

Il faut d'ailleurs l'avouer, l'Ancien Empire nous est mieux connu par la légende que par l'histoire; nous ne savons que très approximativement comment les pyramides furent construites, et qui furent ces rois, dont les noms ont conservé une gloire universelle, les Khéops, les Khéphren et les Mykérinos. Aussi, au lieu de nous étourdir de chiffres et de mesures, au lieu de tout vouloir comprendre, décrire, analyser, laissons-nous d'abord séduire, nous aussi, par le charme de cette histoire légendaire; les rois que nous y rencontrerons garderont pour nous plus de présence, plus de caractère aussi, que les pâles fantômes mal cernés que l'histoire rigoureuse pourrait nous restituer.

§ 1. Les légendes du désert de Memphis

Le destin d'Imhotep. — C'est à Saqqara que débutera, pour nous, le « miracle égyptien »; là est née l'Égypte lapidaire, au temps du roi Djéser, et sous l'impulsion du ministre Imhotep, quelque vingt-neuf siècles avant notre ère. Jusque-là, la pierre n'avait servi qu'à décorer certaines parties des tombeaux, et l'architecture tout entière avait conservé les matériaux des temps les plus lointains : le bois, les clayonnages de roseaux et de papyrus, et la brique crue séchée au soleil. Pour la première fois, en construisant le monument funéraire de Djéser, on remplaça ces matériaux périssables par une matière d'éternité, aussi durable que le socle rocheux qui lui sert d'assise, le calcaire éblouissant des carrières de Toura. Le palais du roi vivant est transposé en palais du souverain défunt; voici cet immense monument figé pour l'éternité, avec les rondins des plafonds, ses portes

aux battants entrouverts, sa façade à redans, ses chapelles au toit soutenu par des tiges végétales; toutes ces formes de l'architecture primitive sont transposées dans la pierre, et gardent, dans cette matière nouvelle, leur profil traditionnel. Miracle d'architecture, cet ensemble reste encore pour nous, sur bien des points, une énigme; rien ne vient en effet nous expliquer quel était l'usage de telle ou telle chapelle, et à quoi correspondait la disposition des passages et des divers alignements. Énigme, d'ailleurs, déjà plusieurs fois millénaire; au Nouvel Empire, on ne savait plus trop à quoi correspondait tout cet ensemble; c'était un lieu d'excursions où l'on venait passer un moment, comme on fait aujourd'hui aux pyramides de Gizah; quelques scribes y sont venus distraire leurs loisirs, en touristes, par une promenade sur le plateau de Saqqara, dédiant une pensée admirative au lointain bâtisseur de cet ensemble déconcertant, le vieux roi Djéser, dont la statue, primitive et sauvage, enfermée dans une petite chapelle au bas de la face nord de sa pyramide, respirait pour l'éternité la fraîche brise du nord. Quant à l'architecte de génie qui conçut à la fois ce mode de construction et le plan de ce palais funèbre, les documents contemporains sont avares de précisions à son égard; quelques sceaux d'argile, une mention sur un socle matérialisent sa présence sur le plateau désertique; mais l'Égypte ancienne fut généreuse pour sa mémoire; Imhotep, comme quelques autres fils du Nil, connus pour leur science et leur intelligence, fut, à une certaine époque, considéré comme un dieu guérisseur, charitable aux humains. L'imagerie pieuse des basses époques le montre assis, étroitement sanglé dans son habit archaïque, lisant avec attention un rouleau de papyrus ouvert sur ses genoux; à Memphis, on fit de lui le fils de Ptah; les Grecs l'appelèrent Imouthès, l'identifièrent à Asklépios, et ses chapelles, répandues sur le plateau de Saq-

qara comme à Karnak ou Philae, connurent l'affluence des pèlerins et des malades, venus chercher auprès de lui une guérison miraculeuse. Destin inattendu, on en conviendra, mais aussi hommage combien mérité à celui qui avait, du limon nilotique, fait jaillir ce qui allait, pendant trois millénaires, être l'Égypte de pierre.

Contes populaires du temps des pyramides. — Hantés par la masse des pyramides, nous avons tendance à penser, avec Hérodote, que cette entreprise gigantesque absorba toutes les énergies de l'Égypte, et que pendant une longue suite d'années il ne fut question, dans le pays, que de ces masses triangulaires qui montaient lentement vers le ciel. Certes, les pyramides ne se sont pas élevées en quelques jours et l'effort technique requis par cette entreprise, l'organisation d'un chantier sans mesure commune avec les entreprises du passé durent absorber pendant longtemps une part importante de la population égyptienne; c'est ce qui mena la tradition ultérieure à ne voir, dans l'histoire des rois de la IV^e dynastie, que ce seul souvenir : la construction des pyramides.

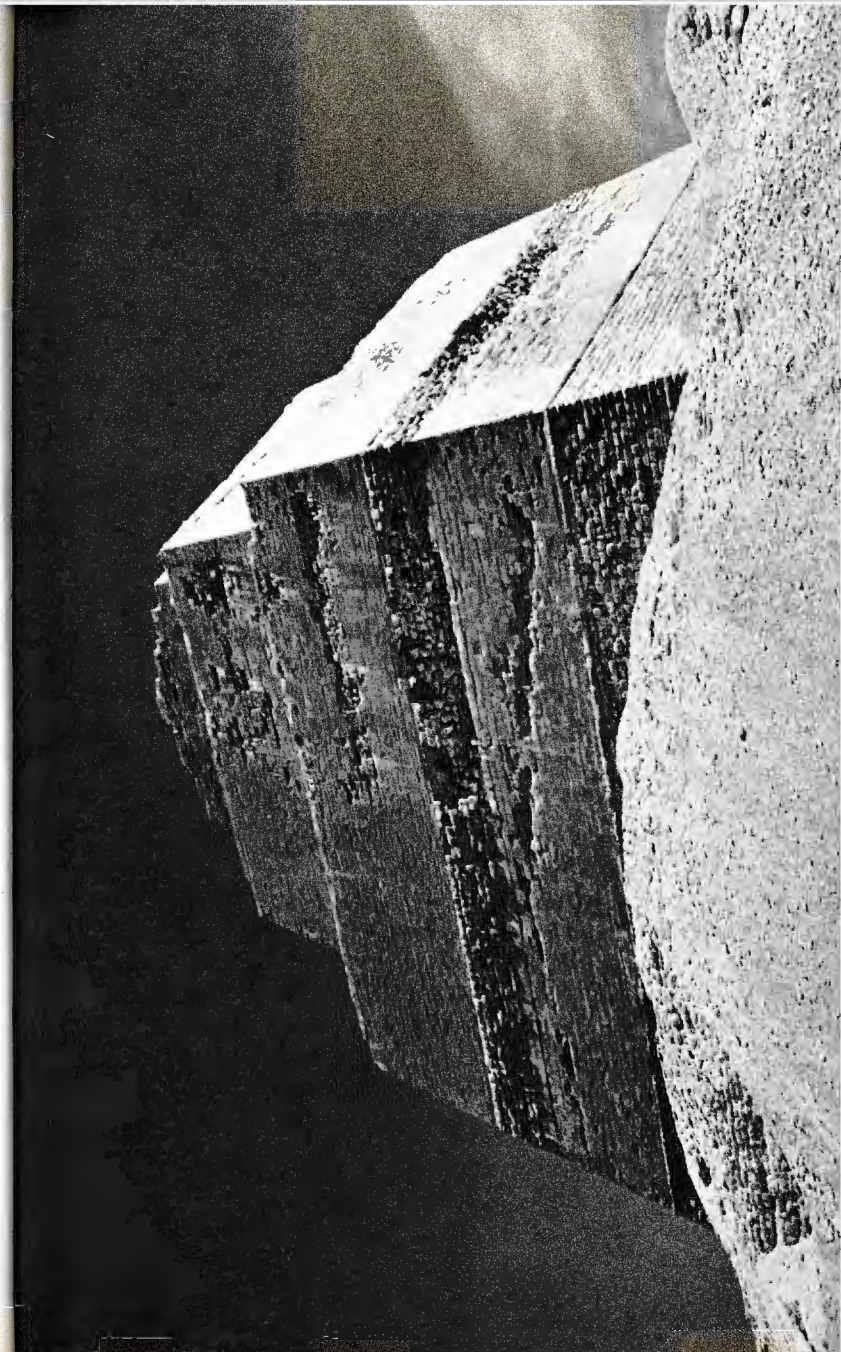
Il est pourtant curieux de constater que la chronique populaire, moins obsédée par la construction du tombeau royal — qui était une entreprise normale en Égypte —, a retenu d'autres traits plus inattendus; c'est ainsi qu'un conte, conservé dans un papyrus sensiblement plus récent que les événements rapportés, nous montre Khéops, en proie à un mortel ennui, parcourant toutes les chambres de son palais en quête d'une distraction; n'ayant rien trouvé qui fût susceptible de le distraire, il manda les princes ses fils, et les requit de lui raconter chacun une histoire; et chaque prince de rappeler tel prodige survenu sous les rois précédents; ainsi, le magicien Djadjaemankh, au temps du roi Snéfrou, avait-il distrait son seigneur en l'amenant

L'ÉGYPTE

contempler une équipe de jolies filles ramant sur un lac; l'une d'entre elles ayant laissé son bijou choir dans l'eau, le magicien avait simplement retourné la moitié des eaux du lac sur l'autre moitié, ramassé le bijou, et rendu son sourire à la belle rameuse; le temps des magiciens efficaces, d'ailleurs, était loin d'être passé sans retour; ainsi, dans un petit village de la région memphite vivait le vieux Djédi, habile à remettre en place les têtes coupées, à conduire en laisse les bêtes sauvages, et, éventuellement, à prédire l'avenir.

Ainsi se distraient les rois d'il y a quarante-huit siècles, semblables à des sultans des mille et une nuits, laissant leur esprit se charmer au récit des exploits des magiciens; cependant, à quelque distance de leur palais, la pyramide, assise par assise, s'élevait au-dessus du plateau; dans les carrières d'Assouan, des carriers taillaient les lourds blocs de granit qui allaient constituer la chambre funéraire, et, fort loin dans les déserts du Sud, à hauteur de la Nubie, une armée d'Égyptiens peinait à traîner de volumineux blocs de diorite arrachés à la montagne, et d'où allaient naître les statues puissantes et indestructibles destinées à braver les siècles.

La belle aux joues de roses. — Ce sont encore des contes, ou des traditions romanesques, qui nous sont parvenus des siècles suivants; ainsi, un papyrus très mutilé nous raconte-t-il avec fort peu d'égards l'aventure ambiguë d'un roi de la VI^e dynastie et d'un général. Une légende plus gracieuse, qui s'est ensuite déformée en traditions divergentes, concerne la reine Nitokris; son époux ayant été massacré dans un complot, elle ne lui succéda sur le trône que pour préparer en secret sa vengeance; elle fit donc construire, sous le sol, une salle magnifique, qu'elle mit en communication avec les eaux du Nil; et elle convia à un banquet fastueux tous ceux qui avaient





4. Colonnades du temple de Louqsor.

participé au complot; quand ils se furent bien restaurés, elle ouvrit les portes, et noya sous un flot tumultueux tous ses convives. A cet acte de justice s'est superposée, dans la suite des siècles, une autre légende; Nitokris avait achevé la construction de la pyramide de Mykérinos, et avait été elle-même ensevelie dans une de ses chambres, dans un sarcophage de basalte bleu; la tradition changea son nom de Nitokris en Rhodopis, « la belle aux joues de roses », et raconta à son sujet le récit que voici; un jour que la jeune fille se baignait dans le Nil, un oiseau de proie enleva une de ses sandales, qu'il laissa choir, à Memphis, sur les genoux de Pharaon; charmé par les dimensions exquis de cette sandale, le roi fit rechercher celle qui pouvait la porter, et ainsi Rhodopis devint-elle reine d'Égypte; pour les conteurs anciens, la reine était pour un temps redevenue Cendrillon.

Il semble, d'ailleurs, que la fascination exercée au-delà des millénaires par cette souveraine au nom charmeur n'ait jamais perdu de son effet; la tradition médiévale ne raconte-t-elle pas qu'une femme dévêtue, au corps magnifique, hante à midi et au coucher du soleil les abords de la troisième pyramide, et affole d'amour tous ceux qui l'approchent, au point de leur faire perdre la raison? Là ne s'achève d'ailleurs pas l'histoire posthume de la jolie reine; J. Knittel vient de lui attribuer, dans *Le Basalte bleu*, une série d'aventures auxquelles elle ne s'attendait certainement pas.

Le sphinx et ses légendes. — Tandis que les ouvriers de Khéphren aménageaient pour leur souverain la pyramide de son dernier repos, les architectes qui surveillaient le travail constatèrent qu'un rocher au profil anguleux s'élevait au voisinage immédiat de la rampe menant du temple de la vallée au temple funéraire; dans

cette coïncidence, ils décelèrent une volonté précise des dieux, et modelèrent habilement cette butte naturelle de calcaire. Ainsi naquit ce lion à tête humaine, qui éternellement, avec les yeux et le sourire de Khéphren, accueillera le soleil à chaque aurore. Les siècles passeront, l'Empire des pyramides s'effondra, et après lui un autre Empire encore; les sables portés par le vent vinrent en longues vagues blondes ensevelir le rocher à forme de lion, et seule sa tête, mystérieuse et souriante, demeura visible parmi les dunes.

Un jour qu'il chassait sur le plateau de Memphis, avec son escorte, un prince Thoutmosis, au ^{xvi}^e siècle avant notre ère, s'arrêta, à l'heure méridienne, au voisinage du sphinx enseveli, et trouva expédient de se reposer un moment sous la tête du rocher vénérable, seul endroit de ce désert où s'étalait un peu d'ombre. La chaleur et la fatigue cumulant leurs effets, Thoutmosis s'endormit; soudain, en son sommeil, il crut voir le sphinx s'animer et lui parler : « Je suis ton père, Harmakhis, ô Thoutmosis, vois l'état misérable où je suis réduit; le sable a envahi mon corps et me voici prisonnier... » Puis le dieu annonce au jeune prince qu'il sera un jour souverain de l'Égypte; qu'il se rappelle alors sa prédiction. Thoutmosis se réveilla, et garda en son cœur les promesses du dieu; les années ayant passé, il monta sur le trône, se rappela son père Harmakhis, et le fit dégager des dunes qui l'avaient envahi; ainsi, pour un temps, le grand rocher à visage humain retrouva-t-il sa gloire d'antan; c'est l'époque où les équipes d'ouvriers qui travaillaient aux chapelles voisines le saluaient du nom asiatique, d'Houroun, en dédiant de petites stèles à son effigie. Puis les sables revinrent, et le roi-dieu, à nouveau, s'abîma sous les dunes. Plusieurs dégagements furent nécessaires pour l'arracher définitivement au désert; déjà les touristes gréco-romains venaient voir en lui le sphinx de

leur légende classique; plus tard les Arabes, déformant son nom de Houroun/Hour, le nommèrent Abou'l-hôl; dégradé, mutilé, profondément érodé par les vents de sable qui fouettèrent si longtemps ses flancs, le grand sphinx continue de saluer de ses grands yeux sereins le lever du soleil, et rêve, peut-être, de quelque nouveau Thoutmosis qui viendra le délivrer des casinos et des guinguettes édifiés à ses pieds.

Quand la nuit a rendu au néant tout ce paysage déformé, et que seuls les grandes lignes des pyramides et le visage de Khéphren surgissent sous les projecteurs, toutes ces légendes d'un passé si lointain peuvent renaître pour nous, poétiques visions échappées à presque cinquante siècles d'oubli.

§ 2. A la conquête du ciel

Pourtant, si l'histoire de ces siècles lointains a quelque difficulté à se reconstituer, les pyramides ne sont pas des monuments aussi incertains que leurs glorieux bâtisseurs. Leur forme, variable selon l'époque, est déjà un sujet intéressant de recherche; entre la pyramide « à degrés » du roi Djéser, à Saqqara, et les trois pyramides classiques de Gizah, toute une évolution des formes peut se déceler à la frange du désert occidental; sous la III^e dynastie, ce sont, un peu partout, des pyramides à degrés, à lits inclinés; puis les pyramides de Meïdoum et de Dahchour (la « rhomboïdale », à double pente) témoignent d'un changement de technique; après elles, à Gizah, puis à Abousir et Saqqara, la pyramide régulière va triompher.

Ces variations d'aspect traduisent-elles une évolution des idées relatives à la pyramide, ou simplement sont-elles la marque d'essais successifs d'architectes, en quête d'une structure plus parfaite? Il est difficile de le dire;

les constructeurs de ces temps lointains ne nous ont pas fait de confiance; cependant, quand les textes nous permettent d'en juger, il semble que nous devions reconnaître dans la pyramide, quelle qu'elle soit, une régularisation en pierre d'un tumulus primitif; sans doute est-ce là le but initial de ces constructions : élever au-dessus du tombeau royal une solide chape de protection entièrement maçonnée; puis les images s'associèrent; et la pyramide devint l'échelle qui escalade le ciel, ou la reproduction de la première émergence qui creva l'eau initiale, support où l'oiseau solaire, le « phénix », aura posé pour la première fois les pattes. Étincelantes, à l'orée des déserts, par la blancheur du calcaire fin dont elles étaient revêtues, elles pouvaient paraître concentrer en elles une parcelle de cette lumière solaire que le roi défunt s'efforçait de rejoindre.

A Saqqara, en descendant dans le caveau du roi Ounas, nous serons surpris de voir, sur les murs qui entourent la chambre funéraire, des lignes pressées et minutieuses d'hiéroglyphes peints en bleu; ce sont là, sans doute, quelques-uns des plus vieux textes religieux que l'écriture ait préservés; les plus vieux textes, et aussi les plus difficiles; ces formules sont écrites dans une langue archaïque, concise, tout émaillée de symétries, de répétitions, d'allusions souvent mortes pour nous; elles ne sont pas homogènes; textes culturels, textes de magie protectrice, hymnes, fragments de légendes divines, on n'y trouve rien qui ressemble à un exposé méthodique des croyances ou des rites; mais quelques images essentielles jaillissent à leur lecture, qui vont donner un sens à ces masses incommensurables de pierre sur lesquelles elles ont été inscrites.

La transparence des nuits égyptiennes avait amené très anciennement les riverains du Nil à observer le ciel

étoilé; à la suite du soleil, et des astres majeurs, Sirius (= Sothis) et Orion, une foule sans nombre d'étoiles anonymes accomplissaient leur voyage dans le ciel égyptien; c'étaient les âmes des morts, associées pour l'éternité au cycle universel, flamboyant cortège de la nuit, précédant le grand réveil de chaque aurore. Ainsi le pharaon défunt, du caveau de sa pyramide, s'élançait-il vers le ciel comme un oiseau aux larges ailes : « Le voici qui s'envole loin de vous, ô humains; il n'est déjà plus à la terre, il appartient au ciel. » Parfois, réminiscence échappée aux temps barbares, les textes nous montrent le roi conquérant sa place parmi les dieux par la violence; il escalade le ciel, bousculant ceux qui le retiennent, et dévore à chacun de ses repas les tout-puissants dont il veut s'assimiler la vigueur; mais plus souvent, le pharaon est le faucon, ou l'oie sauvage, ou encore l'aigrette qui, d'un coup d'aile, s'arrache à la terre. La déesse du ciel l'accueille et l'installe comme astre étincelant dans la suite du soleil.

A ces idées relatives à la survie stellaire des pharaons, se superposait la vieille croyance associant les défunts à la terre; dans leur caveau, les rois embaumés restaient en partie prisonniers de ce monde, et leur âme seule pouvait, par d'étroits conduits qui menaient à l'air extérieur, s'élançer la nuit vers le ciel étoilé, ou se fondre, pendant le jour, dans le grand flamboiement solaire.

Ces idées nous aideront dans une certaine mesure à comprendre le formidable entassement de blocs qui constituait le tertre funéraire pharaonique; protégé dans son caveau de granit comme en une imprenable citadelle, libre cependant de s'en évader par les conduits qui le reliaient à l'extérieur, le souverain défunt s'associait pour l'éternité au grand rythme universel, à la fois suivant et commensal du soleil, entraîné derrière lui dans les vastes champs du ciel, et s'attardait parfois dans les

prairies bienheureuses, visibles comme autant de plages oubliées dans le poudroiement nocturne, pour y jouir de l'abondance et du repos qui sont la part des dieux.

Telles furent, semble-t-il, les croyances majeures relatives aux destinées royales, au temps où l'on construisait les pyramides; lieu de transition entre le ciel et la terre, piédestal d'où le roi mort pouvait rejoindre l'assemblée des étoiles, ces édifices pointés vers le ciel marquent une étape dans la conquête de l'au-delà — une étape déconcertante et coûteuse.

Passé le temps où la foi peut déplacer les montagnes — ou en créer de nouvelles —, l'admirable destination des pyramides cesse en effet d'être comprise; et l'on ne voit plus que les pierres; on les compte, on les pèse; on évalue, comme le fit Hérodote, le nombre d'hommes et les années qui furent nécessaires à l'édification de ces masses artificielles; et l'on s'étonne. Comment a-t-on pu procéder? Par des rampes, ou par l'emploi de quelque machine élévatrice? Le temps et le nombre des hommes ont-ils suffi à compenser le réel dénuement technique de ces âges reculés? Et qui, sinon un tyran, a pu asservir ainsi toute l'énergie d'un peuple au seul bénéfice de sa survie personnelle? Essayons de ne pas réagir comme Hérodote; les pyramides, en dépit de leur masse, ne doivent pas être appréciées seulement comme une réussite technique; pensons-nous : échafaudages, ciment, ou volumes de pierre, quand nous pénétrons dans une cathédrale? Évoquons plutôt l'esprit qui a fait jaillir sur la montagne cet escalier du ciel. Il y a quelque cinq mille ans, les hommes avaient imaginé pouvoir échapper à leur destin éphémère, en s'associant pour l'éternité au grand rythme universel; pour passer de ce monde transitoire au flamboiement sans déclin des astres de la nuit, ils édifièrent cet étrange et indestructible monument, la pyramide.

§ 3. La vie égyptienne, au temps des pyramides

Quand nous aurons escaladé la pyramide de Khéops, visité les galeries qui ont été ménagées dans sa masse, quand nous aurons rendu visite au roi Ounas, et parcouru des yeux les textes interminables qui devaient l'aider à conquérir sa place parmi les étoiles, quelques pas suffiront pour nous mettre en contact avec le petit peuple qui vécut au temps de ces vieux pharaons. Autant les tombes royales sont austères, froides, tendues uniquement vers la survie du roi, autant les tombes privées, les *mastabas*, sont riches en images de ce monde; sans doute, au fond du puits funéraire, le mort repose-t-il dans son caveau, entouré des objets nécessaires à sa survie; mais dans la chapelle laissée ouverte aux vivants, où l'âme du défunt venait, par l'orifice du *serdab*, retrouver l'odeur de l'encens et le fumet des bons repas, c'est tout un tableau de l'Égypte antique qui a été préservé; ces scènes ont-elles pour but d'assurer, par la magie de l'image, la répétition dans l'autre monde des spectacles familiers ici-bas? Ou ont-elles, parfois, quelque valeur anecdotique, rappelant tel épisode de la vie du défunt? Sans doute l'un et l'autre; toujours est-il que nous assisterons, chez Ti ou Ptahhotep, à de multiples tableaux pris sur le vif qui seront un régal pour les yeux; images de l'Égypte agricole, avec les labours et les semailles, les vendanges et les moissons; images d'une faune quelque peu insolite, où l'on voit domestiquer des hyènes et gaver des grues, chasser l'hippopotame et le crocodile; scènes d'artisanats, où se mêlent orfèvres et sculpteurs, potiers et menuisiers, cordonniers, boulangers et brasseurs; images du marais, avec ses pêcheurs, ses longues nacelles de roseaux, ses troupeaux, et l'innombrable essaim de ses oiseaux sauvages. Au long de ces registres précis, pleins de réalisme et d'humour, nous aurons une

joie à chaque instant renouvelée à identifier telle ou telle activité, à comprendre les jeux de scène, à suivre les épisodes d'un travail dont plusieurs aspects auront été décrits côte à côte; si nous avons éprouvé quelque déception, parfois, à la vue des pyramides, si insolites, si peu accessibles à la pensée moderne, nous trouverons sur les murs des mastabas un premier contact direct, immédiat, avec des hommes d'il y a quarante-cinq siècles; ils voyaient le monde d'une façon déconcertante pour nous, mais dans leur vie de chaque jour, dans ces images qu'ils ont laissées de leur existence, nous les trouverons extraordinairement proches, accessibles à la sympathie la plus directe; à côté d'un monde lapidaire et abstrait, voici un monde simplement humain, et parfois plein d'humour.

Ceux qui se firent bâtir ces mastabas furent, généralement, de grands personnages, familiers des pharaons, vizirs, ministres, intendants, parents royaux, qui vécurent à la Cour, et dont toute l'activité fut liée, d'une façon ou d'une autre, à la personne du roi; quand ils évoquent, sur les murs de leur tombe, autre chose que leurs titres sans nombre, ce sont des épisodes marquants de leur carrière qui revivent; celui-ci nous parle des constructions qu'il fit pour le roi, tel autre se flatte d'avoir un jour été autorisé à baiser le pied de Pharaon et non pas sa sandale, tel autre, encore, qui avait défailli pendant une inspection, avait été recueilli dans la litière du souverain...

De ce monde étonnamment vivant nous parvenons à d'autres échos encore; déjà nous avons cité quelques contes où revivent la Cour royale et ses magiciens; quelques autres textes, transmis par les siècles ultérieurs, sont parvenus jusqu'à nous ou du moins leur existence nous est connue; la tradition nous parle ainsi d'un livre qu'aurait écrit le roi Khéops, et de traités qu'avant lui

Imhotep aurait rédigés; on connaît même des recettes de toilette qu'aurait composées une reine de l'Ancien Empire; tout cela nous fait regretter le grand naufrage où toute cette littérature s'est engloutie; mais deux ou trois traités nous sont jusqu'ici parvenus, tout à fait étonnants par leur contenu; ce sont des recueils de conseils adressés par de vieux dignitaires au fils qui leur succédera quelque jour, et où se trouve condensé le « savoir-vivre » de cette époque; Ptahhotep, Kagemni, un fils royal, Djedefhor, en sont les lointains auteurs; on y trouve mêlés les conseils les plus divers; et on peut apprendre, à les lire, comment se comporter à la table d'un grand, dans la rue, dans une maison amie, quelle attitude adopter vis-à-vis des femmes, et comment écouter un suppliant, même si l'on ne doit pas donner suite à sa requête. Il y a là toute une discipline de vie, à la fois primitive et raffinée, qu'il sera bon de garder en mémoire quand nous suivrons, sur les murs des mastabas, toute l'agitation du petit peuple, et le raide défilé des personnages de marque dans leur habit sévère et leur tenue officielle; derrière ces quelques images personnelles trop compassées, où le défunt s'est, pour un instant, figé en prenant la pose, la vie des ateliers et des champs et l'écho des vieux écrits mettront le bruit, l'animation, la couleur nécessaires pour que tout puisse pour un moment nous sembler à nouveau présent.

Pour peu que nous prolongions un moment ce contact avec la vieille Égypte, dans les mastabas de Saqqara ou de Gizah, nous serons vite convaincus de faire une expérience à peu près unique; les pyramides elles-mêmes, ou le Colisée, ou le Pont du Gard, peuvent évoquer une civilisation donnée par telle ou telle de ses réalisations; mais il est exceptionnel de retrouver *un peuple entier* saisi dans sa vie quotidienne, dans ses préoccupations intimes, dans sa spontanéité naïve. Cette

chance, ici, nous sera donnée, et nous pourrons poursuivre au Musée Égyptien cette déconcertante reprise de contact; le groupe de Rahotep et Nofré, aux yeux vivants, aux couleurs encore fraîches, les scribes accroupis, les statues d'artisans saisis dans leurs mille occupations quotidiennes feront peut-être plus, pour rendre l'Égypte vivante et accessible à nos cœurs, que la masse trop géométrique des pyramides, tendue vers quelque univers chimérique à jamais interdit aux humains.



THÈBES-RIVE DROITE KARNAK ET LOUQSOR

On peut, si l'on est très pressé par le temps, voir Louqsor et Karnak en une seule journée : une longue matinée pour Karnak, et une heure ou deux, en fin d'après-midi, pour Louqsor ; mais c'est mal rendre justice aux sites qui méritent plus d'attention ; on pourrait partager ses journées entre les excursions sur la rive gauche et des visites à Karnak ou Louqsor, consacrant ainsi au premier de ces temples un après-midi et une matinée, et un autre après-midi au second ; cette division permet de voir les monuments à des heures différentes du jour, et de profiter des qualités très changeantes de la lumière.

Louqsor.

La visite de Louqsor ne réclame pas d'orientation particulière ; l'attrait du temple réside plus dans ses proportions, dans la pureté de ses colonnades, dans sa grande simplicité de conception, que dans la curiosité de ses reliefs ; très plats dans toute la partie postérieure du temple, ils ne ressortent qu'avec une certaine incidence de la lumière, et c'est grand dommage, car leur élégance, leur perfection, encore sensibles en dépit des martelages, n'apparaissent que par moments. On notera ainsi, dans une des salles orientales du fond du temple, les scènes relatives à la naissance divine d'Aménophis III. La partie due aux successeurs d'Aménophis III et la partie ramesside sont plus lourdes, plus massives ; sur la face nord des pylônes, on reconnaîtra quelques épisodes de la bataille de Qadech (p. 73) ; ici et là, des scènes belliqueuses, et, sur la face interne des murs limitant la colonnade de Toutânkhamon, on trouvera les divers moments de la fête annuelle d'Opet, au cours de laquelle Amon de Karnak venait, en barque, s'installer quelques jours dans son temple du Sud : Louqsor. Un seul obélisque se dresse encore devant l'entrée du pylône : le second, depuis 1836, orne la place de la Concorde à Paris.

Karnak.

Karnak est beaucoup plus complexe, et l'on risque de ne retirer de sa visite que des impressions confuses, si l'on s'attache trop à démêler l'histoire de toutes les restaurations, et la difficile chronique des extensions, des usurpations, des martelages... On accordera une attention particulière aux grands ensembles, salle hypostyle, salle des fêtes, temple de Khonsou, et l'on prendra pour repères quelques points ou monuments faciles à reconnaître : le premier pylône, les obélisques, la cour du Moyen Empire, le Lac Sacré, la Porte d'Evergète... Autour de ces quelques emplacements essentiels, les pylônes, les cours, les chapelles, les édifices annexes s'ordonneront plus facilement.

Le petit temple de Ptah, perdu au nord du temple d'Amon sous de vieux arbres touffus, gagne beaucoup de charme à cet isolement, et l'on ne manquera pas d'aller y voir la redoutable statue de Sekhmet au renom terrifiant ; c'est encore Sekhmet, mais cette fois reproduite en d'innombrables exemplaires dressés sous le ciel serein, qu'on pourra trouver dans l'enceinte méridionale de la déesse Mout ; oublié, au bout de la longue allée de bétiers qui part du 10^e pylône, ce temple, très ruiné au bord d'un lac en demi-lune, plaira aux âmes romantiques, et offrira à tous une étape agréable et reposante dans une visite un peu longue.

Thèbes a des origines encore obscures, voilées dans cette brume incertaine propre à tous les grands commencements ; elle apparaît au premier plan, brusquement, à l'aube du second millénaire, avec les rois Mentouhotep, puis s'efface un moment devant les capitales plus septentrionales ; les rois libérateurs lui rendent, au xvi^e siècle av. J.-C., sa primauté, et dès lors son développement ne connaît plus de cesse ; la vaste plaine se couvre de monuments élevés à la gloire des rois et des dieux, partout s'entassent les pierres les plus belles et les plus dures, le calcaire, l'albâtre, le granit, le quartzite, le grès ; trois dynasties de pharaons s'y succéderont de façon presque continue, et même lorsque la capitale des rois se sera transportée dans le Delta, Thèbes, capitale impériale et centre spirituel du pays, conservera longtemps encore un inégalable prestige.

Cette puissance, cette richesse apparaîtront à chacune des visites que nous pourrons faire dans les temples thébains, dans les tombes où l'imagerie la plus colorée reproduit la douceur de vivre des dynasties du Nouvel Empire ; l'or, les produits exotiques, la main-d'œuvre servile aussi, affluent dans la vallée, au lendemain des grandes victoires militaires ; et les rois thébains partagent leur gloire nouvelle, leur puissance fraîchement acquise, avec le grand dieu qui les a soutenus dans le combat, Amon, seigneur de la plaine de Thèbes.

§ 1. Amon

Sur tous les monuments royaux que nous pourrons voir cette alliance est indissoluble ; c'est Amon qui assure la victoire des rois ; et c'est à Amon que les rois offrent le butin de leur victoire ; en quelques siècles, il devient la figure dominante du panthéon égyptien, le « roi des dieux », maître des plus grands temples du pays, propriétaire, aussi, des plus riches terres d'élevage et de culture de la vallée et du delta ; au temps de Ramsès III, un inventaire nous montre qu'il a plus de 80 000 hommes à son service, possède en propre 65 villages, et plus de 2 000 km² de terres, un troupeau d'un demi-million de têtes, et nombre de chantiers navals, où se construisaient les grands bateaux nécessaires aux expéditions lointaines et à la collecte d'un revenu issu de tous les terroirs d'Égypte.

Le temple de Karnak est certainement le monument le plus éloquent où s'allient le prestige royal et la puissance du dieu. Du sommet du 1^{er} pylône, nous pourrons, d'un coup d'œil, embrasser le monde de pierre sur lequel il régnait, et comprendre l'effort successif de tous les rois empressés à lui plaire. Tout son domaine sacré est contenu dans cette vaste enceinte de brique, percée de

portes monumentales de grès; vers le nord, une enceinte plus petite abrite les temples de Montou; à quelque distance vers le sud, la déesse Mout s'est, elle aussi, abritée derrière de hauts murs; nous ne pouvons les voir, mais on devine, dans un bouquet de palmiers, l'endroit où ce temple se cache. Tout le massif de pierre, répandu sur deux axes, qui est sous nos yeux, a été élevé à la seule gloire d'Amon; Osiris, Ptah, Khonsou, Opet ont reçu ici et là leur chapelle, dans les vides du vaste domaine; mais cette suite fastueuse de dix pylônes, ces

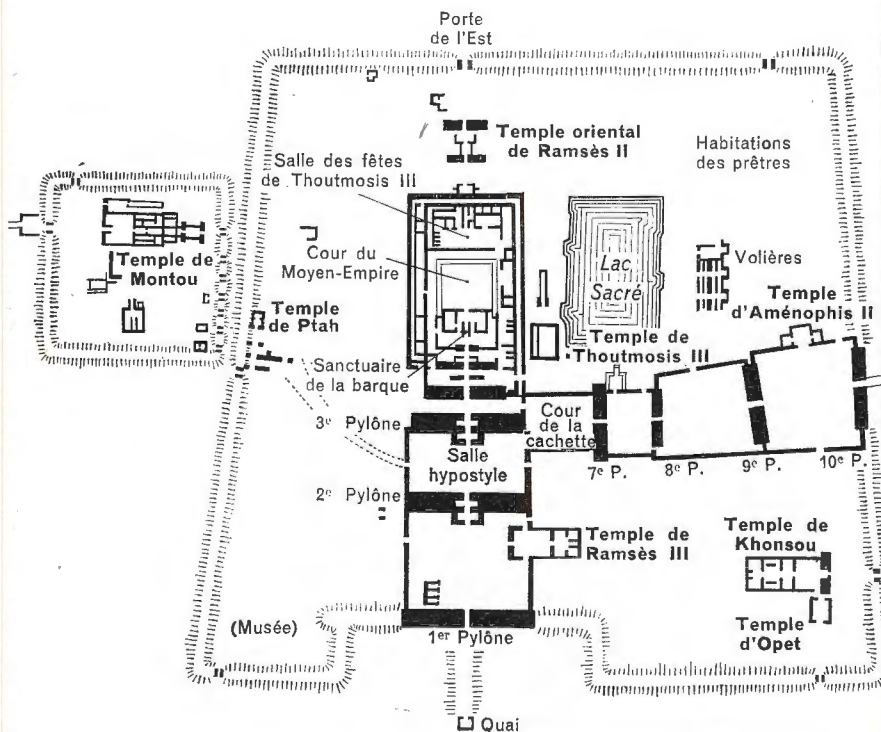
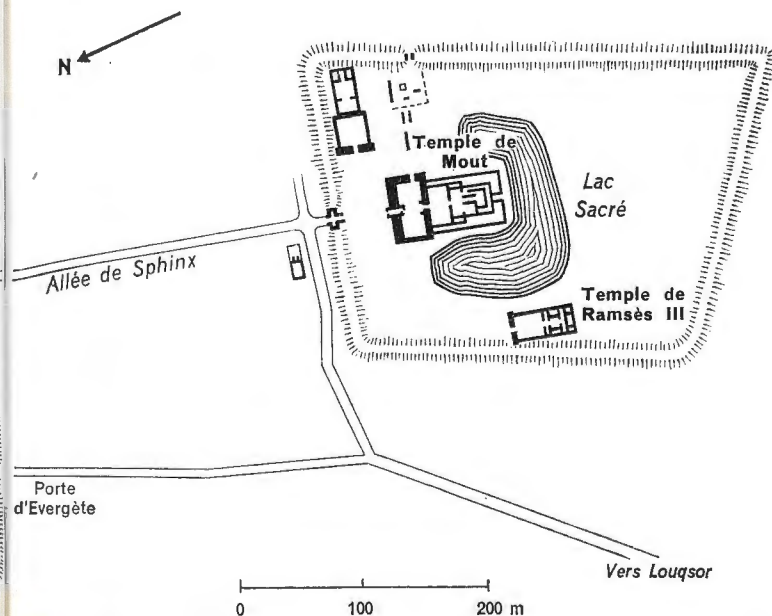


Fig. 15. — Temple de Karnak

obélisques, ces colonnades sans mesure, ces colosses qui subsistent encore au milieu des ruines sont autant de réalisations consacrées au grand dieu.

Quand Thèbes, devenue grande cité, eut oublié la modestie de ses origines, il sembla à ses habitants qu'elle ait dû, de toute éternité, avoir été élue pour régner; ainsi, lorsque l'univers entier baignait encore, virtualité sans forme, dans les eaux initiales, Thèbes fut la première île alluvionnaire émergeant du néant :

L'eau et la terre furent en ce lieu, lors de la Première Foix, et le sable, qui vint border les champs, et constituer une émergence surélevée; ainsi la terre fut...



Première île, Thèbes avait donc été la patrie du premier dieu, dont le nom même, Amon (« le caché »), rappelle le mystère de sa naissance :

O, toi qui fus le premier à être, lors de la Première Foix,
Amon qui vins à l'existence au commencement,
On ne sait d'où tu viens;
Nul dieu n'a été avant toi,
et nul dieu ne fut ton compagnon,
qui puisse révéler ta forme;
pas de mère qui ait pu te donner un nom,
pas de père pour t'avoir procréé,
et qui pût dire : « voici mon œuvre ».
O dieu qui modelas toi-même l'œuf d'où tu devais sortir,
puissance à l'inconnaissable naissance,
dieu divin surgit spontanément...

Ses origines sont noyées dans la nuit, et sa nature elle-même n'est pas mieux connue :

Un de ses aspects est dans le ciel,
Son corps est dans la montagne des morts,
sa statue de culte est dans Thèbes,
et pourtant Amon est Un,
qui demeure dissimulé aux yeux,
caché même aux autres dieux;
on ne connaît pas son image,
qu'il monte au ciel ou s'enfonce sous la terre,
nul parmi les dieux ne peut connaître sa vraie forme,
nul ne peut dessiner son contour,
nul ne peut témoigner l'avoir connu.
Il est trop secret pour qu'on puisse révéler sa gloire,
trop grand pour qu'on gagne à s'interroger à son sujet,
trop puissant pour qu'on puisse espérer le connaître...

Pourtant il est l'artisan du monde, qu'il a bâti à sa mesure, « élevant le ciel à la largeur de ses bras, élargissant la terre à la mesure de son pas ». C'est donc un

être inconnaissable, une force cosmique sans commune mesure avec l'humanité terrestre, qui ne peut saisir de lui que des aspects partiels, sans jamais l'embrasser tout entier ; et cependant, par le cœur, par la charité, il est proche de chacune de ses créatures, et veille sur leur destin :

Les veuves ne disent-elles pas : Tu es notre époux,
et les enfants : tu es à la fois notre père et notre mère ?
Le riche est ravi de ta splendeur,
et le pauvre adore ton visage;
Le captif, en prison, se retourne vers toi,
et le malade lance un appel vers toi..
Tes oreilles sont ouvertes pour les entendre et t'occuper [d'eux,
O dieu qui nous a faits, et qui chérit son œuvre,
Berger plein de sollicitude pour son troupeau...

Ainsi, en dépit des formes déconcertantes, parfois animales, que les Égyptiens donnaient à leurs dieux, c'est au-delà des formes qu'ils plaçaient le dieu véritable, et c'est directement, par les accents du cœur, qu'ils avaient contact avec lui. Au reste, dans tout ce panthéon, Amon est certainement parmi les dieux les plus « humains » ; divers animaux, pour une raison ou une autre, lui sont associés : le bélier, dont la tête coiffe les lions couchés de chaque côté des allées, l'oie du Nil, dont les volières descendaient jusqu'à son lac sacré ; mais lui, Amon, est essentiellement, à Thèbes, le dieu à tête d'homme, aux traits sereins, dont la lourde coiffe est surmontée des deux hautes plumes, apanage des dieux aériens ; maître du souffle vital, de l'air que l'on respire, Amon, comme le vent, est invisible aux yeux, mais le bruit de son passage peut être perçu dans le souffle de la brise.

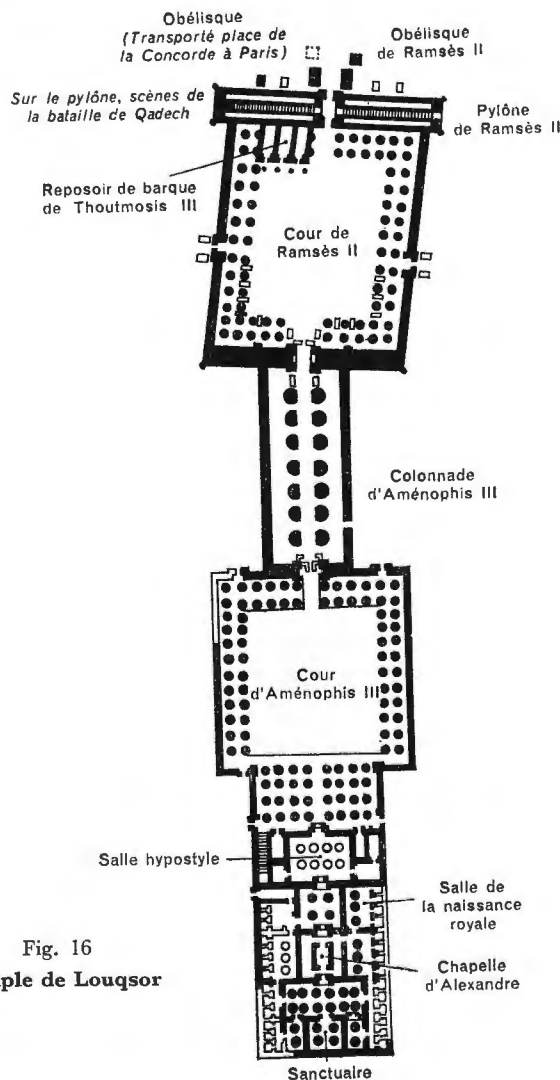


Fig. 16
Temple de Louqsor

§ 2. Les fêtes thébaines

Dans son temple, comme tous les dieux d'Égypte, Amon recevait un culte quotidien; Karnak est trop ruiné pour que nous tentions ici d'évoquer le détail de ce culte; nous en parlerons plus à loisir en visitant les temples d'époque ptolémaïque; mais ce que nous pouvons mieux imaginer, ce sont les fêtes, les « sorties solennelles », au cours desquelles la statue du dieu quittait son sanctuaire, et, placée dans la châsse d'une barque portative, partait pour quelque longue procession; la plus célèbre de ces fêtes avait lieu, une fois l'an, en direction de Louqsor; la route était jalonnée de petites chapelles, semblables à la « chapelle blanche » de Sésostris reconstituée à Karnak; dans chacune d'entre elles, la procession faisait halte à un moment; on posait la barque sur son socle, les porteurs se reposaient, les prêtres encensaient le dieu, ou lui adressaient des hymnes psalmodiés, et la foule se réjouissait bruyamment; c'était le moment que l'on choisissait, aussi, pour consulter le dieu, pour lui demander un oracle; et les mouvements que le dieu inspirait à ses porteurs traduisaient sa réponse, devant mille témoins. Assez curieusement, Louqsor est encore, aujourd'hui, le théâtre une fois par an d'une réjouissance populaire du même genre, inspirée par le saint Abou'l-Haggag, dont la mosquée s'est établie dans le temple même de Louqsor; en l'honneur du pieux serviteur du prophète, on promène encore une barque chargée d'enfants et de feuillages à travers les rues de la ville en liesse, très certainement sans savoir que le rite ancestral survit à travers la croyance nouvelle.

Lors de la fête d'Opet, c'était par bateau qu'Amon, accompagné de Mout et de Khonsou l'enfant, se rendait à Louqsor. A la « fête de la Vallée », c'était encore en barque

qu'il passait le Nil, pour aller séjourner un moment dans les temples d'éternité de la rive gauche, et rendre visite aux divinités souveraines de la nécropole; il passait une nuit chez Hathor, dans la montagne de Deir el-Bahari, et s'arrêtait à Médinet-Habou, où la tradition plaçait la tombe des Huit Dieux hermopolitains, compagnons du chaos.

§ 3. La théogamie

C'est dans la « chambre de la naissance d'Aménophis III », à Louqsor, ou à Deir el-Bahari, au portique nord, où se trouve le prototype de la même série de scènes, que nous comprendrons jusqu'à quel point le principe monarchique et la théologie d'Amon étaient solidaires; ces scènes nous montrent, en effet, comment les reines Ahmasi d'un côté, Moutemouia de l'autre, ont conçu le futur pharaon, Hatchepsout dans un cas, Aménophis III dans l'autre, d'une union avec le dieu Amon :

Alors arriva ce dieu prestigieux,
Amon maître des trônes des deux pays,
après avoir pris l'aspect du souverain;
il trouva la reine endormie, dans son palais magnifique.
Le parfum du dieu la réveilla,
Et elle sourit à Sa Majesté;
Sans tarder, il s'approcha d'elle,
s'enflamma de désir pour elle
et lui donna son cœur.
Elle put le voir, dans sa stature divine,
Quand il fut venu à elle,
Et elle fut heureuse de contempler son éclat.
Son amour s'empara de son corps,
Cependant que le palais était inondé des senteurs du dieu,
des parfums venus du pays de Pount.

Sur les murs de Louqsor, on reconnaîtra les divers épisodes qui figureront plus tard dans les *mammisis* : l'annonciation, le modelage par le dieu potier du futur enfant, l'union du dieu et de la souveraine; l'intervention des diverses divinités, donnant chacune à l'enfant qui va naître les pouvoirs qui lui seront nécessaires; la naissance enfin, et l'allaitement. Il y a là toute une suite d'épisodes qui rendent claire à l'évidence la filiation divine par laquelle les rois étaient censés recevoir leur fonction : fils d'Amon, ils régnaient sur terre en « délégués » du grand dieu. Cette « théogamie » devait avoir un riche avenir; Alexandre le Grand, voulant devenir « pharaon » se fera reconnaître « fils d'Amon » par l'oracle de Sioua, tandis qu'un récit expliquera comment sa mère l'avait conçu du dernier pharaon égyptien, Nectanébo; et la théologie des *mammisis* expliquera comment le souverain régnant est le dieu-fils de chaque famille divine.

§ 4. Amarna

Si forte qu'ait été l'alliance du roi et d'Amon, il survint, vers le milieu de la XVIII^e dynastie, une tourmente que nul n'avait prévue, et qui risqua fort de porter aux cultes thébains un coup irrémédiable. Ce fut le drame d'Amarna. On sait que le successeur d'Aménophis III, Aménophis IV, se détacha progressivement de la religion traditionnelle du pays, pour se dévouer tout entier à un dieu unique, le disque du soleil, Aton; à Karnak même, dans la patrie d'Amon, le roi, devenu Akhenaton, « celui qui plaît à Aton », édifia un temple de vastes proportions, dans l'axe de la porte orientale actuelle, hors de l'enceinte d'Amon, où un nouveau clergé devait rendre hommage au dieu rayonnant; cha-

cun a vu des reliefs et des peintures de cette période étonnante, le disque aux rayons terminés par des mains, les visages allongés et troublants du roi et de la mystérieuse Néfertiti, la liberté relative d'un art nouveau, échappant partiellement aux anciennes normes, et en quête de règles nouvelles; à Karnak, le touriste pourra voir des centaines et des centaines de blocs de grès de taille restreinte, qui appartinrent à ce temple de l'Aton; très vite, la situation à Thèbes était devenue intenable; Amon avait gardé trop de partisans pour qu'Aton pût sans dommage régner sur son ancien domaine. Akhenaton quitta donc la capitale, choisit un espace vierge, en Moyenne-Égypte, qu'il jalonna de grandes stèles-frontière, et où il édifia de toutes pièces une nouvelle capitale, « l'horizon d'Aton », Tell el-Amarna.

On ne visite guère Tell el-Amarna; le site est d'un accès difficile, étalé sur une surface immense, et surtout il ne reste de la cité royale que des pans de murs et des tombeaux; c'est au Musée du Caire, dans la salle où ont été groupés les objets les plus beaux de l'époque amarnienne, et peut-être à Karnak, devant l'entassement hallucinant des blocs décorés de ce qui fut le temple d'Aton, qu'on peut le mieux rêver à cette extraordinaire aventure mystique, et à sa fin lamentable.

Pendant plusieurs décennies, tandis qu'on martelait, sur tous les monuments d'Égypte, le nom des anciens dieux, des temples sans toiture, aux cours largement ouvertes aux rayons du soleil, s'élevèrent en de multiples points de la vallée; le roi lui-même était le grand prêtre, le prophète du nouveau culte; son père l'Aton lui dictait les paroles de ferveur filiale avec lesquelles il voulait être adoré, et le sou-

verain, à son tour, enseignait à ses fidèles les paroles de la nouvelle foi :

Les habitants de la terre sont sur ta main,
puisque tu les a créés;
quand tu te lèves, ils vivent;
quand tu te couches, ils meurent;
tu es l'essence même de la vie,
car on vit de toi...

Cette religion ne devait guère survivre au souverain qui l'avait créée : Amarna fut abandonnée, et la Cour revint à Thèbes; le jeune Toutânkhaton devint Toutânkhamon, et par toute l'Égypte on détruisit ce qui avait été bâti pour la nouvelle foi : les temples de l'Aton furent jetés bas, et les blocs de leurs murs réemployés dans de nouvelles constructions; les statues et les noms du pharaon hérétique furent brisés, martelés, surchargés. Il semble qu'on ait voulu supprimer jusqu'au souvenir même de ces années d'hérésie. Tout pourtant ne fut pas perdu, de cette aventure sans égale; depuis le milieu de la dynastie, et plus nettement encore dans les textes d'Amarna, on voit exprimer l'idée que le dieu créateur est le père universel; il a fait les hommes sous des formes, des couleurs variables, parlant des langages divers, mais ce ne sont là que des détails secondaires, à côté de leur fondamentale fraternité; même dans l'autre monde, une place est désormais réservée à ces frères colorés au langage barbare. Qu'une telle vision du monde n'ait pas été dans l'esprit des conquérants et de ceux qui avaient bâti l'empire colonial égyptien, on le conçoit sans peine; que de telles doctrines aient ruiné la présence égyptienne hors des frontières, c'est également une évidence; mais que sont des défaites militaires, à côté d'une semblable prise de conscience ?

§ 5. La plus grande Thèbes

Quittant ces restes malmenés de la grande aventure amarnienne, nous allons, à travers les temples de Karnak et de Louqsor, retrouver des images de faste monumental et de triomphe guerrier. Du milieu de la XVIII^e dynastie à Ramsès II, le visage de Thèbes a changé; le temple de Louqsor est sorti du sol, avec ses lignes pures, sa grâce faite de goût et de sobriété sous Aménophis III, son emphase théâtrale et ses lignes alourdies sous Ramsès II; à Karnak, le temple, doté maintenant de neuf pylônes, d'une forêt de colonnes et d'obélisques, de l'immense salle hypostyle, de la grande salle des fêtes, mire dans son grand lac l'image orgueilleuse de ses édifices et l'éclat de ses pyramidions dorés. Sur la rive gauche, les grands temples funéraires royaux, de Gourna et Deir el-Bahari au nord à Médinet Habou au sud, alignent leurs pylônes, leurs colonnades, leurs bassins et leurs bosquets d'arbres. Le Ramesséum se dresse de toute sa masse imposante, entouré de ses magasins, des maisons de ses desservants, de ses écoles de scribes, et du peuple innombrable des ouvriers employés aux industries funéraires, carriers creusant les tombes privées, décorateurs, embaumeurs, prêtres funéraires, artisans travaillant au mobilier précieux nécessaire aux palais et aux tombeaux.

C'est l'époque où les princesses des cours étrangères viennent orner le harem des pharaons, celle où convergent vers le palais thébain les ambassades des royaumes africains, des royaumes mésopotamiens, les délégations venues des côtes libanaises et des îles du monde mycénien.

Rien, probablement, n'aura donné une plus juste idée de la richesse de cette période de l'histoire d'Égypte que la vue du rutilant mobilier groupé au 1^{er} étage du

Musée du Caire; là ont été exposés les objets retrouvés lors des fouilles thébaines, dans la tombe de Toutânkh-amon, mais aussi chez divers souverains et hauts personnages de cette époque : bijoux, meubles aux lignes élégantes, armes, tissus, vases, coffrets peints, il y a là de quoi éblouir les plus difficiles; à cela, il faut joindre les textes littéraires, qui mêlent l'épopée des conquêtes lointaines, le charme des contes populaires et des récits mythologiques, le ton sérieux des « livres de sagesse », et le badinage délicieux des chants d'amour; c'est là l'image d'une très grande époque; cette puissance tranquille, où la force et la grâce savent encore s'allier, les ruines thébaines nous la montrent sous mille aspects; errant dans Karnak ou rêvant dans Louqsor, nous la retrouverons sans cesse, dans l'envolée d'un pylône, la ligne pure d'un obélisque, le galbe d'une colonne ou l'expression sereine d'une statue.

§ 6. Qadech

Parmi les récits guerriers, abondants pourtant, il en est un qui a été reproduit à de multiples exemplaires, et dont nous retrouverons les épisodes à chacune de nos promenades : c'est la campagne asiatique menée l'an 5 de Ramsès II et qui trouva son couronnement dans la célèbre bataille de Qadech; un mur de Karnak, le pylône de Louqsor, celui du Ramesséum en portent les gravures, que nous retrouverons encore à Abydos et à Abou Simbel; l'œuvre était connue comme une composition littéraire, et au moins trois papyrus en portent le récit. On peut donc dire que tout fut fait pour donner à cet événement militaire une notoriété inégalée. Quoi qu'il en ait été de la vérité historique, le texte égyptien est un des plus beaux que nous ayons retrouvés dans la vallée du Nil; il est à placer, à côté de l'*Iliade* et de la *Chanson de*

Roland, parmi les grandes œuvres de l'épopée humaine. Voici les faits.

L'armée égyptienne, qui progressait par détachements séparés en direction de Qadech, avec cette sérénité des paladins de Vigny descendant des montagnes, a été surprise par les Hittites; le premier détachement a été mis en fuite, et Ramsès et son état-major, qui se trouvaient plus en avant, furent donc isolés; ils ne pouvaient plus espérer de renfort avant l'arrivée du second escadron, encore éloigné vers le sud; leur seul espoir de salut était donc dans une résistance à tout prix, qui donnerait au gros de l'armée le temps d'arriver et de les secourir. C'est alors que Ramsès montre sa valeur :

Alors apparut Sa Majesté, semblable à son père le dieu Montou. Il saisit ses armes, se sangla dans sa cuirasse tel Baal en sa fureur, et s'élança au galop, pénétra au sein des bataillons hittites, seul, sans personne avec lui; et quand il jeta un regard derrière lui, il vit que deux mille cinq cents chars lui avaient coupé toute issue...

Abandonné des siens, le jeune roi lance alors vers le ciel cette admirable invocation :

Il n'y a pas un officier avec moi, pas un chef de char, pas un homme de troupe, pas un écuyer; mon infanterie et ma cavalerie se sont laissées surprendre dans leur fuite; pas un parmi eux qui soit demeuré pour combattre...

Amon, mon père, qu'arrive-t-il? Se peut-il qu'un père oublie son fils? Ai-je fait quoi que ce soit sans toi?... Ai-je à aucun moment transgressé tes commandements?

Ne t'ai-je pas élevé d'innombrables monuments, n'ai-je pas rempli ton temple de mes captifs? C'est pour toi que j'ai élevé mon temple d'éternité... J'ai consacré tous les pays étrangers au service de tes offrandes, je t'ai fait offrir des bœufs par dizaines de milliers, ainsi que toute sorte de

plantes au doux parfum; rien de beau que j'aie omis de faire en ton sanctuaire. Je t'ai dressé d'imposants pylônes, et j'ai fait monter moi-même leurs mâts à banderolles; je t'ai fait amener des obélisques d'Éléphantine... et j'ai lancé sur la Très-Verte des navires pour aller chercher pour toi le tribut des pays barbares... Je t'appelle, ô mon père Amon: me voici parmi des Barbares innombrables que je ne connais pas, tous les pays sont ligués contre moi et je suis seul, absolument seul... Voici que des confins des pays barbares je t'adresse ma prière, et ma voix retentira jusqu'à Thèbes...

Amon entend cet appel désespéré, intervient dans la bataille, et Ramsès, invincible par la présence divine, bouscule l'armée ennemie et assure la victoire. Ce premier jour de combat s'achève sur cette admirable image du soir tombant sur le champ de bataille :

Quand mes soldats et ma cavalerie virent... qu'Amon mon père était avec moi et réduisait devant moi tous les peuples comme des fétus de paille, ils s'approchèrent un à un, pour regagner le camp, à l'approche du soir. Ils trouvèrent les peuples que j'avais combattus gisant, renversés dans leur sang, tous les plus vaillants guerriers hittites, les fils, les frères de leur roi. J'avais blanchi de leurs corps la plaine de Qadech, et devant leur nombre, on ne savait plus où poser le pied.

Le combat du lendemain, désormais à nombre égal, assure la victoire des Égyptiens. Devant ces pylônes, ces obélisques de Louqsor, ou parmi ces colonnes monstrueuses de la grande hypostyle de Karnak, que Ramsès se vantait d'avoir élevés pour la seule gloire de son père Amon, on ne peut pas ne pas entendre les échos de la vieille épopée de Qadech. Karnak, sa grandeur, tout le faste thébain, sont des produits de la conquête; la chute de l'Empire marquera le début de leur propre décadence.

§ 7. La décadence et la chute de Thèbes

Les scènes de guerre vont devenir plus rares sur les murs de Thèbes; pour un temps, nous y verrons les grands prêtres jouer au pharaon; puis Chechanq I^{er} ira une fois encore massacrer les peuples d'Asie et piller Jérusalem. Mais l'ère des grandes conquêtes est passée, et l'on verra au contraire, siècle après siècle, les armées des envahisseurs camper sous les murs du temple d'Amon; parfois ce furent des conquérants respectueux des dieux d'Égypte, tels les « Éthiopiens » du Soudan, qui élevèrent à Thèbes propylées et chapelles; plus souvent, ce furent des vagues de destructeurs, les Assyriens, qui mirent la capitale à sac en 663, plus tard les armées de Ptolémée tentant de mater telle ou telle révolte de la Thébaïde; avec les Nectanébo et les Ptolémées, une certaine activité architecturale s'exerça encore à Thèbes, enclose de nouveaux murs, dotée de portes monumentales, restaurée dans telle ou telle de ses constructions. Mais Thèbes n'est plus désormais que l'une des nombreuses cités de Haute-Égypte, vivant sur les ruines mélancoliques de sa grandeur déchue.

§ 8. Khonsou le guérisseur
et la princesse de Bakhtan

Certes, les vestiges du passé restaient imposants, et les touristes anciens qui allaient visiter la grande Thèbes-aux-cent-portes gardaient de ce voyage une impression profonde; Germanicus, errant dans les ruines de la vieille capitale, avait trouvé un prêtre qui lui expliquait, d'inscription en inscription, les annales du passé; bientôt, d'autres touristes, impériaux ou privés, iront entendre la statue de Memnon vibrant à l'aurore, ou graver

leurs noms sur les parois des tombes royales. Mais ce sont là les hommages que l'on rend, d'ordinaire, à la grandeur passée; et les Égyptiens eux-mêmes avaient conscience de ce retour de la fortune; achevons notre visite des temples thébains sur la gracieuse légende de la princesse de Bakhtan.

Il était une fois, au lointain, très lointain pays de Bactriane, voisin de l'Inde où Alexandre avait mené les phalanges macédoniennes, une princesse qu'un mauvais génie tourmentait; on essaya de tout pour écarter le mal; rien n'y fit; alors on se souvint qu'en Égypte, à dix-sept mois de voyage de la Bactriane, où la sœur de la jeune princesse, Néférourê, régnait aux côtés de Pharaon, il existait des médecins célèbres, capables de mettre en fuite les démons les plus dangereux; on expédia en grande hâte à Pharaon un messenger, pour réclamer son aide; un médecin, parmi les meilleurs de la vallée du Nil, partit donc pour ce lointain pays, et s'attaqua au génie possesseur; sans succès; du moins put-il reconnaître que seul le dieu Khonsou serait assez puissant pour triompher du mal; d'Égypte, donc, on lui envoya en grand arroi la statue du dieu guérisseur, qui parvint après de nombreux mois dans la ville de la princesse infortunée; et devant ce nouvel adversaire, le génie obstiné s'enfuit, conscient d'avoir trouvé son maître.

Ce lointain exploit du dieu Khonsou avait été raconté sur une longue stèle, par les prêtres des temps ptolémaïques, comme un récit remontant aux années lointaines de Ramsès II, où l'Égypte occupait une place prépondérante dans le Proche-Orient, et où savants et princesses s'échangeaient de pays à pays. Ceux qui lisaient cette jolie histoire devaient à la fois admirer les vertus du dieu Khonsou, le prestige ancien de leurs savants et de leurs rois, et sans doute remettre avec

une confiance accrue le soin de leur santé à ce dieu si puissant contre les démons. Il reste frappant de voir qu'au milieu des ruines de la gloire pharaonique, à Karnak, comme sur la terrasse supérieure de Deir el-Bahari, et comme nous le verrons bientôt à Abydos, seuls quelques génies guérisseurs, secourables aux humains malheureux, survivaient aux anciens dieux.



THÈBES - RIVE GAUCHE

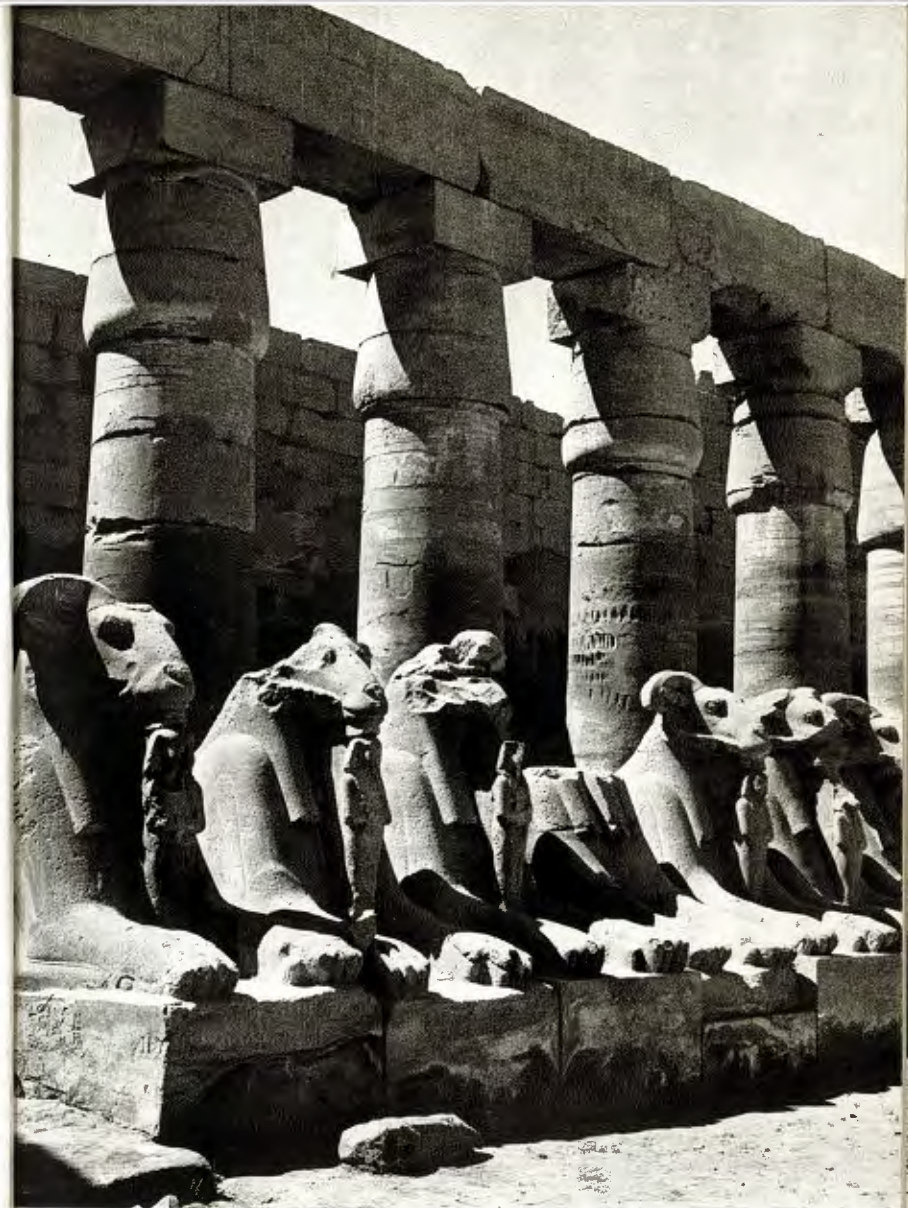
La rive gauche de Thèbes ne peut se visiter raisonnablement en une seule journée ; la distance d'un monument à l'autre est grande, et multiples les points d'intérêt. Nous conseillons donc trois visites d'une large demi-journée chacune, de préférence deux matinées et un après-midi ; les hôtels étant sur la rive droite, cette division du programme permet de partager plus harmonieusement son temps entre les flâneries dans Louqsor et les excursions, et offre des raisons nouvelles de traverser le Nil à des heures variables, et d'admirer l'inégalable paysage thébain sous toutes les lumières possibles du jour égyptien.

Première matinée. — On ira visiter deux temples de millions d'années (p. 93) ; d'abord celui de Séthi I^{er} à Gourna, où subsistent quelques beaux reliefs peints, puis celui de la reine Hatchepsout dans le cirque merveilleux de Deir el-Bahari (p. 95) ; malgré l'ampleur des dégradations, c'est là qu'on verra quelques-uns des plus beaux reliefs de la XVIII^e dynastie. Sur la seconde terrasse (moitié nord), on tentera de retrouver sous les martelages les scènes de la naissance divine d'Hatchepsout, et l'on ira voir la jolie chapelle du dieu Anubis, toute proche, et dont les couleurs sont éblouissantes. Au long du portique méridional, nous reconnaitrons les épisodes de l'expédition de Pount. Plus au sud, la belle chapelle d'Hathor, avec ses images de soldats, les belles représentations animales de la déesse, et quelques scènes rituelles au trait remarquable. Sur la terrasse supérieure, on parcourra le sanctuaire et son annexe ptolémaïque, où Aménophis fils de Hapou, devenu dieu guérisseur, rendait la santé aux pèlerins, avec Imhotep et Opet. Les touristes qui n'ont pas peur d'un escalier très abrupt pourront, à la sortie, descendre dans la petite tombe de Senemout et trouveront, ébauché sur la paroi, le profil du grand ministre. — Puis on se rendra à la Vallée des Rois, soit à pied, par le petit sentier qui

s'élève au flanc de la montagne, sur le côté nord de Deir el-Bahari (une demi-heure à trois quarts d'heure, sans difficulté particulière), soit en voiture par la route. Parmi les tombes qu'il faut voir, celles d'Aménophis II et Thoutmosis III donneront un bon exemple du style de la première moitié de la XVIII^e dynastie. Toutânkhamon décevra par sa petite taille et la pauvreté de sa décoration ; au contraire chez Horemheb, Séthi I^{er}, Ramsès III, Ramsès VI, toute la qualité de l'art des graveurs et des coloristes sera directement sensible ; on notera très vite les points communs entre ces diverses tombes, et aussi la grande souplesse d'adaptation des plans ; dans la salle du sarcophage, on pourra, chez l'un ou l'autre de ces grands pharaons, évoquer les destinées funéraires royales (p. 111) et reconnaître, au long des couloirs envahis d'hiéroglyphes, les images de la course nocturne de la barque solaire, et l'effrayant tableau des monstres d'Au-Delà.

La deuxième matinée sera consacrée aux tombes privées, qui offriront, après le spectacle de la Vallée des Rois, un contraste bienvenu. Elles sont dispersées sur une aire assez vaste ; il faudra donc les visiter selon leur groupement topographique. On pourra s'arrêter chez Rekhmirê (n° 100), qui fut vizir sous Thoutmosis III, chez Sennofer (n° 96), qui dort pour l'éternité sous ses berceaux de vignes ; Menna (n° 69), puis Nakht (n° 52), de petite taille, mais d'un charme exquis, éblouiront nos yeux ; puis nous rendrons visite à Khêmhât (n° 57, plus au sud), et à Ramosé (n° 55) ; là, nous trouverons à la fois des ébauches, des peintures, et des reliefs, qui comptent parmi les plus belles choses d'Égypte. Dans cette tombe, plus vaste que les autres, on pourra évoquer les croyances égyptiennes relatives à la mort et aux espoirs d'Au-Delà ; l'angoisse du Désespéré (p. 84) donnera un fond sonore au spectacle des scènes de funérailles et à l'image des pleureuses échevelées, tandis que l'invitation à bien vivre expliquera les fraîches images de la chasse aux marais et les jolies scènes de banquets rencontrées dans plusieurs tombes. Si l'on dispose de beaucoup de temps, et si la tombe est accessible, on aura beaucoup de plaisir à voir encore le tombeau de Khêrouf, proche de l'Assassif, où la gravure est d'une exceptionnelle qualité. On pourra clore cette matinée éblouissante de couleurs et de scènes charmantes par une visite du Ramesséum (p. 99).

Un troisième voyage sur la rive gauche, de préférence un après-midi, comprendra une excursion au village de Deir el-Médinéh (p. 105), où vécurent les ouvriers de la Tombe Royale (village, tombe de Sennedjem, n° 1, éventuellement tombe de Khabekhet, n° 2, et d'Anherkhaouy, n° 359), puis un passage rapide dans la Vallée des Reines (les tombes, en cours de réfection, ne sont pas toujours visibles : Khêmourast, n° 44, la reine



5. Bélirs de la grande cour, à Karnak.



6. La salle hypostyle, à Louqsor.

Thiti (n° 52), Amenherkhépéchef (n° 55), Néfertari (n° 66)), où nous serons éblouis de couleurs plaquées sur des dessins un peu froids. Il faudra ensuite passer un long moment au temple de Médinet-Habou (p. 100) à regarder les reliefs belliqueux, les Peuples de la Mer, la belle chasse aux taureaux dans les marais, les gravures rituelles des cours intérieures ; on pourra visiter le pavillon d'entrée, qui imite une forteresse syrienne, errer un moment dans le temple de la XVIII^e dynastie, ou parmi les ruines de la cité chrétienne. Du haut du pylône (escalier dans le môle nord), on aura une vue admirable sur la montagne et la plaine thébaines, et l'on pourra attendre les couleurs du soir. Au retour, nous passerons près des deux statues colossales d'Aménophis III, qui signalaient l'entrée du temple d'éternité de ce pharaon ; celle du nord, brisée par un séisme, fut attribuée par la légende au Memnon de la tradition hellénique : au lever du jour, un son sortait de la pierre brisée, et semblait monter, comme une plainte, vers la déesse Aurore ; les plus hauts personnages de l'Égypte impériale sont venus l'entendre, et le souvenir de leur passage est encore gravé sur la pierre.

En traversant le Nil pour gagner la rive gauche, nous quittons le monde des vivants pour celui des morts — nous franchissons le Tartare ; mais nous n'aurons que faire des images poignantes de Virgile ou de Dante : rien n'est plus riant que ces Champs Élysées égyptiens, rien n'est plus serein que cette montagne ocre et rose veillant sur la plaine thébaine ; et l'on peut difficilement imaginer spectacle moins funèbre que celui des tombes privées ou des temples royaux, pourtant voués à des rites d'éternité.

I. — LES TOMBES DES NOBLES

Ces tombes privées, on en a déjà dénombré plus de quatre cents, entre la colline de Drah abu'l-Naggah et la gorge de Deir el-Médinéh ; elles s'ouvrent sous les pas, dans les éboulis de rochers et de sable ; elles taraudent les falaises, se cachent au creux des *ouadys* ; avant que n'ait pointé l'aube du second millénaire, il y eut déjà des hommes pour choisir comme ultime demeure ces

rochers étouffants; et sous les Ptolémées, vingt siècles plus tard, on y venait encore chercher l'éternité; la plus grande part des tombeaux que nous verrons appartiennent pourtant aux siècles glorieux du Nouvel Empire (XVIII^e-XX^e dynasties).

Plus de quatre cents tombes — et toutes différentes, depuis le simple trou dans le rocher jusqu'aux palais funéraires monumentaux des Mentouemhat et des Péta-mounoph. Dans la plupart d'entre elles, des peintures, des reliefs, tout un monde d'images qui éblouit, toute une vie perdue depuis si longtemps, et qui semble renaître.

Et pourtant, quatre cents tombes, pour à peu près deux mille ans d'histoire, on avouera que c'est bien peu, même en comptant les tombes disparues, et celles qu'il faudra encore découvrir. Ce n'est pas l'Égypte thébaine qui est enterrée là; des millions de corps moins fortunés sont partis pour l'Au-Delà sans laisser aucune trace, ou bien furent entassés, momies anonymes, dans des catacombes collectives; les quelques grands personnages ensevelis à Thèbes, infime minorité de privilégiés, évoqueront pourtant pour nous tout un monde disparu; dans la couleur de leur décoration, à suivre les scènes sans nombre qui couvrent leurs murs, ces fraîches tombes ont sauvé de l'oubli toute la vie égyptienne d'il y a trente et quelques siècles.

§ 1. De Memphis à Thèbes

On oublie parfois, en évoquant les événements d'un passé très lointain, de garder une conscience très exacte du temps écoulé; mastabas de Saqqara, tombeaux thébains, tout cela évoque des périodes si anciennes de l'histoire humaine que l'esprit a tendance à les placer côte à côte, dans un passé un peu flou, à l'écart des cadres historiques auxquels nous sommes habitués. Pour-

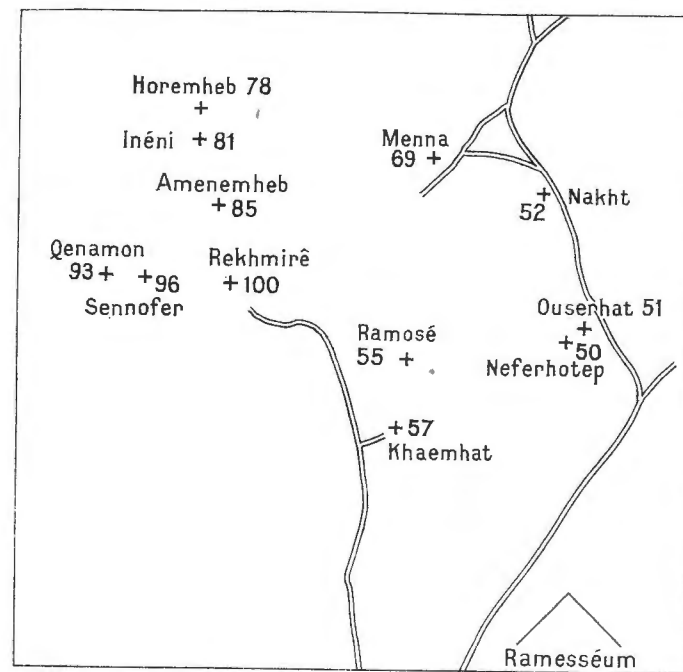


Fig. 17. — Principales tombes des notables

tant, de Memphis à Thèbes, en une nuit de train, nous avons franchi allègrement un millénaire. Dans les tombes thébaines, comme à Saqqara, nous retrouverons des images de la vie quotidienne qui nous paraîtront familières; mais les hommes que nous y retrouverons seront profondément différents, et animés de pensées nouveaux.

Pendant mille ans, en effet, la pensée égyptienne fut àprement modelée par l'épreuve des faits; à la stabilité du temps des pyramides succédèrent l'anarchie, la féodalité, l'invasion; on vit, dans la vallée du Nil, des troubles sociaux qui menèrent à une transformation profonde des

anciennes structures du régime; la richesse changea de mains; les privilèges terrestres furent redistribués à une classe de bénéficiaires chaque jour plus nombreux; et les privilèges d'outre-tombe cessèrent d'être l'apanage du souverain et de quelques dignitaires favorisés pour tomber dans le domaine commun. Au temps des pyramides, le roi défunt escaladait le ciel, et se taillait brutalement sa place parmi les dieux; l'Égypte entière, semble-t-il, se résumait en sa personne; le triangle des pyramides, au bord du désert, étant pour un peuple entier la garantie d'une survie collective, anonyme. Ce destin royal fut peu à peu accordé à quelques privilégiés; la révolution sociale généralisa sa diffusion, et l'essor de la religion osirienne mit pratiquement à la portée de chacun l'accès au nouveau paradis souterrain qu'avait conquis le grand dieu qui triompha de la mort.

Les crises politiques eurent un terme, et les invasions, à leur tour, furent repoussées; l'équilibre revint. Mais ce furent des temps nouveaux; la marque des siècles troublés, la désillusion qui suivit l'effondrement des régimes politiques les plus inébranlables, l'effritement des vieilles valeurs si longtemps chéries, avaient ouvert les yeux des hommes sur la fragilité des édifices terrestres, et sur la toute-puissance du temps.

Un texte, inspiré par ces siècles troublés, est parvenu jusqu'à nous, et traduit admirablement l'angoisse éprouvée par des hommes accoutumés à l'immuable, devant l'évolution brutale de leur monde familier; dans l'âme de ce « désespéré », deux courants s'affrontent douloureusement. La satiété de ce monde, qui n'est plus que trouble et vilenie, le mène d'abord au désespoir; la mort lui apparaît comme le libérateur bienvenu :

La mort est aujourd'hui à mes yeux comme la santé pour un malade, comme la première sortie après un accident;

La mort est aujourd'hui à mes yeux comme un parfum d'encens, comme l'abri d'une voile un jour d'orage;

La mort est aujourd'hui à mes yeux comme le calme qui suit l'averse, comme le retour chez soi après un long voyage...

La mort est aujourd'hui à mes yeux comme la nostalgie du foyer pour qui a vécu longtemps emprisonné.

Puis, au plus profond de son être, la chair s'insurge, et les vieilles terreurs ancestrales remontent à sa conscience; la mort libère peut-être de ce monde; mais elle est, avant tout, un terme douloureux, au-delà duquel il n'y a guère à espérer de nouvelle étape :

Parler du tombeau, c'est une pensée de deuil, une source de larmes, le désespoir des humains; c'est arracher quelqu'un à sa maison pour le jeter sur la colline... Ceux-là mêmes qui ont construit en blocs de granit, ... maintenant qu'ils sont devenus des dieux, leurs tables d'offrandes sont vides; ils en sont au même point que les malheureux, tombés d'épuisement et morts au bord du fleuve... Le flot a pris sa part, et le soleil la sienne; et les poissons du bord de l'eau peuvent converser avec eux... Aussi, crois-moi, tu t'en porteras bien, passe un jour heureux et oublie le souci!

Sans doute s'agit-il là d'un document exceptionnel; pour l'expliquer, il faut imaginer, en arrière-plan, cette période de brutale transition où rien n'est resté de l'heureux passé. Mais l'invitation finale, elle, ne sera pas oubliée aussi vite que les malheurs du pays; même au cœur de la stabilité retrouvée, quand les années de cauchemar furent reléguées au rang des souvenirs, l'Égyptien conserva quelques-uns des sentiments acquis pendant l'épreuve : un sens plus aigu de l'écoulement du temps, et, naturellement, un attachement plus conscient, plus sensuel peut-être, aux biens de ce monde et aux charmes de la vie terrestre.

§ 2. Une société nouvelle

Rien ne sera, en effet, plus riche de vie, plus aimable, plus coloré, que les peintures des tombes thébaines; toute la sensibilité, tout l'amour du présent, nés de cette conscience récemment acquise de la fragilité humaine, se sont exprimés là, en traits frémissants, en couleurs éclatantes; la grâce, l'élégance, le luxe d'une civilisation fastueuse se traduisent dans les scènes de genre, dans la richesse des maisons, des costumes, dans le désœuvrement de cette vie d'aimable mondanité. Cette société nouvelle est née des guerres de la libération, de la monarchie fixée à Thèbes, de la prolifération des fonctions d'État; la plupart de ces hommes ne sont pas issus de la vieille féodalité terrienne; ce sont des hommes nouveaux, nés à l'appel du régime, et qui ont trouvé brusquement à leur portée, avec le pouvoir, l'incroyable richesse d'un empire tout récent. L'opulence d'une bourgade de province devenue, en quelques générations, capitale impériale; l'élégance d'une société neuve et étrangement raffinée; le développement d'un art où la sensibilité, le goût du détail pittoresque ou gracieux trouvent de constantes occasions de s'exprimer, tout cela se révèle dans ces peintures si vives, si fraîches, où les hommes paraissent heureux dans un monde fait pour la joie. Ce bonheur terrestre, d'une jouissance si délicieuse, allait-on le perdre, avec la vie, d'une manière irrémédiable? Que pouvait-on espérer de l'Au-Delà?

§ 3. Images d'outre-tombe

A lire les livres funéraires égyptiens, les destins d'outre-tombe variaient de façon étonnante; toutes les traditions accumulées pendant des siècles et des siècles ont finalement été compilées dans ces manuels de la vie

d'Au-Delà, et il est bien difficile d'y voir clair; la survie astrale, dans la barque des dieux célestes, coexiste avec l'idée de la survie sous terre, dans le tombeau lui-même ou dans le Champ des Souchets; et l'on voit, tour à tour, intervenir l'idée d'un jugement d'outre-tombe, et celle d'une conquête de l'Au-Delà au moyen d'un recueil de formules magiques aux effets infaillibles. Donc la plus grande confusion, née du maintien obstiné des traditions les plus contradictoires. Il est pourtant un moyen plus direct de deviner quelle image les Thébains eurent de la vie d'Au-Delà, c'est de noter quels aspects ils en reproduisirent sur les murs de leurs tombes. Ici ou là, certes, on trouvera des passages empruntés aux textes religieux royaux, dont nous aurons bientôt à parler; mais pour l'essentiel, ces images de la vie future se réduisent à deux séries : celle qui concerne le jugement, et la vie dans le Champ des Souchets; et celle qui se réfère plus directement à une survie dans le tombeau, avec une « sortie au jour » de l'âme-oiseau.

Selon la première de ces traditions, le défunt sera jugé, par-devant Osiris, et son cœur sera pesé dans la balance par Thot; le cœur a-t-il un poids égal à l'image de la vérité posée dans l'autre plateau? Alors le verdict sera favorable, et le défunt aura accès à ce paradis osirien, où il semble retrouver pour l'éternité une réplique de la terre égyptienne et de ses félicités : ses champs fertiles, ses marais giboyeux, ses eaux fraîches, près desquelles le repos a tant de charme, et surtout l'éternelle compagnie de ceux qui lui furent chers en ce monde. Mais si la pesée s'est révélée défavorable, alors, il ne reste plus d'espoir : un monstre hybride, la « dévoreuse » qui attend près de la balance en se pourléchant les babines, et des juges aux noms infernaux se jetteront sur le condamné, qui disparaîtra à tout jamais.

Devant cette menace redoutable, on comprend l'ar-

dente prière que le mort adresse à son cœur, et dont le texte se trouve reproduit sur le plat des beaux scarabées de pierre dure que l'on dépose sur la poitrine des momies :

O cœur que je tiens de ma mère, ô cœur qui appartient à mon être, ne sois pas pour moi un témoin à charge, ne sois pas mon ennemi en présence des juges, ne t'oppose pas à moi devant le maître de la balance. Tu es mon esprit qui est dans mon corps, ne permets pas que mon nom sente mauvais, ne dis pas de mensonges contre moi auprès du dieu !

Le plus difficile reste à faire : convaincre les juges, ces quarante-deux sinistres personnages armés de couteaux, qui attendent sans bienveillance que le mort se justifie ; c'est ici qu'interviennent les déclarations d'innocence (qu'on a parfois appelées : « Confession négative ») ; en deux séries d'affirmations qui se suivent, le défunt affirme qu'il n'a pas été coupable des péchés proscrits par les dieux :

Je n'ai pas commis d'injustice,
Je n'ai pas volé,
Je n'ai pas été cupide,
Je n'ai pas dérobé,
Je n'ai tué personne,
Je n'ai pas falsifié le boisseau,
Je n'ai pas volé d'objets appartenant à un dieu, etc.

Salut à vous, dieux qui êtes dans cette Salle d'Audience de la Double Justice, qui n'avez point de mensonge en votre sein, mais qui vivez de la Justice... Voici que je viens à vous sans iniquités, sans fraudes, sans malice, sans accusation, sans avoir rien fait de tel. Au contraire, je vis de la justice, je me nourris de l'équité... J'ai contenté Dieu par ce qu'il aimait, j'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'assoiffé, des vêtements à celui qui était nu, une barque à celui qui n'en avait pas. J'ai fait des offrandes aux dieux et des

offrandes aux mânes. Sauvez-moi, protégez-moi, ne faites pas de rapport contre moi devant le grand dieu, car je suis pur de bouche et pur de mains. Je suis quelqu'un à qui ceux qui le voient peuvent dire : « Viens en paix ».

Si le jugement s'est montré favorable, alors le mort jouit, auprès du dieu Osiris, de toutes les félicités ; il possédera, dans les champs de l'autre monde, sa parcelle bien irriguée, où il pourra labourer, semer, et récolter des épis de quatre coudées, à l'ombre des sycomores et des arbres fruitiers qui produiront, sans cesse, tout ce qu'il pourra souhaiter ; et si le travail que réclament ces champs d'outre-tombe est trop pénible, une armée de *chaouabti* (*ouchebti*), ces statuettes à l'image du mort, pourvues des outils agricoles nécessaires aux corvées d'Au-Delà, fera le travail à sa place.

Pourtant la nostalgie de la terre reste irrésistible ; c'est très beau de pouvoir « labourer les champs d'ombre arrosés par l'Érèbe », mais le cœur du défunt reste attaché aux lieux qu'il a quittés ; à l'image des destinées osiriennes se mêle donc constamment le vœu de pouvoir quitter chaque jour le tombeau, échapper à la nuit du sépulcre pour venir jouir une fois encore de la douce chaleur du soleil, et retrouver les lieux qui jadis lui furent si chers ; cela, c'est l'héritage d'une seconde tradition, selon laquelle le mort reste lié à son tombeau, son âme seule, sous forme d'oiseau, pouvant quitter pour un temps son chevet :

Puissé-je boire chaque jour de l'eau de mon étang, et me promener sur ses bords, puisse mon âme voler sur les rameaux des arbres que j'ai plantés, puisse-je me rafraîchir sous mes sycomores, et manger les fruits qu'ils produisent...

Selon cette nouvelle tradition, le mort souhaite chaque jour pouvoir « sortir au jour », et retrouver la terre

où il a vécu; chaque soir, rejoignant son domaine d'Au-Delà, il se contentera, pour les heures nocturnes, des ressources que lui offre son nouvel univers.

§ 4. Scènes de la vie terrestre

Telles étant les idées des Thébains du Nouvel Empire, nous ne serons plus étonnés de ne trouver, pratiquement, dans les tombes privées, que des images riantes de la vie terrestre; à côté du tableau nécessaire de l'offrande alimentaire au défunt (qui doit assurer, par la magie de l'image, l'éternel approvisionnement du mort), nous ne verrons généralement que des évocations des plaisirs et des travaux de ce monde; la chasse dans les marais, au milieu des oiseaux et de toute la petite faune pittoresque des roseaux; la pêche en barque, le labour et les semailles, la moisson, la cueillette du raisin et le pressurage, les soins donnés aux abeilles et la récolte du miel; les artisanats, menuiserie, métallurgie, orfèvrerie; les jeux, les danses, les réceptions et les festins en groupe, parmi les joueuses de musique, les servantes gracieuses et empressées, et les fleurs partout répandues; parfois, un rappel des grandes festivités religieuses, des processions... Chez quelques hauts personnages, on voudra immortaliser quelque événement caractéristique de leur carrière; ainsi le gouverneur des déserts de l'Est reçoit-il les chasseurs et les chercheurs d'or, qui lui apportent les produits des zones bordant la mer Rouge; tel autre, qui fut sculpteur, nous montre des ateliers en pleine activité; chez tel autre dignitaire, nous verrons l'arrivée des délégations venues du Soudan, d'Asie, ou des îles du monde égéen; ailleurs encore, nous verrons des ouvriers au travail, mouleurs de briques ou maçons... C'est toute la vie thébaine qui apparaît dans ce chatoiement de couleurs, dans cette féerie de lignes et d'images. On sort

des tombes ébloui par l'éclat, la fraîcheur de ces instantanés d'une vie si longtemps évanouie, encore apte pourtant à nous réchauffer de sa lumière.

Tous ces grands personnages, préfets de Thèbes et vizirs, gouverneurs, grands prêtres d'Amon, intendants des greniers ou du trésor, scribes comptables, hérauts de Pharaon, maîtres de cuisine ou sommeliers de la table royale, artistes, militaires, médecins... n'ont gardé pour l'éternité qu'une image, qu'un espoir : voir les félicités d'ici-bas à jamais prolongées; quelles que soient les promesses d'Au-Delà, quels que soient les artifices mis en œuvre pour surmonter les dangers d'outre-tombe, ce n'est pas la délivrance que l'on attend du trépas, ou l'accès à un monde spirituel supérieur à celui-ci : c'est la vie terrestre que l'on veut retrouver, conserver, cette vie aimée passionnément, qu'aucune espérance ne pouvait leur faire oublier.

§ 5. « Faire un jour heureux »

Certes, les Égyptiens ont dû croire à l'efficacité des rites qu'ils avaient créés, à la valeur du culte funéraire, aux promesses d'Au-Delà que leurs systèmes théologiques avaient peu à peu élaborées; rien n'expliquerait, sans cette foi, qu'une telle part de leurs activités ait été consacrée à la préparation d'un tombeau, à la momification, à l'entretien d'une propriété funéraire, à la gravure de formules dont l'effet devait être éternel. Mais il y a loin d'une foi qu'entretient l'espérance à la quiétude entière de l'âme que seule une certitude peut procurer; et l'image visible du trépas est trop rude pour que l'espoir d'une survie suffise à en effacer la douloureuse réalité. De plus, dans ce pays où l'histoire couvrait déjà des millénaires, la leçon du passé autorisait un certain scepticisme sur l'efficacité des rites funéraires et la valeur réelle des précautions humaines.

Ces pensées ont inspiré une série d'œuvres poétiques, qu'on psalmodiait en s'accompagnant sur la harpe, et dont le texte est parvenu jusqu'à nous; l'incertitude de l'Au-Delà, l'oubli irrémédiable qu'entraînent les années doivent, à en croire ces vieux poèmes, nous inciter à mieux apprécier les seuls biens dont nous soyons certains, ceux de ce monde, la douceur de la lumière, le charme de l'amour, les joies sans nombre que peut dispenser une nature aux inépuisables ressources. C'est là un thème que bien des littératures ont connu, et dont les échos résonnent dans tous les cœurs; mais combien il est émouvant d'en entendre, peut-être, une des versions les plus anciennes; et quel paradoxe, propre à faire rêver, de voir précisément l'Égypte, où tout semble fait pour l'éternité, où le temps même semble reculer devant la masse des pyramides, douter à ce point de cette éternité, et sentir avec cette dramatique acuité l'irremplaçable valeur de l'instant qui passe.

Voici le poème lui-même, tel que la tradition littéraire nous l'a livré :

Une génération disparaît, et une autre prend sa place,
depuis le temps des ancêtres;
Les dieux qui ont vécu jadis reposent dans leurs pyramides,
les nobles, les morts glorifiés, sont ensevelis dans leurs
tombeaux.
Ceux qui se sont bâti des chapelles, leur emplacement
n'est plus;
Qu'en a-t-on fait ?
J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Hordédef,
qu'on aime tant à citer;
Où est leur tombeau ?
Leurs murs se sont effondrés, et leur tombeau est comme
s'il n'avait jamais existé.
Nul ne vient de là-bas dire comment ils sont,
Nous dire de quoi ils ont besoin, ou apaiser nos cœurs,

Jusqu'à ce que nous allions, nous aussi, là où ils sont
allés.

Aussi réjouis ton cœur, pour oublier que tu seras un jour
béatifié.

Suis ton cœur tant que tu vis,
mets de l'oliban sur ta tête,
habille-toi de fine toile,
oins-toi de ces vraies merveilles qui sont le partage d'un
dieu;
multiplie les plaisirs, ne laisse pas s'alanguir ton cœur...
Il viendra pour toi aussi le jour des lamentations.
Le dieu au cœur tranquille n'entend pas les gémissements,
et les cris n'arrachent personne au monde des morts.

Ainsi s'exprimait le vieux poème; à en croire les écrivains anciens, on en chantait les strophes lors des parties joyeuses, pour bien se convaincre de l'opportunité de jouir des plaisirs d'ici-bas; mais une version abrégée se présentera plusieurs fois à nos yeux, lors de notre visite de la nécropole, gravée sur les murs mêmes des tombes, où elle prend un caractère de particulière acuité; elle s'adresse à ceux qui viendront, au jour du culte funéraire, apporter la libation aux amis disparus; à ceux qui nous ont précédés dans cette chapelle aux vives couleurs, où tout ne parle que de la vie — et, pourquoi pas, peut-être aussi à nous :

Pense à ton bonheur tout le temps que tu vivras,
tant qu'il te restera des forces;
Ne cesse pas de suivre ton désir,
jusqu'à ce que vienne le jour de l'abordage sans retour.
Car ceux qui s'en sont allés, depuis le temps du dieu,
ils ne sont pas revenus;
on peut chercher leur nom, interroger :
pas une brique de leur maison qui subsiste.
Leur visage ne sait plus ce qu'est un jour de fête,
— ce que veut dire : agir selon son cœur;

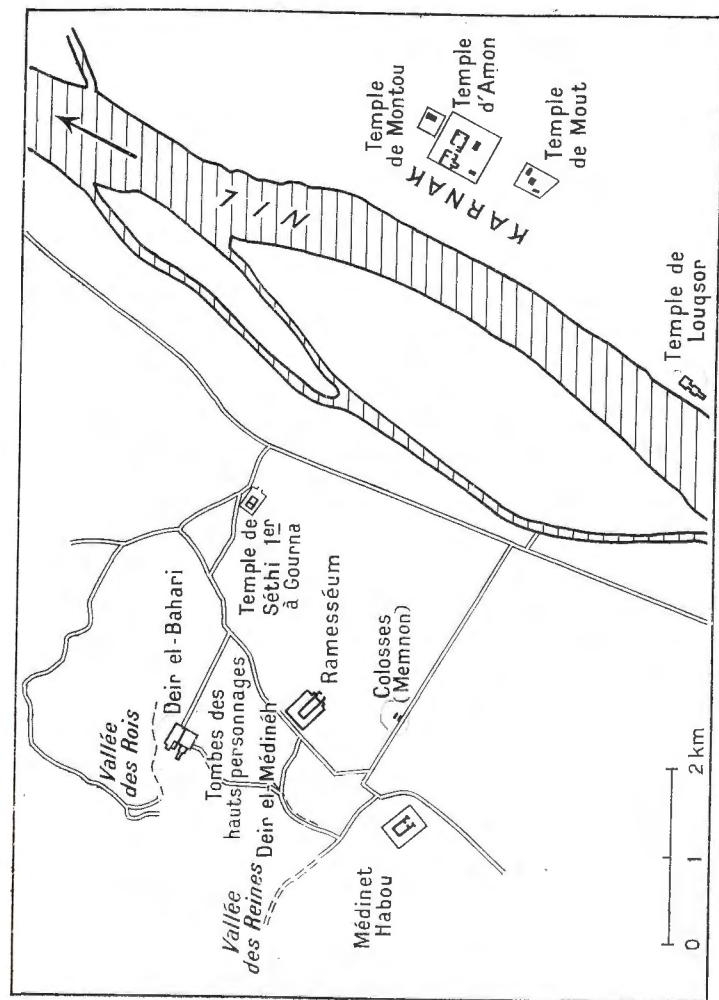


Fig. 18. — La région thébaine

Les biens qu'ils avaient ont été abandonnés à d'autres.
Eux, ils sont partis; ils s'en sont allés.
« Ah, si j'avais su! » — c'est tout ce qu'il reste à dire...

II. — LES TEMPLES DE MILLIONS D'ANNÉES

Ils sont quatre, que le temps a épargnés, seulement quatre, survivants d'une série de plus de quinze; le premier est celui de la reine Hatchepsout, dans le cirque grandiose de Deir el-Bahari; puis viennent Séthi I^{er} à Gourna, et son fils au Ramesseum; tout au sud, Ramsès III à Médinet-Habou. Des autres, il ne reste que des ruines qui n'ont guère de sens que pour les archéologues.

Comme les temples de la rive droite, ce sont des édifices bâtis à la gloire des grands dieux de Thèbes; mais ils jouissent d'un privilège que ne possèdent pas au même degré les temples de la rive droite, et qu'ils doivent peut-être à leur position sur la berge occidentale; dressés sur la terre d'éternité, sur le domaine où le soleil du soir vient chercher à la fois le repos et le renouveau, ce sont des monuments dont les hôtes échappent à ce rythme cyclique qui scande l'existence de leurs images de la Thèbes orientale; ils semblent baigner dans une éternité définitive; les rois eux-mêmes, qui reçoivent un culte dans une salle de chacun de ces temples, participent par ce voisinage à cette durée sans limite propre aux choses d'occident; c'est non plus le prestige de leur éclat terrestre qu'on y adore, mais les prières et le culte s'adressent à leur forme d'éternité. Aussi ces édifices ont-ils reçu des Égyptiens le nom de « temples de millions d'années ».

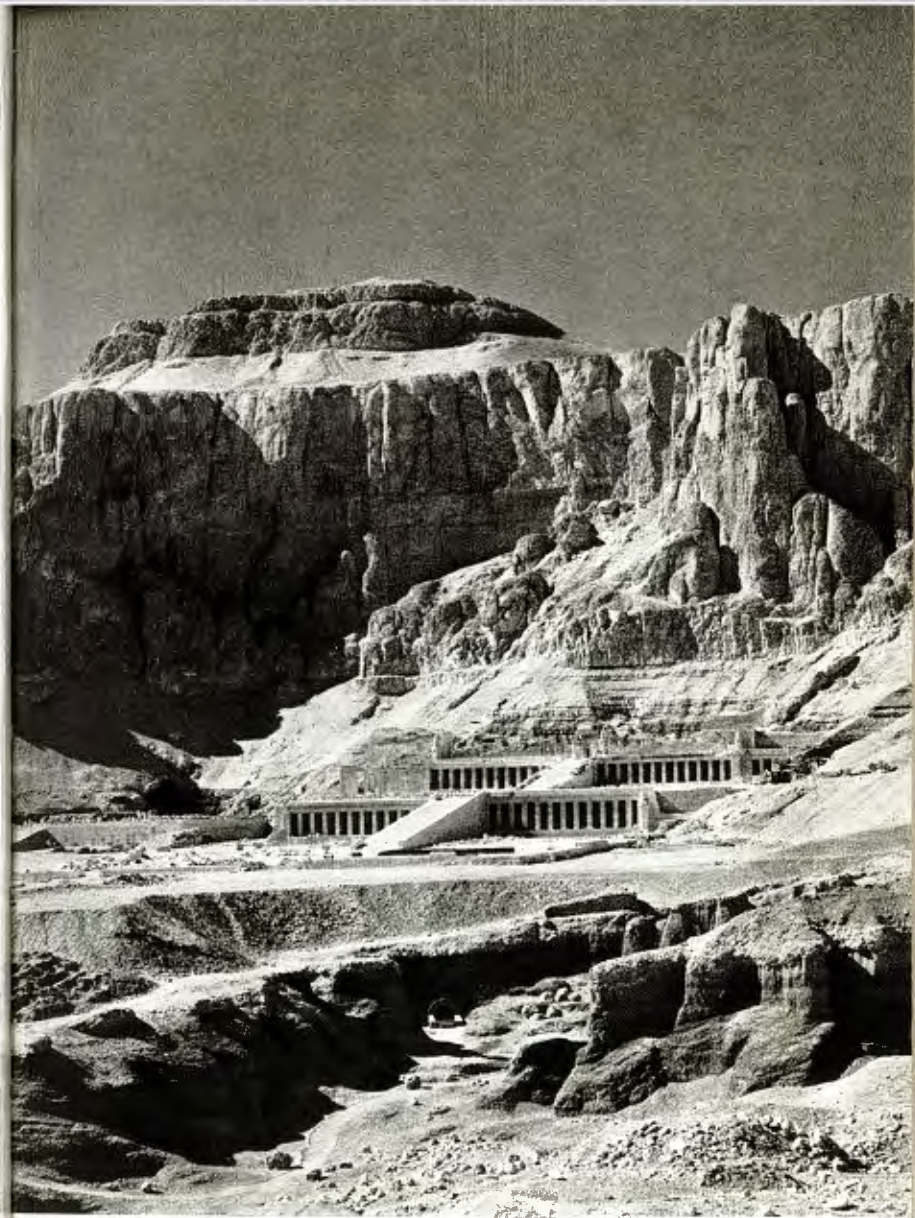
§ 1. Deir el-Bahari

Deir el-Bahari, le plus ancien de ces temples, est aussi le plus original; les autres seront grands, colossaux parfois, ou curieux; celui-ci est à la fois beau et noble; on

ressent à le voir la même impression qu'à parcourir les colonnades de Louqsor : pureté, aisance des lignes, grande simplicité de l'ensemble. Du sol, on apprécie mal l'effet magnifique de ces terrasses superposées; il faut monter à quelque hauteur, sur le petit sentier qui s'élève, le long de la falaise du nord, vers la crête qui surplombe la Vallée des Rois, pour avoir sur le temple une vue plus belle; à cette distance, les maladresses et la teinte déconcertante des restaurations modernes n'apparaîtront plus; on ne sera plus sensible qu'aux grands plans du monument, à sa simplicité, à la hardiesse d'un architecte qui n'a pas craint de voir son œuvre écrasée par l'aplomb de la falaise qui la domine; c'est là une grande, une très grande œuvre, l'une des plus originales que nous aurons vues en Égypte, et nul parmi nous ne sera tenté de contester le nom que lui avaient donné les Égyptiens : « Sublime entre tous les sublimes ».

Une figure étonnante hante ce temple, celle de la reine Hatchepsout — du roi Hatchepsout, pourrions-nous dire; car cette femme devint en fait un pharaon, et maint relief la montre portant l'habit masculin et la couronne des rois.

Ce fut un règne unique dans les annales égyptiennes, et dont il faut évoquer les étapes. Fille de Thoutmosis I^{er}, épouse du faible Thoutmosis II, Hatchepsout se trouva, à la mort de son mari, régente du royaume, Thoutmosis III, son beau-fils, étant encore trop jeune pour régner; elle se contenta d'abord sagement de son rôle de régente, mais pendant peu de temps; fondant probablement son coup d'État sur l'alliance d'un certain nombre de hauts dignitaires, le grand intendant Senenmout, le 1^{er} prophète d'Amon Hapouseneb, quelques autres, elle se fit bientôt couronner « pharaon », prit la titulature royale, l'habit royal, les prérogatives royales : le récit de



7. Le temple de Deir el-Bahari.



8. La tombe de Sennéfer.

son origine divine parut à point pour légitimer son acte, et les égards exceptionnels dont elle entoura la mémoire de son père Thoutmosis I^{er} eurent pour but de rappeler à tout propos le caractère direct de cette succession sur le trône. Le roi Thoutmosis III, écarté du pouvoir et tenu en tutelle, dut patienter vingt ans avant de reprendre le pouvoir qui lui avait été ravi.

La personnalité de l'intendant des domaines d'Amon, Senenmout, est aussi des plus remarquables; personnage ambitieux, attaché initialement à la maison de la fille d'Hatchepsout, Neferourê, il vit sa faveur croître du jour où la reine prit le pouvoir; Senenmout demeura l'un des soutiens majeurs du régime; c'est lui qui dirigea les grandes constructions royales de Deir el-Bahari et de Karnak; ses charges se multiplièrent avec les années et, devenu le personnage le plus influent après la reine, il put s'aménager deux tombeaux fastueux; l'un d'entre eux s'enfonce sous l'enceinte même du « Sublime des sublimes », édifié sous son contrôle, et où il n'avait pas craint de dissimuler ses effigies; sur une paroi de ce tombeau, on voit, alertement ébauché par un dessinateur sûr de son art, un profil qui est plus révélateur que de longs discours; celui qui se nommait lui-même « le plus grand parmi les grands », celui qui se flattait d'avoir « une parole à laquelle le souverain se fiait, et un avis qui satisfaisait la maîtresse des deux terres, et emplissait tout entier le cœur de la divine épouse », était certainement un homme habile et volontaire, en qui la reine avait pu trouver le plus sûr appui. Sa faveur pourtant semble avoir fléchi vers la fin du règne; au-delà de l'an 16, il n'est plus question de lui; après l'an 20, Thoutmosis III, enfin reconnu, fait jeter bas toutes les statues de la reine, et proscrire son nom sur tous les monuments où il avait été gravé.

Tout a été fait pour que le souvenir même d'Hatchepsout ne parvienne jamais jusqu'à nous; elle ne figure sur aucune des listes royales officielles, et il semble que la terre elle-même ait dû perdre le souvenir de l'avoir un jour portée. Tout cela pourrait n'être qu'une de ces sombres histoires orientales nourries d'intrigues de palais et de querelles familiales, s'il n'en subsistait que la chronique sanglante ou scandaleuse. Mais Deir el-Bahari, unique chef-d'œuvre, oblige l'esprit à revivre cette longue et troublante histoire.

En dégageant, il y a quelques années, les abords de la chaussée qui menait au temple, les fouilleurs américains ont retrouvé, en contrebas du terre-plein, et jeté pêle-mêle parmi les décombres, ce qui reste des grandes statues de granit que la reine s'était fait tailler et que Thoutmosis III avait ensuite détruites; elles ont été patiemment reconstituées, et nous pourrions rêver longtemps devant ce visage menu, juvénile, aux grands yeux ouverts sur on ne sait quelle vision perdue, et qu'une rage iconoclaste avait voulu vouer au néant; la lourde coiffe masculine aux pans retombant, l'épaisse barbe postiche des pharaons, ne parviennent pas à défigurer ce petit visage volontaire et sérieux, dont les lèvres obstinément serrées nous refusent le sourire habituel des effigies de pierre. C'est là, dans sa jeunesse éternelle, cette « jeune fille séduisante et radieuse », dont les textes nous disent que « la regarder surpassait tout au monde, et que son éclat et ses formes étaient divines ».

Cette image ne nous quittera plus, même s'il nous faut admettre que l'âge et l'ambition avaient pu durcir ou teinter d'amertume ce visage trop juvénile; et l'ombre un peu incertaine de la grande souveraine viendra animer d'une présence connue les fastes de l'Empire que nous allons déchiffrer sous les portiques éclatants;

l'exotisme inattendu de l'expédition menée, aux bords de la mer Rouge, jusqu'au pays de Pount, là où poussaient à l'état naturel les fameux arbres à aromates, « le cinnamome et l'encens oriental » dont parleront encore les élégiaques latins; les constructions fastueuses, et le transport par bateau de ces immenses aiguilles de granit que Senenmout était allé quérir lui-même dans les carrières d'Assouan, pour orner Karnak et attirer sur l'or de leurs fûts tous les feux du soleil; et ces scènes étonnantes de la naissance divine, où l'on voit la belle Ahmasi s'unir au dieu Amon et mettre sur terre celle qui devait être la seule femme qui ait été *roi* d'Égypte.

§ 2. Le Ramesséum

Au Ramesséum, nous retrouvons un temple de style plus classique, bâti en terrain plat; le colossal un peu écrasant du Louqsor ramesside s'y laisse reconnaître, dans ces pylônes gravés des scènes de Qadech, dans ce colosse en granit rose de vingt mètres, qui pesait aux alentours de mille tonnes, et dans ces colonnes un peu lourdes de la salle hypostyle; mais le temps, ici, a magistralement travaillé; de ce temple qui fut, peut-être, pesant et grandiloquent quand il était intact, il ne reste qu'un groupement anarchique de ruines, d'où a disparu tout ce qui était inhumain; des pylônes, il demeure juste ce qu'il faut pour reconnaître, dans leurs gravures, le grand événement du règne, la guerre hittite, et pour y retrouver les images de Ramsès triomphant; le colosse, qui devait être aussi décourageant, dans sa masse intacte, que ceux de l'Aménophium, est romantiquement ruiné, et sa masse brisée à demi-perdue dans les herbes piquantes offre juste cette image

du temps, éternel vainqueur, nécessaire à l'inspiration des poètes :

I met a traveler from an antique land
who said : Two vast and trunkless legs of stone
stand in the desert. Near them, on the sand,
Half-sunk, a shattered visage lies... (1)

Et des murs, des colonnades, il reste juste ce qu'il faut pour que ce temple de Ramsès éternel soit l'une des ruines les plus séduisantes de la Thèbes occidentale; Ampère l'appelait « le Parthénon de Thèbes », et on a pu dire de lui : « Rien de colossal ni d'imposant, mais il respire une noblesse à part, une suprême élégance qui fait songer aux temples radieux de la Grèce... Ces pylônes croulants, ces statues osiriaques décapitées, la salle hypostyle avec ses gracieuses colonnes variées, conspirent à former un groupe de ruines animé de je ne sais quoi de fier et d'artistique, où la Poésie semble flotter au-dessus de l'Architecture » (Joubert).

§ 3. Médinet-Habou

« La montagne, toute proche par derrière, domine ce grand édifice, encore debout; architecture et paysage semblent avoir été faits par le même ouvrier. » Ces lignes de Flaubert révèlent le caractère exceptionnel du site de

(1) SHELLEY, *Ozymandias* : « Un voyageur venu d'un pays vénérable / Raconte qu'au désert on trouve encore debout / Deux énormes, / Jambes de pierre. Dans le sable, / Un chef brisé, avec des yeux dont le courroux, / Des lèvres dont le froid mépris, l'amer sourire, / Disent assez que le sculpteur avait bien vu / Les passions qui dans ce marbre ont survécu / Au cœur qui les couva, aux mains qui en trahirent / L'horreur. Et sur le socle on lit : « Ce que tu vois, / Passant, est Ozymandias, le Roi des Rois! / Si grand sois-tu, devant mes œuvres désespère! » / Rien ne reste à côté des ruines solitaires / De cette épave colossale. Seul s'étend / Morne et nu, le désert de sable, immensément... » (trad. A. Koszul).

Médinet-Habou; rien n'y est plus beau que l'heure où descend le soir, quand ciel et montagne, ruines, plaine, tout se colore de teintes inoubliables.

Consacré déjà par des monuments de la XVIII^e dynastie, le site de Médinet-Habou a été entièrement transformé par les architectes de Ramsès III; peut-être est-ce le dernier très grand monument du Nouvel Empire; les murs externes clament à tous les échos les victoires de Ramsès III sur les Libyens et les Peuples de la Mer; on aimera s'attarder, le long du mur nord, devant les tableaux qui reproduisent la bataille navale, avec ses multiples détails pittoresques, la lourde caravane montée sur chariots des Pileset (Philistins), les casques emplumés des guerriers, la forme des bateaux de combat, les armes des adversaires, le désordre de la mêlée. Sur la face opposée du temple, au sud, sur le retour du pylône, une admirable scène de chasse nous montre la liberté que les artistes savaient, parfois, prendre avec leurs modes d'expression traditionnels; la vie puissante des taureaux sauvages se jetant dans les marais pour échapper aux javelines du roi, l'ondulation des roseaux brusquement écartés, l'affolement de la petite faune des eaux qui s'enfuit en désordre sont exprimés avec une très grande maîtrise.

A l'intérieur, au long des salles où la profondeur des gravures et des hiéroglyphes nous étonneront, nous retrouverons des motifs empruntés au Ramesséum; il est évident que Ramsès III a, en partie, tenté d'imiter son grand ancêtre; ainsi nous côtoierons les mêmes piliers osiriaques, nous déchiffrerons sur les murs la même représentation de la grande fête du dieu Min; fête de la fécondité végétale, dont les épisodes pourront nous intéresser, avec la course du taureau blanc, la moisson de la gerbe, la procession des statues d'ancêtres royaux, et l'exhibition de la statue du dieu Min sur son pavois masqué d'un grand manteau.

A l'entrée de l'enceinte, nous sommes passés sous le porche d'un curieux monument crénelé, qui imite l'architecture des forteresses palestiniennes; les étages en sont accessibles, et on y verra, à peine en relief sur la pierre, des images familières de la vie du palais : Ramsès jouant avec les jolies filles de son harem. Du palais lui-même, nous voyons les restes, au sud du pylône : quelques murs de brique, un dédale de salles, par-ci par-là, la base d'une colonnette de bois... Maisons civiles et royales, ne l'oublions pas, étaient toujours bâties de matériaux légers, brique, terre, bois; rien ne protège mieux de la grande chaleur qu'une maison de terre, tous ceux qui ont passé un été en Haute-Égypte pourront l'attester, et dans un pays où la pluie est pratiquement inconnue, il n'y a pas grand risque à se contenter d'une architecture fragile.

C'est dans un palais semblable à celui-ci — peut-être même dans celui-ci — que se noua, sous le règne de Ramsès III, une de ces conspirations confuses si fréquentes dans les chroniques orientales et qui suffisent, parfois, à ruiner des dynasties. Tous les détails de l'opération ne nous ont pas été révélés : c'est seulement à partir de quelques documents judiciaires que nous devons reconstituer le complot; en regroupant avec soin les allusions, nous voyons qu'autour d'une princesse Tiy et de son fils Pentaour s'est organisé tout un complot, qui tendit à supprimer le roi; un commandant des troupes de Nubie, impliqué dans l'affaire avec un général, devait soulever les troupes et susciter des troubles dans le pays; étaient également acquis au complot un chambellan, un intendant du harem, des scribes, diverses femmes de l'entourage de la reine, des échansons, des inspecteurs... Les épouses des gardiens des portes avaient servi d'intermédiaires pour porter à l'extérieur des lettres écrites dans le palais; un magicien

avait fabriqué des figurines d'envoûtement avec de la cire, destinées à paralyser les gardiens des portes, et à livrer aux conjurés venus du dehors l'accès aux appartements réservés. Bref, tout une complexe opération, avec les meneurs et les comparses, les personnalités de propagande, les petits auxiliaires, les messagers, avait été montée — et avait échoué. Le procès lui-même eut des rebondissements inattendus, quatre des dignitaires du tribunal ayant, pendant l'enquête, mené joyeux tapage avec des dames du harem et avec un des inculpés. Les plus coupables se donnèrent eux-mêmes la mort; d'autres, semble-t-il, furent exécutés; d'autres encore eurent le nez et les oreilles coupés; enfin l'un des moins coupables se trouva quitte après une simple admonestation.

Il est bon, parfois, parmi les monuments qui évoquent puissance, gloire, le faste de l'Empire, la divinité des rois promis à une sorte d'éternité, de ne pas oublier les hommes réels qui vécurent derrière ces façades officielles; Médinet-Habou est un de ces lieux privilégiés où cette évocation est possible; entre les monuments d'éternité qui racontent la gloire de Ramsès, et la triste dépouille humaine recueillie, avec les momies royales, dans une salle du musée, ces textes inattendus rappellent qu'il y eut toute une vie humaine, avec ses moments de richesse et de ferveur, mais aussi ses heures de douleur et d'angoisse.

Au-delà de Ramsès III et de ses mésaventures, le site de Médinet-Habou rappelle encore quelques éléments de légende ou d'histoire. Ainsi, une tradition de théologiens, qui eut une faveur spéciale à l'époque gréco-romaine, veut que le territoire sacré où s'élève le temple de Ramsès ait reçu les corps des Huit Dieux primordiaux antérieurs au démiurge. Le récit des tout premiers temps du monde reçut, en Égypte, presque autant de

versions qu'il y eut de métropoles; mais selon l'une d'entre elles, le monde aurait pris naissance par l'action de quatre couples d'entités obscures, dieux à têtes de grenouilles, déesses à têtes de serpents, hantant l'humide et sombre marais des débuts des temps, quelque part dans la région d'Hermopolis. Cette période lointaine qui succéda à la création fut suivie de l'âge d'or : « La terre était dans l'abondance, les ventres étaient comblés, et l'Égypte ne connaissait pas de famine. Les murs ne croulaient pas, l'épine ne piquait pas, il n'y avait pas de mal sur cette terre, pas de crocodile ravisseur, pas de serpent qui morde, au temps des dieux antérieurs. » Le monde une fois mis en place, ces huit vénérables créateurs étaient venus mourir dans la montagne de Thèbes, laissant la régence du monde à des dieux plus jeunes. Quelque part dans l'enceinte de Médinet-Habou se trouvait le tertre fameux où ces corps saints entre tous avaient reçu la sépulture. Et chaque année lorsque le dieu de la rive droite venait faire son pèlerinage chez les morts, lors de la « fête de la vallée », il ne manquait pas de venir rendre un hommage filial à ces Ancêtres des débuts du monde, dieux d'ombre et d'infini mystère, auxquels il devait lui-même la vie.

Bien des siècles plus tard, à l'époque chrétienne, un village se retrancha derrière les hautes murailles du temple de Ramsès; des croix, des niches, des motifs décoratifs végétaux furent gravés dans ses murs; c'est l'époque où l'ancienne capitale de la Haute-Égypte n'est plus que ruines; ici ou là, une chapelle chrétienne s'est installée dans les sanctuaires d'autrefois; dans la nécropole, les anachorètes ont élu domicile dans telle ou telle tombe du Nouvel Empire, dont les murs se couvrent de graffiti écrits en copte; des couvents (*deir*) s'élèvent en de nombreux points de la rive gauche, Deir el-Bahari, Deir el-Médinéh, Deir Chellouit... Un peu partout,

l'herbe piquante a envahi les cours antiques, et le sable s'est insinué parmi les édifices effondrés; la grande Thèbes aux cent portes n'est plus qu'un vaste champ de ruines, et le nom même de « Thébaidé » n'évoquera plus qu'un désert brûlant où les anachorètes mènent, contre les démons, le combat de la nouvelle foi.

III. — LA VALLÉE DES ROIS

C'est, paradoxalement, par le village de Deir el-Médinéh que devrait commencer notre visite de la Vallée des Rois; c'est là, dans ces maisons dont quelques pans de murs ont subsisté, au fond du *ouady*, que vécurent les ouvriers qui creusèrent les tombes royales; dans cette communauté retirée à l'écart de la vallée, carriers, manœuvres, scribes, peintres, se côtoyaient jour après jour; des porteurs d'eau assuraient, depuis les puits éloignés, l'approvisionnement du village; là vivaient les

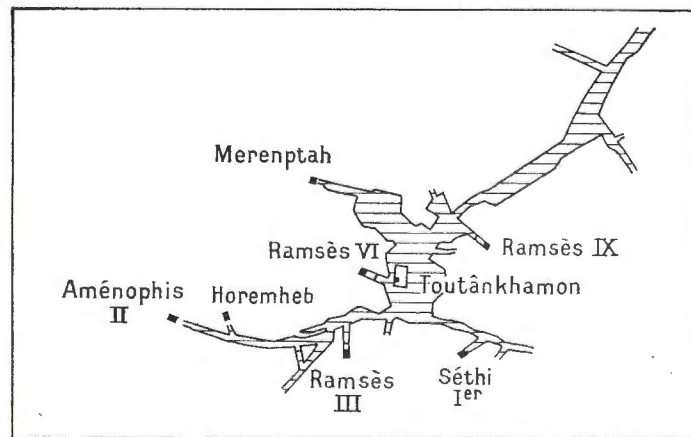


Fig. 19. — La Vallée des Rois

familles; les ouvriers, par le petit sentier qui grimpe au-dessus de la falaise, gagnaient le « col de la vallée », puis redescendaient sur l'autre versant de la crête, vers l'*ouady* brûlant où se creusaient les tombes royales. Là, partagés en deux équipes, ils travaillaient « loin des yeux et des oreilles » de tout témoin, taillant le rocher, excavant des couloirs, des salles, des puits, couvrant d'immenses surfaces de gravures et de coloris.

Tout ce qui s'écrivait dans ce village exceptionnel a été retrouvé : éclats de calcaire offrant de larges surfaces plates et blanches, surfaces courbes de grandes jarres cassées, papyrus préservés par la totale sécheresse du climat, c'est par milliers qu'il faut compter les documents qui sont venus nous restituer la trame quotidienne de ces existences si lointaines; comme toujours, sur les sites antiques, les fouilles clandestines ont ramené au jour quelques papyrus de première importance; mais ce sont surtout les fouilles menées méthodiquement pendant plus de trente ans par l'Institut français d'Archéologie orientale qui ont permis de sonder les flancs de la vallée, de tamiser tous les déblais où se cachaient des milliers de tessons inscrits, et de retrouver à la fois les maisons de ces antiques travailleurs, leurs chapelles, leurs tombes, et tout le matériel de la vie quotidienne qui peut subsister dans un village abandonné. Grâce à ces textes si abondants, nous connaissons, individuellement, la plupart de ces travailleurs des tombes royales, leur famille, les incidents de leur vie; nous savons qui furent les pacifiques, et qui furent les turbulents; des testaments, des minutes de tribunal, des textes de plaintes, des rapports, nous ont restitué toute la petite histoire du village, les disputes, les doléances des prétendants éconduits, les échos des querelles conjugales; un certain Tel-mont, au nom belliqueux (« vaillant est le dieu Montou »), fut ainsi absent de son travail tel jour où son épouse l'avait

battu... Un papyrus nous énonce les méfaits d'un certain Panêb, ivrogne et paillard, qui débauchait les épouses du village, faisait travailler les ouvriers à sa tombe personnelle, pressurait les uns, terrorisait les autres, volait et brigandait à longueur d'année. Ailleurs, nous retrouvons l'interminable chronique des ânes dérobés, des promesses non tenues, les comptes ménagers, les tarifs, les lettres privées... Toute la « paperasse » d'un village a été, miraculeusement, retrouvée.

Une autre conséquence de la présence à Deir el-Médinéh de scribes et d'un nombre important d'ouvriers lettrés est que ces personnages instruits tinrent autour d'eux école; de jeunes enfants apprirent, à leur voisinage, à lire et à écrire l'hiéroglyphique, cette cursive réservée aux *ostraca* et aux papyrus; et pour les entraîner, les maîtres dictaient à leurs élèves tel ou tel texte littéraire en faveur à l'époque; ainsi nous avons retrouvé, à travers ces « ardoises » d'écoliers, des fragments très nombreux de la plupart des grands textes connus sous les dynasties du Nouvel Empire — et une bonne part de la littérature égyptienne ne nous est connue que par ces copies; textes souvent fautifs, ou interrompus au moment le plus intéressant, mais dont les nombreux parallèles permettent parfois de reconstituer l'œuvre initiale. Pratiquement, tout ce que nous savons sur la vie littéraire à Thèbes, sur l'éducation des scribes, vient de cette bibliothèque inattendue : contes populaires, récits mythologiques, formules magiques de protection contre les reptiles ou contre la fièvre, textes de sagesse, chants d'amour, littérature aventureuse, hymnes aux dieux, listes de mots classés par matière, lettres fictives, satire des métiers, critique ironique de la vie militaire, les sujets les plus variés ont été traités par ces écrivains d'autrefois, et nous ont rendu, de leur vie et de leur village, une image des plus précises.

Une fois dépassé le col de la Vallée, tous les échos de la vie quotidienne s'éteignaient; on pénétrait sur le chantier secret des tombes royales. Et les *ostraca* retrouvés sur place changent de nature, et laissent apparaître un genre nouveau de documents : listes d'appel d'ouvriers, inventaires de matériel, d'outils, poids correspondant aux ciseaux de bronze confiés aux travailleurs, comptes d'huile et de mèches pour l'éclairage, rations... Le journal du travail nous montre les progrès réalisés, jour après jour, dans le forage, les étapes de la taille ou de la décoration; parfois, il est fait allusion à l'enterrement d'un pharaon, ou à la visite d'un vizir; parfois aussi au dénuement des travailleurs, à certaines périodes mauvaises où les greniers royaux étaient vides; des textes nous parlent des grèves, au cours desquelles les ouvriers abandonnèrent leur chantier, quittèrent leur village, et vinrent s'installer au voisinage des temples de millions d'années : « Si nous avons cessé le travail, nous disent les textes, c'est parce que nous mourrions de faim... »

Ces quelques évocations ramèneront un peu de présence humaine dans cette trop funèbre Vallée des Rois; nous pourrions imaginer les équipes d'ouvriers au travail animer ces gorges éclatantes de lumière; aux jours de congé, nous les verrons escalader le petit sentier qui les ramènera à leur village; dans le bariolage des représentations religieuses couvrant les murs des tombeaux, nous essaierons de retrouver « la main » de tel ou tel scribe-dessinateur dont nous aurons visité la tombe à Deir el-Médinéh, et qui, malgré le temps, nous semblera désormais un ami bien connu.

Cette présence humaine lointaine sera réconfortante dans ce paysage strictement minéral. Bien des écrivains se sont efforcés de décrire cette Vallée prestigieuse aux rochers calcinés, surgie, dirait-on, d'une autre planète; chez tous, on retrouve à la fois l'épouvante ressentie

devant une nature dépourvue totalement de trace vivante, et l'instinct d'un obscur échange d'éternité opéré jadis entre ces falaises immuables et les corps royaux qui leur ont été confiés. Pour Flaubert, « le paysage est anthropophage »; chez Gautier, les images sont moins réjouissantes encore : « ces roches ressemblent à des ossements de mort calcinés au bûcher, bâillent l'ennui de l'éternité par des lézardes profondes, et implorent par leurs mille gerçures la goutte d'eau qui ne tombe jamais... On eût dit les tas de cendres restés sur place d'une chaîne de montagnes brûlée au temps des catastrophes cosmiques, dans un grand incendie planétaire »; « On croirait cheminer dans quelque vallée d'Apocalypse, aux parois brûlantes. Du silence et de la mort, sous un excès de clarté, dans le rayonnement continu d'une sorte de morne apothéose » (Loti).

Le paysage est indéniablement inhumain, mais il est plein d'une grandeur que pourront à peine atténuer la noire balafre de la route asphaltée, le *rest-house* moderne et son atmosphère de guinguette, le bruyant défilé des autocars amenant leurs fournées de touristes; il suffit de quelques pas, d'un détour de falaise, pour ne plus rien voir de tout cela, pour ne plus souffrir de ce vacarme profane et vulgaire.

Cinquante-huit tombeaux s'ouvrent dans cette vallée; nous n'en verrons qu'un petit nombre; certains sont inaccessibles, d'autres sont de moindre intérêt; une dizaine d'entre eux sont tout à fait remarquables. De l'un à l'autre, le plan varie; mais on aura vite noté que tous, à partir de l'entrée, s'enfoncent par un couloir en pente, parfois coupé d'escaliers ou de puits, rectiligne ou coudé, et aboutissent, après cent mètres et plus, à une salle habituellement supportée par des piliers carrés, où se dresse le sarcophage royal; autour de cette chambre funéraire, et à certains points du couloir, s'ouvrent des

salles annexes, réparties latéralement. Tous les murs sont décorés, parfois simplement peints, comme chez Aménophis II, où un immense papyrus d'or semble déroulé contre la paroi, parfois gravés et peints, d'abord en relief, plus tard en creux; dans quelques tombes, et en particulier chez Horemheb, on pourra noter les étapes de la gravure et de la peinture, sur une paroi demeurée inachevée.

Initialement, tous ces tombeaux étaient pourvus d'un matériel funéraire dont les trésors de Toutânkhamon donnent une modeste idée; tout cela, naturellement, a été pillé depuis l'Antiquité, et les couloirs, les salles, aujourd'hui vides, ne peuvent plus nous étonner que par l'effort technique que représente leur creusement, et par l'imagerie déconcertante dont les murs sont couverts. « Une sorte d'épouvante saisirait le voyageur qui pénétrerait seul dans ces souterrains, s'il ne savait qu'après tout le fond de ces bizarres représentations est le dogme même le plus consolant qui après les épreuves de la vie assure à l'âme le bonheur éternel » (Mariette). Rien de plus déconcertant, rien de plus absurde, à première vue, que ces figures funéraires des tombeaux royaux; nous avons encore vivantes devant nos yeux les aimables représentations des tombeaux de Gournâ, avec leurs frais coloris, et l'image séduisante de la vie qu'ils reproduisent; ici, dans ces couloirs où l'air est rare, ces processions de corps sans têtes, de monstres divers, ces enroulements de reptiles, ces couteaux partout brandis éveillent un irrépressible malaise; autant nous nous sentions proches des défunts de Gournâ, autant nous sentons maintenant un fossé infranchissable entre ces figurations et notre pensée; sans désordre, car tout, dans les scènes d'Égypte, est calmement, méthodiquement ordonné, c'est tout un délire onirique digne de Jérôme Bosch, toute la trouble agitation des « infernaux

palus » que semblent exprimer ces horribles fictions, les plus folles, nous dit Renan, qu'un cerveau en délire ait jamais conçues.

Pour comprendre ce fatras monstrueux, nous devons nous rappeler que nous ne sommes plus dans une chapelle de culte, mais bien dans le tombeau lui-même du mort — d'un mort d'essence divine, dont la destinée d'outre-tombe est mêlée à la renaissance nocturne du soleil; ces couloirs, ces salles, ne sont pas les chambres d'un palais funèbre, mais l'image même des enfers où, heure après heure, la barque du soleil nocturne avance, halée entre deux rivages; là se pressent les défunts, les bienheureux et les monstres d'Au-Delà; tous, tels des papillons sur une lampe, viennent avidement jouir de la lumière que l'astre à son passage va leur dispenser quelques brefs moments. Nous retrouverons un peu partout les copies de ces livres de l'Au-Delà en faveur au Nouvel Empire, le livre de celui qui est dans l'Hadès, appelé parfois Am-Douat, le Livre des Portes, le Livre des Cavernes, qui tous évoquent, section après section, cette lente alchimie de chaque nuit grâce à laquelle le soleil affaibli du soir, noyé dans l'horizon occidental, va retrouver ses forces perdues pour jaillir au matin suivant en pleine jeunesse de la montagne orientale. Ce vaste étalage d'images monstrueuses n'est, dans l'éternelle nuit du tombeau fermé pour toujours, qu'une très complexe formule de résurrection cosmique; sous la voûte étoilée de la chambre funéraire, le sarcophage royal émerge du rocher, comme une île issue des premiers flots; c'est la création qui recommence; associé par sa mort au soleil déclinant, le pharaon retrouvera, avec ce même soleil, un réveil triomphant, entraîné derrière lui dans le cycle éternel des renouvellements astraux; en lui se mêlent désormais les destins de deux dieux : Osiris et son monde souterrain, Rê et son périple

céleste. Au jour de sa mort, le roi, « faucon divin », s'envolait au ciel pour se résorber dans l'éclatante lumière du dieu qui l'avait créé. Ce que tentent d'évoquer, en fantastiques images, ces livres d'outre-tombe, c'est le destin ultime de cet esprit, parcourant l'empyrée à la suite du soleil, et revenant chaque nuit, avec l'astre lui-même, chercher parmi les forces latentes répandues dans le monde inférieur, l'énergie nécessaire à sa régénération et à sa naissance nouvelle.

Pendant quelques siècles, les pharaons défunts purent jouir, au sein de cette citadelle souterraine, du repos souhaité; le bruit des chantiers voisins, où l'on forait la demeure de leurs successeurs, ne parvenait pas jusqu'à eux; régulièrement, par l'efficace magie de l'image, leur nuit absolue était visitée par le lent cheminement du soleil nocturne.

Puis ce rythme tranquille, qui associait les pharaons à la grande pulsation universelle, fut brusquement interrompu; il y eut, au long des couloirs à jamais murés, des coups sourds, puis des lueurs de lampes et de torches; des hommes avaient violé le secret des tombeaux. Dans l'obscurité presque totale, parmi les grandes ombres mouvantes, sous l'œil sévère des monstres peints sur les parois, on revoit ces voleurs, suffoquant dans l'air alourdi, cherchant avec fièvre le mobilier royal, arrachant l'or et l'argent, jetant pêle-mêle tout ce qui ne pouvait les intéresser, portant la main même sur les momies royales, pour tenter de leur arracher les colliers, les bracelets, les amulettes précieuses dont elles étaient pourvues... « C'était pendant l'année des hyènes, dira un des coupables, alors que nous souffrions de la faim... » Pendant un moment, ces expéditions fructueuses se renouvelèrent; puis il y eut des indiscretions, et l'effroyable sacrilège fut découvert; on recensa les tombes, on nota l'état dans lequel elles se trouvaient; on jugea les

coupables. Mais les déprédations durent continuer; alors, en grand secret, les momies royales furent enlevées de la Vallée qui les avait si mal gardées, et enterrées à nouveau, toutes ensemble, en grand désordre, avec leurs sarcophages de bois, leurs canopes, leurs papyrus et ce qui restait de leur mobilier, dans une cachette hâtivement creusée dans le sol thébain, près de Deir el-Bahari; là, pourvues de nouveaux linceuls, les momies royales purent pendant près de trois mille ans retrouver cette paix que les voleurs avaient si brutalement interrompue.

Vers la fin du siècle dernier, un descendant lointain des pillards d'autrefois trouva la cachette, et commença d'écouler sur le marché les statuettes et les papyrus qu'il avait trouvés en premier. Cela alerta une nouvelle fois les autorités; on procéda alertement — comme on avait fait jadis —, et bientôt momies royales et mobiliers, chargés sur le bateau du service des antiquités, quittèrent le rivage thébain pour une nouvelle et plus sûre retraite. Ils y ont retrouvé la gloire, sinon le repos.

Pendant des siècles, cette Vallée des Rois connut tour à tour les chantiers des bâtisseurs et les expéditions des voleurs; à toutes les époques, des chercheurs de trésors ont creusé ses flancs, avec l'espoir d'une trouvaille merveilleuse. Gautier a décrit, il y a environ un siècle, la découverte par ses héros, le très britannique Lord Evandale et le savant Rumphius, de la tombe inviolée de la reine Tahoser; des égyptologues modernes ont exploré avec soin coins et recoins du *ouady* royal, dégageant de nouvelles tombes, mais sans avoir, comme Rumphius, la chance de trouver un tombeau intact. En 1923, pourtant, la découverte de la minuscule tombe de Toutânkhamon, et des trésors sans nombre qui y étaient ensevelis, vint émouvoir le monde; ceux qui auront vu, au Musée du Caire, tout ce mobilier étalé, auront quelque peine à imaginer comment il put tenir

dans le réduit très petit où Toutânkhamon dort trente et quelques siècles. Et cela permet d'imaginer ce que durent être les grands tombeaux des Aménophis, des Séthi, des Ramsès, au moment de la grandeur thébaine, et l'in vraisemblable chatoiement d'or et d'objets précieux qui dut être enseveli avec eux pour un sommeil éternel.

En dépit d'une exploration consciencieuse, mais menée avec des méthodes souvent sommaires, il est bien possible que des tombeaux royaux ou princiers aient encore échappé, au flanc de quelque *ouady*, à la cupidité des détrousseurs et au zèle des archéologues; c'est aux savants de l'avenir d'en retrouver la trace.



ABYDOS

Abydos reste, encore aujourd'hui, un site difficile à atteindre; la méthode traditionnellement conseillée pour y parvenir consiste à descendre du train à la petite gare de Baliana, puis, de là, à gagner Abydos (Arabah el-Madfounah) en taxi (12 km); la plaine que l'on traverse est charmante, et la visite du site dédommage de toutes les fatigues éprouvées pour y parvenir; mais il y a souvent disproportion entre le temps nécessaire à la visite (quelques heures) et les très longs écarts séparant le passage des trains; on risque donc d'avoir à passer de longues heures à Baliana, sans grand confort ni grand plaisir.

On peut voir Abydos d'une façon différente, et c'est cette seconde méthode que nous conseillerions plutôt aux voyageurs: partir de Louqsor (rive gauche) en voiture, assez tôt le matin, et faire les deux trajets sur la rive occidentale, dans la journée; les heures perdues en attente dans une gare sont remplacées par une longue excursion à travers l'une des plus jolies campagnes que l'on puisse imaginer; on goûtera ainsi tout le charme des petits villages, loin des zones « touristiques », et on aura un aperçu de tous les paysages égyptiens, la route ou la piste passant tour à tour en vue des falaises, dans le désert, au bord du Nil ou à travers les cultures. Un autre avantage de cet itinéraire est de permettre la visite de Dendéra dans la même journée, puisque la route passe pratiquement devant le temple. Soulignons toutefois que cet itinéraire entraîne un assez long voyage (180 km dans chaque sens), et qu'une bonne partie de la journée se passera en voiture.

Quels que soient les vestiges qu'un hasard capricieux a pu préserver, la visite d'Abydos rappelle d'abord un nom — celui du dieu Osiris —, et un espoir, aussi vieux, sans doute, que l'humanité: celui de voir la mort vaincue, et suivie d'une certaine forme de survie. A toutes les époques, certes, et depuis les tombes proto-historiques, les riverains du Nil ont imaginé une existence d'Au-Delà: les vivres dont ils entouraient le mort,

dans sa fosse, devaient pourvoir à ses besoins d'outre-tombe, et la position embryonnaire donnée aux corps enterrés, leur orientation, semblent liées à l'idée d'une possible renaissance, ou à une association du défunt au cycle cosmique des retours éternels. Avec le développement des croyances osiriennes, cependant, ce simple espoir de survie devint une foi absolue en la résurrection des morts — une foi *fondée sur un précédent divin*; Osiris avait lui-même péri, noyé, et ses membres avaient été dispersés; Isis, sa femme, avait parcouru toute l'Égypte, en une « quête » lamentable, pour reconstituer son corps et faire de lui, à grand renfort de bandelettes et d'aromates, la première momie; Thot, le dieu des sciences et de la parole magique, accomplit pour lui des rites encore inconnus, et Osiris, rappelé à une forme nouvelle d'existence, règne désormais sur un monde souterrain, très semblable à la terre des hommes; c'est dans ces champs osiriens que les Égyptiens, à la suite de leur grand dieu, et de la même manière que lui, espéraient retrouver, après la « crise » du trépas, une félicité renouvelée.

Différent de la plupart des dieux d'Égypte, qui sont créateurs, garants de l'équilibre du monde, liés à tel ou tel animal, Osiris a donc une personnalité tout à fait originale; il est, si l'on peut dire, *humain*, par son aspect comme par son destin, par les souffrances qu'il a supportées comme par l'espoir universel qui s'attacha à lui; à cela, il dut de ne pas rester lié à un terroir traditionnel, comme ce fut le cas de la plupart des dieux d'Égypte; son culte se répandit par tout le pays, et même en de nombreux points du monde méditerranéen ancien.

Abydos, en effet, n'était pas la patrie initiale d'Osiris; les plus anciennes mentions de son culte évoquent une bourgade du Delta qui n'a guère laissé de traces, Bousiris; de là, pendant les dynasties de l'Ancien Empire, le culte d'Osiris se répandit vers le sud, dans la région

memphite d'abord, puis dans la grande cité qu'il devait illustrer. Dès le début de l'histoire, cependant, les rois d'Égypte s'étaient bâti des tombes dans la nécropole d'Abydos, sur laquelle régnait alors un dieu « chef des Occidentaux », qui n'était pas encore Osiris; par la suite, les idées religieuses ayant évolué au point de faire de chaque roi mort un Osiris, l'idée vint peut-être que la tombe du dieu ne pouvait qu'être au voisinage de celles des anciens rois; dès la VI^e dynastie, en tout cas, les textes nomment Osiris le « maître d'Abydos ». Puis des circonstances politiques, comme la victoire des Thébains sur les gens d'Hérakléopolis, favorisèrent l'extension du nouveau culte; Abydos devint la première des villes saintes, et le Moyen Empire consacra le triomphe définitif des idées nouvelles.

Dès lors, la cité d'Osiris exerça sur les hommes un attrait irrésistible; chacun eut à cœur d'être enterré, ou du moins représenté, près de la tombe du grand dieu, dont la seule présence était gage d'immortalité; les cénotaphes se multiplièrent, sur le domaine sacré, et l'on vit apparaître, par milliers et dizaines de milliers, les stèles familiales rappelant au moins le nom de ceux qui n'avaient pu trouver place près du tombeau divin, mais qui tenaient, par ce monument modeste, à participer un peu à la sainteté des rites abydoniens.

Pendant des siècles, ainsi, sur le sol d'Osiris, les cénotaphes royaux se multiplient : Sésostri III, Amosis, la reine Tétichéri, plus tard Séthi I^{er}, s'y feront construire un « second tombeau »; plus tard encore, Ramsès IV, Chéchonq I^{er}, y dresseront des stèles, et attendront de cette dédicace une « addition au temps de vie qui leur a été imparti ». De 2000 à 1000, c'est aussi l'époque des grandes fêtes, dont on a peu à peu reconstitué le déroulement; chaque année, on mimait les épisodes importants du mythe osirien, non pas, certes, par souci anecdotique,

mais pour en renouveler périodiquement les effets; Osiris sortait de son temple, et le dieu, dans des circonstances que les textes ne rappellent pas, trouvait la mort; on l'emportait alors vers un secteur éloigné de la nécropole, Ou-Péqer, où était sa tombe; on mimait les funérailles, puis le jugement, d'où le dieu sortait « juste de voix » — victorieux; une couronne de fleurs posée sur son front attestait son triomphe; animé d'une vie nouvelle, Osiris revenait, sur sa barque *nechmet* jusqu'à son temple, où il retrouvait sa place pour un nouveau cycle temporel.

Tandis que la faveur d'Osiris et la foi en sa religion gagnaient les pays voisins de l'Égypte, Abydos perdit peu à peu son prestige de grande capitale religieuse; révérend partout avec une égale ferveur, Osiris semblait moins géographiquement lié à la ville qui avait assuré son triomphe; et dans les rochers de la première cataracte, un nouveau tombeau du dieu, l'Abaton, drainait à lui une bonne part de la ferveur jadis réservée à Abydos. La vieille cité perdit donc son lustre, ses monuments devinrent ruines, le désert envahit ses chapelles délaissées; dans les salles du vieux Memnonium, Osiris et Séthi furent oubliés au profit de Bès, le pygmée emplumé, hilare et saugrenu; l'idole rendait des oracles encore au ^{iv}^e siècle de notre ère; et quand les temps furent révolus, et qu'un couvent chrétien se fut édifié dans le désert voisin, les textes nous parlent encore de cette image hirsute roulant de gros yeux vides et tirant une langue démesurée où les moines croyaient voir quelque apparition d'enfer. C'est l'image de cet épouvantail qui clôt — avec quelle ironie! — l'histoire ancienne de cette très grande capitale religieuse de l'Égypte; ici, pendant deux millénaires, l'Égypte tout entière avait placé ses espoirs d'Au-Delà; là dormait le dieu qui avait, le premier, triomphé de la mort, et qui pouvait, à sa suite, entraîner tous les hommes de la terre vers le paradis qu'il avait conquis.

* *

Le tombeau d'Osiris est perdu sous les décombres; du temple du dieu ne subsistent que des pans de murs et des bases de colonnes; les tombes royales des premières dynasties sont perdues sous les vagues de sable poussées par le vent; et un malencontreux pillage des stèles, des statues, des reliefs de surface, à une époque où l'archéologie n'avait pas encore défini ses méthodes, a dévasté les secteurs les plus importants de la ville ancienne. Sur plusieurs kilomètres, les collines se succèdent — *kôms* encore intacts, déblais, tas de terre hâtivement rejetés hors des fossés par des fouilleurs clandestins —, mer implacable où sombrent les restes les plus précieux de l'Abydos pharaonique; à tout ce naufrage, trois monuments seuls ont échappé, et c'est à eux nécessairement que nous devons limiter notre visite : deux temples d'éternité, et un cénotaphe, construits par Séthi I^{er}, et son fils Ramsès II.

Cénotaphe et temple sont liés, comme sont liés par leur fonction complémentaire un tombeau royal de la Vallée des Rois et le temple d'éternité construit près des cultures; mais la géographie comme la personnalité du dieu qui règne sur ce secteur ont donné à ces deux éléments leur forme propre; le tombeau, d'abord, n'est pas une syringe creusée dans la montagne, mais une excavation où quelques piliers de taille monstrueuse et leurs architraves se mirent dans une mare d'eau stagnante; autrefois, il faut imaginer que tout cela était recouvert de terre, et qu'une colline boisée surmontait le tout; par sa forme souterraine, le tombeau rappelle un hypogée de la Vallée des Rois : couloir à angle droit, chambre funéraire en forme de bassin d'où émerge un îlot; par sa superstructure, c'était un tertre osirien. Le temple, de son côté, rappelle un temple d'éternité thé-

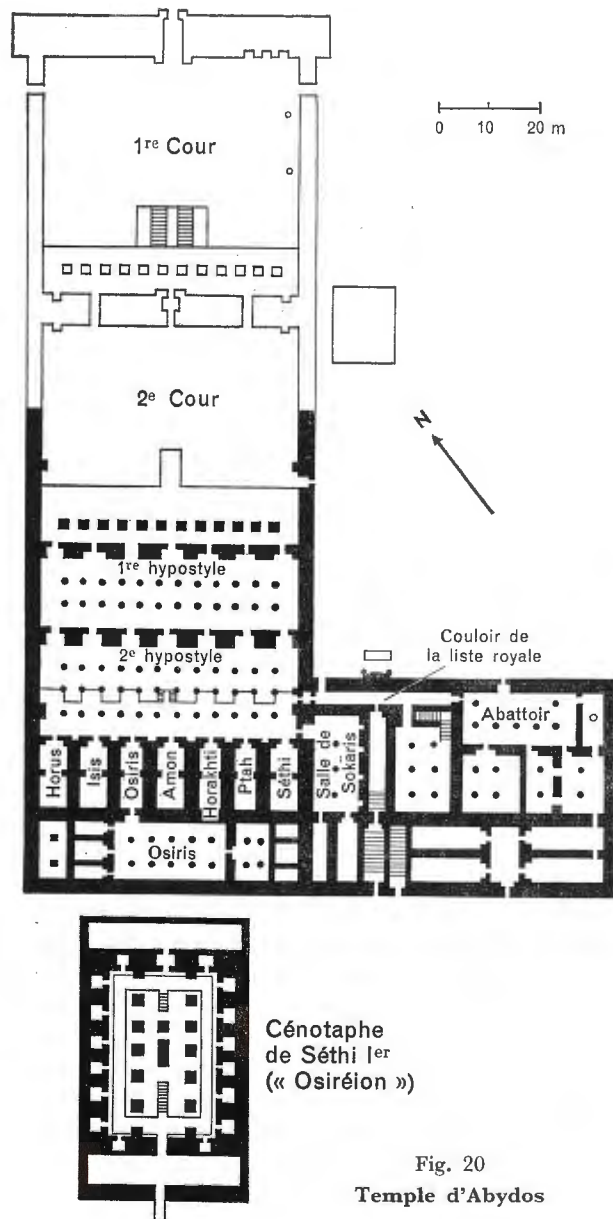


Fig. 20
Temple d'Abydos

bain; le roi y reçoit un culte au côté des divers dieux de la montagne occidentale — et en particulier d'Amon; mais Osiris, Isis et Horus y sont présents, à égalité; sur le territoire du dieu des morts, les deux destinées offertes aux humains, la résurrection osirienne et la survie astrale dans la suite du soleil, se trouvent combinées.

Au-delà des deux salles hypostyles de façade, nous trouverons ces sept chapelles juxtaposées, aujourd'hui très obscurcies par la réfection systématique des plafonds; nous arriverons pourtant à distinguer les peintures, d'une inégalable fraîcheur; seules, elles nous séduiraient pourtant moins que les belles scènes colorées des tombes thébaines; quelle que soit leur perfection technique, elles manquent un peu de vie; c'est un barioleage méticuleux et un peu froid; mais au premier rayon de lumière qui frappera latéralement ces murs, nous aurons peine à retenir notre admiration; sous nos yeux apparaîtront des profils doucement modelés, des lignes pures, des compositions à la fois fermes et pleines de souplesse, où l'on a souvent reconnu « les plus beaux bas-reliefs de l'Égypte antique »; « ciselées dans un tendre calcaire, qui a la couleur et la douceur de l'albâtre, elles donnent avec leur subtil modelé, leur galbe musical, cette impression de transfiguration spirituelle, de transparence idéale que dégage la grande sculpture grecque. Comme on est loin des effets grossiers et de la décoration théâtrale si fréquentes à l'époque suivante, dans les temples de Ramsès II! Ici l'art atteint une élévation quasi divine; après ce sommet, on ne peut plus que descendre » (Jean-Marie Carré).

Perpendiculaire à l'axe du temple de Séthi, un couloir mène vers les chambres latérales, où nous attendent des scènes pleines d'intérêt; dans le corridor lui-même, un large tableau nous arrêtera un moment; c'est cette célèbre « Table d'Abydos » dont la découverte, au siècle

dernier, suscita tant d'enthousiasme dans le monde savant; Séthi et son fils Ramsès y récitent la formule d'offrande devant la liste de tous les souverains ayant régné sur l'Égypte depuis le lointain Ménès. C'est un document d'histoire très précieux — encore que cette liste ne reproduise que la version locale et canonique des souverains du passé; Akhenaton n'y figure naturellement pas, non plus qu'Hatchepsout, et combien de rois que la tradition a récusés! Mais c'est aussi un monument intéressant par la nature particulière des rites qu'il rappelle; en Égypte, tout culte implique une offrande *alimentaire*, qu'il s'adresse à un dieu, à un roi mort, ou au plus humble des défunts; or, si l'Égypte, déjà dans l'Antiquité, arrivait péniblement à nourrir ses vivants, il ne fallait pas lui demander d'entretenir, du même coup, un nombre presque illimité de générations de défunts; on mit donc au point le système très habile de la polyvalence de l'offrande; un repas présenté devant un dieu sert, au sortir de sa table, à alimenter les dieux des chapelles voisines qui n'ont pas d'offrande personnelle; ensuite, les tables des défunts dont une statue aura été dressée dans l'enceinte des temples reçoivent la même offrande, qui revient finalement au personnel sacerdotal des sanctuaires.

Dans l'immense nécropole d'Abydos, tous les défunts, royaux ou civils, qui étaient représentés, ne fût-ce que par une stèle, étaient d'office commensaux d'Osiris; en théorie, donc, l'offrande présentée au dieu aurait dû passer, successivement, sur les tables d'offrandes de tous les voisins du dieu; et en particulier sur les autels des chapelles royales réparties sur ce vaste territoire; au temps de Séthi, bon nombre de ces cénotaphes étaient détruits, ou avaient disparu; en réunissant sur cet inventaire le nom de tous ses ancêtres, le roi restaurait en fait, leur culte funéraire, et rendait à ces rois à demi oubliés les faveurs insignes que procure l'exécution des

rites. C'était un acte de piété familiale, et Séthi pouvait à juste titre affirmer que, ce faisant, il agissait « comme Horus vis-à-vis de son père Osiris ».

Quand on dégagea, il y a une soixantaine d'années, le cénotaphe de Séthi qui s'adosse au temple de ce roi, on crut avoir trouvé le tombeau d'Osiris; le caractère archaïque des reliefs, la masse fantastique des piliers, la profondeur du monument, qui est une bonne partie de l'année envahi par les eaux, donnaient une certaine consistance à cette interprétation; depuis lors, les avis ont changé; c'est bien un tombeau, conçu en partie à l'image du tombeau d'Osiris, mais il était destiné au roi Séthi; c'était un tombeau vide; le roi dormait dans son vaste hypogée de la Vallée des Rois, associant dans la montagne thébaine ses destinées à celle du soleil nocturne; ici, à Abydos, dans la terre osirienne, peut-être le roi pouvait-il espérer une autre forme de survie? Les textes que nous verrons sur les parois du long couloir de descente, Livre des Portes, Livre des Cavernes, Livre de la Nuit, ne diffèrent pas des rituels funéraires thébains; ce sont ceux-là mêmes que nous avons relevés maintes fois sur les murs des tombes de la Vallée des Rois. Et rappelons que le dieu central des sept chapelles alignées est Amon — comme à Thèbes. Mais derrière les chapelles du temple de Séthi s'alignaient plusieurs salles osiriennes — et le sol même dans lequel ce tombeau est creusé est le sol d'Osiris. Même si les murs du cénotaphe ne le clament pas explicitement, il est trop évident que sa présence même en ce lieu est un acte de foi et un témoignage d'espérance dans les promesses de l'Au-Delà.

Après ces deux monuments également remarquables, le temple de millions d'années de Ramsès II, d'ailleurs très ruiné, nous séduira moins par son plan ou sa destination, désormais connus, que par le détail des bas-reliefs; l'art de Ramsès II est généralement grandilo-

quent, lourd, et trop abondant pour être raffiné; ici, au contraire, nous aurons la joie de trouver des scènes gravées avec le même amour du modelé, la même finesse, qui nous ont séduits chez Séthi; et comme les sujets sont moins formels, la surprise est totale; voici des scènes de guerre, puis des animaux conduits par leurs bergers, devant un scribe du temple qui enregistre tout scrupuleusement; des gazelles, un oryx aux longues cornes droites, des oiseaux, des fleurs... Ailleurs, sur un soubassement, c'est une suite de personnages portant sur leur tête le nom des cités d'Égypte; les couleurs sont vives, les murs associent des pierres de toute nature, granit rose et noir, grès calcaire... tout cela est agréable, bien gravé, plein de détails intéressants.

Si nous disposons de beaucoup de temps, et que nous ne craignons pas de nous perdre, nous pourrions parcourir le vaste territoire ruiné d'Abydos; ici ou là, nous verrons des restes de constructions, au loin la masse sombre de la construction thinite appelée maintenant Chounet ez-zébib — où l'on ensevelit, aux basses époques, des momies d'ibis; dans un bas-fond souvent humide, des éléments de murs révèlent le temple d'Osiris. Un immense cyclone semble avoir ravagé tout cela; sur des kilomètres, les collines de déblais s'accumulent, les tessons succèdent aux tessons; on peut songer aux nécropoles ravagées, à la rage des chercheurs de trésors, tournant et retournant cette terre jadis sacrée, où tant de monuments, à toutes les époques, se sont juxtaposés, superposés, remplacés l'un l'autre. Osiris repose-t-il encore en quelque coin jusqu'ici négligé de cette grande mer de sable? Rien n'interdit de le penser. Peut-être quelque archéologue heureux des années à venir, retrouvant la tombe du dieu mort, rendra-t-il à la grande ville détruite le monument du dieu qui pendant plus de deux millénaires fit à des millions et des millions d'hommes cet irremplaçable présent : l'espérance.

LES TEMPLES GRÉCO-ROMAINS DE HAUTE-ÉGYPTE

Trois d'entre eux pourront être visités à partir de Louqsor : Dendéra (rive gauche, 65 km), Esna et Edfou (58 et 110 km vers le sud, sur la rive gauche, tous deux visibles en une même excursion de la journée).

Les deux autres se verront d'Assouan, l'un en toute saison, celui de Kom Ombo (par la route asphaltée, environ 1 heure de trajet en voiture, au nord d'Assouan, rive droite), l'autre seulement pendant quelques semaines d'été, celui de Philae, qui est noyé jusqu'aux corniches de son grand pylône sous les eaux du réservoir d'Assouan. La construction du haut-barrage, qui va maintenir un plan d'eau fixe entre l'ancien et le nouveau barrage, va condamner Philae à une immersion permanente pour un certain nombre d'années, jusqu'à ce que les digues secondaires de protection aient pu rendre l'île et ses temples à la caresse du soleil.

Pendant les années qui précédèrent l'arrivée en Égypte des phalanges macédoniennes (332), les souverains nationaux de la XXX^e dynastie avaient entrepris une réfection générale des temples du pays; un peu partout, encore aujourd'hui, on retrouve des murs d'enceinte, des portes monumentales, des fondations nouvelles, qui sont l'œuvre des deux Nectanébo. Avec la conquête d'Alexandre et l'établissement de la dynastie lagide (les Ptolémées, 332-30) cet ambitieux programme monumental ne fut pas interrompu; pendant presque

trois siècles, jusqu'à l'annexion romaine, le pays se couvrit d'une floraison d'édifices grandioses; l'architecte, le graveur d'hiéroglyphes, le sculpteur unirent leurs efforts pour atteindre une nouvelle forme de perfection; les pierres les plus dures furent employées parfois, basalte et granit à l'Iséum de Behbeit el-Hagar (Delta); ailleurs on préféra le calcaire; en Haute-Égypte, on construisit en grès.

Ces édifices nouveaux furent multipliés dans chaque ville importante, presque dans chaque bourgade; en inventoriant les restes, parfois minimes, retrouvés ici ou là, en additionnant les textes parlant de construction, on peut assurer qu'au moins une centaine d'édifices de grande taille virent le jour sous les Ptolémées, et reçurent leur décoration, parfois jusque très tard sous l'Empire romain. De cette vaste floraison, il ne reste que quelques exemples, qui doivent témoigner seuls pour tous ceux qui sont irrémédiablement perdus. Les édifices du Delta souffrirent de la montée des eaux souterraines; leurs fondations cédèrent et leurs murs s'effondrèrent; tout ce qui était en calcaire passa dans le four à chaux; le granit servit à faire des meules ou des seuils de mosquées; les pierres de grès furent remployées dans la construction des villes modernes, des usines, des digues. Certains des temples de Haute-Égypte ne disparurent qu'au Moyen Age, et les vieux chroniqueurs ou les géographes arabes nous décrivent encore leur état ancien; d'autres furent démolis au siècle dernier, au début de l'ère industrielle, quand il fallut, ici et là, créer des usines; les bâtisseurs prirent les pierres là où elles se trouvaient; Champollion, remontant en 1828 le Nil vers la Nubie, avait négligé dans ce voyage fait contre le courant la visite de plusieurs temples, la réservant pour son voyage de retour; quelques semaines plus tard, à la descente, il ne les retrouva plus; entre-temps, on les avait détruits...

Aussi devons-nous considérer comme un véritable miracle que cinq temples de cette époque, qui durent compter parmi les plus beaux, aient en grande partie échappé au destin commun; certains d'entre eux, Edfou ou Dendéra, semblent à ce point intacts qu'on s'attend à rencontrer, au détour d'une colonnade, les prêtres en blanche robe de lin qui y officiaient jadis; les cours ont perdu leurs statues, le mobilier a été enlevé ou détruit lors de l'installation du christianisme; les peintures des murs ont souffert des feux qui furent allumés dans ces édifices lorsqu'ils furent habités, et les visages des personnages gravés, leurs mains, leurs pieds, ont été martelés par ceux qui redoutaient l'action des mauvais génies; enfin les restaurateurs ont abusé du ciment; mais ces dégradations n'apparaissent que de près; les masses monumentales sont souvent intactes, avec murs, colonnes, plafonds; les chapiteaux s'épanouissent toujours à plus de dix mètres du sol, et nous retrouvons les escaliers, le dédale des couloirs anciens, des salles obscures imbriquées l'une dans l'autre, les cryptes taillées dans l'épaisseur de murs, pratiquement dans leur état ancien.

Commencés sous les Ptolémées, souvent en continuation de fondations posées par Nectanébo, ces temples restèrent en activité jusqu'aux édits de Théodose qui mirent officiellement fin au culte païen dans la vallée du Nil (384, 392 et 394); certains de ces monuments furent convertis en églises; d'autres furent brûlés, comme le fameux Sérapéum d'Alexandrie; d'autres furent simplement abandonnés, et commencèrent à s'emplir de poussière et d'herbe sauvage. Mais pendant longtemps, le paganisme, qu'un édit n'avait pas suffi à détruire, survécut au voisinage des vieux édifices désaffectés; jusqu'au Moyen Age, le souvenir s'est conservé de la puissance magique redoutable qui peuplait ces lieux, et de l'efficacité maléfique des images gravées sur les murs; c'est

dans les cachettes des temples que les sorciers médiévaux se vanteront d'avoir trouvé leurs recettes les plus efficaces. Encore aujourd'hui, dans les campagnes reculées, la peur des *'afrit* est telle que peu de paysans accepteraient de pénétrer de nuit dans un de ces temples, sans une solide escorte capable de mettre en fuite les génies qui hantent ces lieux maléfiques...

* * *

Cinq temples, donc, ont survécu, parmi ceux que les Ptolémées et les empereurs avaient édifiés; plus récents que les autres monuments d'Égypte, ils sont moins ruinés que Karnak, Louqsor ou le Ramesséum; moins liés à l'histoire dynastique, conçus davantage pour la gloire d'un dieu que pour l'illustration monumentale d'un règne, ils présentent un plan plus rationnel que la plupart des temples vus jusqu'ici; il nous sera donc plus facile d'y évoquer le culte dans ses divers épisodes, et de redonner quelque vie aux hommes qui y vécurent.

I. — DISPOSITION GÉNÉRALE DES TEMPLES GRÉCO-ROMAINS

Pour mieux comprendre la disposition des temples que nous allons visiter, il faut d'abord imaginer ce que fut ce qu'on pourrait appeler « le plan type » de ces divers édifices.

§ 1. Le plan type du temple

Une haute *muraille de brique crue*, percée de portes monumentales de grès (= *propylônes*), entoure le territoire sacré; à l'intérieur de cette enceinte, dans l'axe de l'une des portes, le temple principal; son orientation

coupables. Mais les déprédations durent continuer; alors, en grand secret, les momies royales furent enlevées de la Vallée qui les avait si mal gardées, et enterrées à nouveau, toutes ensemble, en grand désordre, avec leurs sarcophages de bois, leurs canopes, leurs papyrus et ce qui restait de leur mobilier, dans une cachette hâtivement creusée dans le sol thébain, près de Deir el-Bahari; là, pourvues de nouveaux linceuls, les momies royales purent pendant près de trois mille ans retrouver cette paix que les voleurs avaient si brutalement interrompue.

Vers la fin du siècle dernier, un descendant lointain des pillards d'autrefois trouva la cachette, et commença d'écouler sur le marché les statuettes et les papyrus qu'il avait trouvés en premier. Cela alerta une nouvelle fois les autorités; on procéda alertement — comme on avait fait jadis —, et bientôt momies royales et mobiliers, chargés sur le bateau du service des antiquités, quittèrent le rivage thébain pour une nouvelle et plus sûre retraite. Ils y ont retrouvé la gloire, sinon le repos.

Pendant des siècles, cette Vallée des Rois connut tour à tour les chantiers des bâtisseurs et les expéditions des voleurs; à toutes les époques, des chercheurs de trésors ont creusé ses flancs, avec l'espoir d'une trouvaille merveilleuse. Gautier a décrit, il y a environ un siècle, la découverte par ses héros, le très britannique Lord Evandale et le savant Rumphius, de la tombe inviolée de la reine Tahoser; des égyptologues modernes ont exploré avec soin coins et recoins du *ouady* royal, dégageant de nouvelles tombes, mais sans avoir, comme Rumphius, la chance de trouver un tombeau intact. En 1923, pourtant, la découverte de la minuscule tombe de Toutânkhamon, et des trésors sans nombre qui y étaient ensevelis, vint émouvoir le monde; ceux qui auront vu, au Musée du Caire, tout ce mobilier étalé, auront quelque peine à imaginer comment il put tenir

dans le réduit très petit où Toutânkhamon dormit trente et quelques siècles. Et cela permet d'imaginer ce que durent être les grands tombeaux des Aménophis, des Séthi, des Ramsès, au moment de la grandeur thébaine, et l'invraisemblable chatoiement d'or et d'objets précieux qui dut être enseveli avec eux pour un sommeil éternel.

En dépit d'une exploration consciencieuse, mais menée avec des méthodes souvent sommaires, il est bien possible que des tombeaux royaux ou princiers aient encore échappé, au flanc de quelque *ouady*, à la cupidité des détrousseurs et au zèle des archéologues; c'est aux savants de l'avenir d'en retrouver la trace.



ABYDOS

Abydos reste, encore aujourd'hui, un site difficile à atteindre ; la méthode traditionnellement conseillée pour y parvenir consiste à descendre du train à la petite gare de Baliana, puis, de là, à gagner Abydos (Arabah el-Madfounah) en taxi (12 km) ; la plaine que l'on traverse est charmante, et la visite du site dédommage de toutes les fatigues éprouvées pour y parvenir ; mais il y a souvent disproportion entre le temps nécessaire à la visite (quelques heures) et les très longs écarts séparant le passage des trains ; on risque donc d'avoir à passer de longues heures à Baliana, sans grand confort ni grand plaisir.

On peut voir Abydos d'une façon différente, et c'est cette seconde méthode que nous conseillerions plutôt aux voyageurs : partir de Louqsor (rive gauche) en voiture, assez tôt le matin, et faire les deux trajets sur la rive occidentale, dans la journée ; les heures perdues en attente dans une gare sont remplacées par une longue excursion à travers l'une des plus jolies campagnes que l'on puisse imaginer ; on goûtera ainsi tout le charme des petits villages, loin des zones « touristiques », et on aura un aperçu de tous les paysages égyptiens, la route ou la piste passant tour à tour en vue des falaises, dans le désert, au bord du Nil ou à travers les cultures. Un autre avantage de cet itinéraire est de permettre la visite de Dendéra dans la même journée, puisque la route passe pratiquement devant le temple. Soulignons toutefois que cet itinéraire entraîne un assez long voyage (180 km dans chaque sens), et qu'une bonne partie de la journée se passera en voiture.

Quels que soient les vestiges qu'un hasard capricieux a pu préserver, la visite d'Abydos rappelle d'abord un nom — celui du dieu Osiris —, et un espoir, aussi vieux, sans doute, que l'humanité : celui de voir la mort vaincue, et suivie d'une certaine forme de survie. A toutes les époques, certes, et depuis les tombes proto-historiques, les riverains du Nil ont imaginé une existence d'Au-Delà : les vivres dont ils entouraient le mort,

dans sa fosse, devaient pourvoir à ses besoins d'outre-tombe, et la position embryonnaire donnée aux corps enterrés, leur orientation, semblent liées à l'idée d'une possible renaissance, ou à une association du défunt au cycle cosmique des retours éternels. Avec le développement des croyances osiriennes, cependant, ce simple espoir de survie devint une foi absolue en la résurrection des morts — une foi *fondée sur un précédent divin*; Osiris avait lui-même péri, noyé, et ses membres avaient été dispersés; Isis, sa femme, avait parcouru toute l'Égypte, en une « quête » lamentable, pour reconstituer son corps et faire de lui, à grand renfort de bandelettes et d'aromates, la première momie; Thot, le dieu des sciences et de la parole magique, accomplit pour lui des rites encore inconnus, et Osiris, rappelé à une forme nouvelle d'existence, règne désormais sur un monde souterrain, très semblable à la terre des hommes; c'est dans ces champs osiriens que les Égyptiens, à la suite de leur grand dieu, et de la même manière que lui, espéraient retrouver, après la « crise » du trépas, une félicité renouvelée.

Différent de la plupart des dieux d'Égypte, qui sont créateurs, garants de l'équilibre du monde, liés à tel ou tel animal, Osiris a donc une personnalité tout à fait originale; il est, si l'on peut dire, *humain*, par son aspect comme par son destin, par les souffrances qu'il a supportées comme par l'espoir universel qui s'attacha à lui; à cela, il dut de ne pas rester lié à un terroir traditionnel, comme ce fut le cas de la plupart des dieux d'Égypte; son culte se répandit par tout le pays, et même en de nombreux points du monde méditerranéen ancien.

Abydos, en effet, n'était pas la patrie initiale d'Osiris; les plus anciennes mentions de son culte évoquent une bourgade du Delta qui n'a guère laissé de traces, Bousiris; de là, pendant les dynasties de l'Ancien Empire, le culte d'Osiris se répandit vers le sud, dans la région

memphite d'abord, puis dans la grande cité qu'il devait illustrer. Dès le début de l'histoire, cependant, les rois d'Égypte s'étaient bâti des tombes dans la nécropole d'Abydos, sur laquelle régnait alors un dieu « chef des Occidentaux », qui n'était pas encore Osiris; par la suite, les idées religieuses ayant évolué au point de faire de chaque roi mort un Osiris, l'idée vint peut-être que la tombe du dieu ne pouvait qu'être au voisinage de celles des anciens rois; dès la VI^e dynastie, en tout cas, les textes nomment Osiris le « maître d'Abydos ». Puis des circonstances politiques, comme la victoire des Thébains sur les gens d'Hérakléopolis, favorisèrent l'extension du nouveau culte; Abydos devint la première des villes saintes, et le Moyen Empire consacra le triomphe définitif des idées nouvelles.

Dès lors, la cité d'Osiris exerça sur les hommes un attrait irrésistible; chacun eut à cœur d'être enterré, ou du moins représenté, près de la tombe du grand dieu, dont la seule présence était gage d'immortalité; les cénotaphes se multiplièrent, sur le domaine sacré, et l'on vit apparaître, par milliers et dizaines de milliers, les stèles familiales rappelant au moins le nom de ceux qui n'avaient pu trouver place près du tombeau divin, mais qui tenaient, par ce monument modeste, à participer un peu à la sainteté des rites abydoniens.

Pendant des siècles, ainsi, sur le sol d'Osiris, les cénotaphes royaux se multiplient : Sésostris III, Amosis, la reine Tétichéri, plus tard Séthi I^{er}, s'y feront construire un « second tombeau »; plus tard encore, Ramsès IV, Chéchonq I^{er}, y dresseront des stèles, et attendront de cette dédicace une « addition au temps de vie qui leur a été imparti ». De 2000 à 1000, c'est aussi l'époque des grandes fêtes, dont on a peu à peu reconstitué le déroulement; chaque année, on mimait les épisodes importants du mythe osirien, non pas, certes, par souci anecdotique,

mais pour en renouveler périodiquement les effets; Osiris sortait de son temple, et le dieu, dans des circonstances que les textes ne rappellent pas, trouvait la mort; on l'emportait alors vers un secteur éloigné de la nécropole, Ou-Péger, où était sa tombe; on mimait les funérailles, puis le jugement, d'où le dieu sortait « juste de voix » — victorieux; une couronne de fleurs posée sur son front attestait son triomphe; animé d'une vie nouvelle, Osiris revenait, sur sa barque *nechmet* jusqu'à son temple, où il retrouvait sa place pour un nouveau cycle temporel.

Tandis que la faveur d'Osiris et la foi en sa religion gagnaient les pays voisins de l'Égypte, Abydos perdit peu à peu son prestige de grande capitale religieuse; révérend partout avec une égale ferveur, Osiris semblait moins géographiquement lié à la ville qui avait assuré son triomphe; et dans les rochers de la première cataracte, un nouveau tombeau du dieu, l'Abaton, drainait à lui une bonne part de la ferveur jadis réservée à Abydos. La vieille cité perdit donc son lustre, ses monuments devinrent ruines, le désert envahit ses chapelles délaissées; dans les salles du vieux Memnonium, Osiris et Séthi furent oubliés au profit de Bès, le pygmée emplumé, hilare et saugrenu; l'idole rendait des oracles encore au IV^e siècle de notre ère; et quand les temps furent révolus, et qu'un couvent chrétien se fut édifié dans le désert voisin, les textes nous parlent encore de cette image hirsute roulant de gros yeux vides et tirant une langue démesurée où les moines croyaient voir quelque apparition d'enfer. C'est l'image de cet épouvantail qui clôt — avec quelle ironie! — l'histoire ancienne de cette très grande capitale religieuse de l'Égypte; ici, pendant deux millénaires, l'Égypte tout entière avait placé ses espoirs d'Au-Delà; là dormait le dieu qui avait, le premier, triomphé de la mort, et qui pouvait, à sa suite, entraîner tous les hommes de la terre vers le paradis qu'il avait conquis.

* * *

Le tombeau d'Osiris est perdu sous les décombres; du temple du dieu ne subsistent que des pans de murs et des bases de colonnes; les tombes royales des premières dynasties sont perdues sous les vagues de sable poussées par le vent; et un malencontreux pillage des stèles, des statues, des reliefs de surface, à une époque où l'archéologie n'avait pas encore défini ses méthodes, a dévasté les secteurs les plus importants de la ville ancienne. Sur plusieurs kilomètres, les collines se succèdent — *kôms* encore intacts, déblais, tas de terre hâtivement rejetés hors des fossés par des fouilleurs clandestins —, mer implacable où sombrent les restes les plus précieux de l'Abydos pharaonique; à tout ce naufrage, trois monuments seuls ont échappé, et c'est à eux nécessairement que nous devons limiter notre visite : deux temples d'éternité, et un cénotaphe, construits par Séthi I^{er}, et son fils Ramsès II.

Cénotaphe et temple sont liés, comme sont liés par leur fonction complémentaire un tombeau royal de la Vallée des Rois et le temple d'éternité construit près des cultures; mais la géographie comme la personnalité du dieu qui règne sur ce secteur ont donné à ces deux éléments leur forme propre; le tombeau, d'abord, n'est pas une syringe creusée dans la montagne, mais une excavation où quelques piliers de taille monstrueuse et leurs architraves se mirent dans une mare d'eau stagnante; autrefois, il faut imaginer que tout cela était recouvert de terre, et qu'une colline boisée surmontait le tout; par sa forme souterraine, le tombeau rappelle un hypogée de la Vallée des Rois : couloir à angle droit, chambre funéraire en forme de bassin d'où émerge un flot; par sa superstructure, c'était un tertre osirien. Le temple, de son côté, rappelle un temple d'éternité thé-

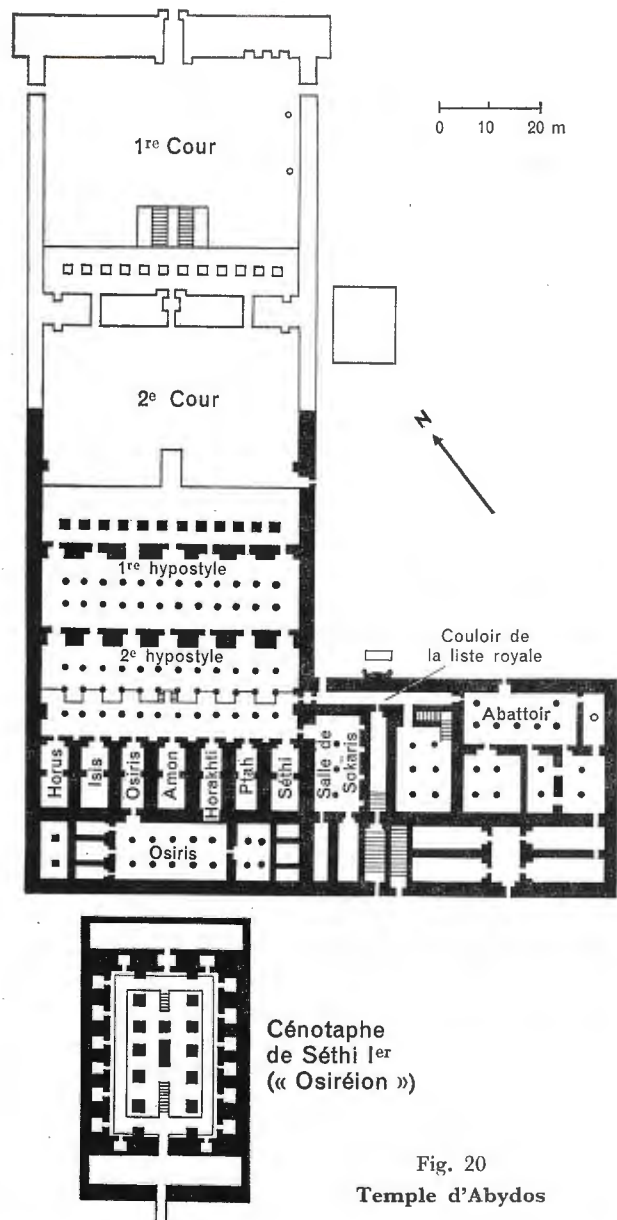


Fig. 20
Temple d'Abydos

bain; le roi y reçoit un culte au côté des divers dieux de la montagne occidentale — et en particulier d'Amon; mais Osiris, Isis et Horus y sont présents, à égalité; sur le territoire du dieu des morts, les deux destinées offertes aux humains, la résurrection osirienne et la survie astrale dans la suite du soleil, se trouvent combinées.

Au-delà des deux salles hypostyles de façade, nous trouverons ces sept chapelles juxtaposées, aujourd'hui très obscurcies par la réfection systématique des plafonds; nous arriverons pourtant à distinguer les peintures, d'une inégalable fraîcheur; seules, elles nous séduiraient pourtant moins que les belles scènes colorées des tombes thébaines; quelle que soit leur perfection technique, elles manquent un peu de vie; c'est un barolement méticuleux et un peu froid; mais au premier rayon de lumière qui frappera latéralement ces murs, nous aurons peine à retenir notre admiration; sous nos yeux apparaîtront des profils doucement modelés, des lignes pures, des compositions à la fois fermes et pleines de souplesse, où l'on a souvent reconnu « les plus beaux bas-reliefs de l'Égypte antique »; « ciselées dans un tendre calcaire, qui a la couleur et la douceur de l'albâtre, elles donnent avec leur subtil modelé, leur galbe musical, cette impression de transfiguration spirituelle, de transparence idéale que dégage la grande sculpture grecque. Comme on est loin des effets grossiers et de la décoration théâtrale si fréquentes à l'époque suivante, dans les temples de Ramsès II! Ici l'art atteint une élévation quasi divine; après ce sommet, on ne peut plus que descendre » (Jean-Marie Carré).

Perpendiculaire à l'axe du temple de Séthi, un couloir mène vers les chambres latérales, où nous attendent des scènes pleines d'intérêt; dans le corridor lui-même, un large tableau nous arrêtera un moment; c'est cette célèbre « Table d'Abydos » dont la découverte, au siècle

dernier, suscita tant d'enthousiasme dans le monde savant; Séthi et son fils Ramsès y récitent la formule d'offrande devant la liste de tous les souverains ayant régné sur l'Égypte depuis le lointain Ménès. C'est un document d'histoire très précieux — encore que cette liste ne reproduise que la version locale et canonique des souverains du passé; Akhenaton n'y figure naturellement pas, non plus qu'Hatchepsout, et combien de rois que la tradition a récusés! Mais c'est aussi un monument intéressant par la nature particulière des rites qu'il rappelle; en Égypte, tout culte implique une offrande *alimentaire*, qu'il s'adresse à un dieu, à un roi mort, ou au plus humble des défunts; or, si l'Égypte, déjà dans l'Antiquité, arrivait péniblement à nourrir ses vivants, il ne fallait pas lui demander d'entretenir, du même coup, un nombre presque illimité de générations de défunts; on mit donc au point le système très habile de la polyvalence de l'offrande; un repas présenté devant un dieu sert, au sortir de sa table, à alimenter les dieux des chapelles voisines qui n'ont pas d'offrande personnelle; ensuite, les tables des défunts dont une statue aura été dressée dans l'enceinte des temples reçoivent la même offrande, qui revient finalement au personnel sacerdotal des sanctuaires.

Dans l'immense nécropole d'Abydos, tous les défunts, royaux ou civils, qui étaient représentés, ne fût-ce que par une stèle, étaient d'office commensaux d'Osiris; en théorie, donc, l'offrande présentée au dieu aurait dû passer, successivement, sur les tables d'offrandes de tous les voisins du dieu; et en particulier sur les autels des chapelles royales réparties sur ce vaste territoire; au temps de Séthi, bon nombre de ces cénotaphes étaient détruits, ou avaient disparu; en réunissant sur cet inventaire le nom de tous ses ancêtres, le roi restaurait en fait, leur culte funéraire, et rendait à ces rois à demi oubliés les faveurs insignes que procure l'exécution des

rites. C'était un acte de piété familiale, et Séthi pouvait à juste titre affirmer que, ce faisant, il agissait « comme Horus vis-à-vis de son père Osiris ».

Quand on dégaugea, il y a une soixantaine d'années, le cénotaphe de Séthi qui s'adosse au temple de ce roi, on crut avoir trouvé le tombeau d'Osiris; le caractère archaïque des reliefs, la masse fantastique des piliers, la profondeur du monument, qui est une bonne partie de l'année envahi par les eaux, donnaient une certaine consistance à cette interprétation; depuis lors, les avis ont changé; c'est bien un tombeau, conçu en partie à l'image du tombeau d'Osiris, mais il était destiné au roi Séthi; c'était un tombeau vide; le roi dormait dans son vaste hypogée de la Vallée des Rois, associant dans la montagne thébaine ses destinées à celle du soleil nocturne; ici, à Abydos, dans la terre osirienne, peut-être le roi pouvait-il espérer une autre forme de survie? Les textes que nous verrons sur les parois du long couloir de descente, Livre des Portes, Livre des Cavernes, Livre de la Nuit, ne diffèrent pas des rituels funéraires thébains; ce sont ceux-là mêmes que nous avons relevés maintes fois sur les murs des tombes de la Vallée des Rois. Et rappelons que le dieu central des sept chapelles alignées est Amon — comme à Thèbes. Mais derrière les chapelles du temple de Séthi s'alignaient plusieurs salles osiriennes — et le sol même dans lequel ce tombeau est creusé est le sol d'Osiris. Même si les murs du cénotaphe ne le clament pas explicitement, il est trop évident que sa présence même en ce lieu est un acte de foi et un témoignage d'espoir dans les promesses de l'Au-Delà.

Après ces deux monuments également remarquables, le temple de millions d'années de Ramsès II, d'ailleurs très ruiné, nous séduira moins par son plan ou sa destination, désormais connus, que par le détail des bas-reliefs; l'art de Ramsès II est généralement grandilo-

quent, lourd, et trop abondant pour être raffiné; ici, au contraire, nous aurons la joie de trouver des scènes gravées avec le même amour du modelé, la même finesse, qui nous ont séduits chez Séthi; et comme les sujets sont moins formels, la surprise est totale; voici des scènes de guerre, puis des animaux conduits par leurs bergers, devant un scribe du temple qui enregistre tout scrupuleusement; des gazelles, un oryx aux longues cornes droites, des oiseaux, des fleurs... Ailleurs, sur un soubassement, c'est une suite de personnages portant sur leur tête le nom des cités d'Égypte; les couleurs sont vives, les murs associent des pierres de toute nature, granit rose et noir, grès calcaire... tout cela est agréable, bien gravé, plein de détails intéressants.

Si nous disposons de beaucoup de temps, et que nous ne craignons pas de nous perdre, nous pourrions parcourir le vaste territoire ruiné d'Abydos; ici ou là, nous verrons des restes de constructions, au loin la masse sombre de la construction thinite appelée maintenant Chounet ez-zébib — où l'on ensevelit, aux basses époques, des momies d'ibis; dans un bas-fond souvent humide, des éléments de murs révèlent le temple d'Osiris. Un immense cyclone semble avoir ravagé tout cela; sur des kilomètres, les collines de déblais s'accumulent, les tessons succèdent aux tessons; on peut songer aux nécropoles ravagées, à la rage des chercheurs de trésors, tournant et retournant cette terre jadis sacrée, où tant de monuments, à toutes les époques, se sont juxtaposés, superposés, remplacés l'un l'autre. Osiris repose-t-il encore en quelque coin jusqu'ici négligé de cette grande mer de sable? Rien n'interdit de le penser. Peut-être quelque archéologue heureux des années à venir, retrouvant la tombe du dieu mort, rendra-t-il à la grande ville détruite le monument du dieu qui pendant plus de deux millénaires fit à des millions et des millions d'hommes cet irremplaçable présent : l'espérance.

LES TEMPLES GRÉCO-ROMAINS DE HAUTE-ÉGYPTE

Trois d'entre eux pourront être visités à partir de Louqsor : Dendéra (rive gauche, 65 km), Esna et Edfou (58 et 110 km vers le sud, sur la rive gauche, tous deux visibles en une même excursion de la journée).

Les deux autres se verront d'Assouan, l'un en toute saison, celui de Kom Ombo (par la route asphaltée, environ 1 heure de trajet en voiture, au nord d'Assouan, rive droite), l'autre seulement pendant quelques semaines d'été, celui de Philae, qui est noyé jusqu'aux corniches de son grand pylône sous les eaux du réservoir d'Assouan. La construction du haut-barrage, qui va maintenir un plan d'eau fixe entre l'ancien et le nouveau barrage, va condamner Philae à une immersion permanente pour un certain nombre d'années, jusqu'à ce que les digues secondaires de protection aient pu rendre l'île et ses temples à la caresse du soleil.

Pendant les années qui précédèrent l'arrivée en Égypte des phalanges macédoniennes (332), les souverains nationaux de la XXX^e dynastie avaient entrepris une réfection générale des temples du pays; un peu partout, encore aujourd'hui, on retrouve des murs d'enceinte, des portes monumentales, des fondations nouvelles, qui sont l'œuvre des deux Nectanébo. Avec la conquête d'Alexandre et l'établissement de la dynastie lagide (les Ptolémées, 332-30) cet ambitieux programme monumental ne fut pas interrompu; pendant presque

trois siècles, jusqu'à l'annexion romaine, le pays se couvrit d'une floraison d'édifices grandioses; l'architecte, le graveur d'hiéroglyphes, le sculpteur unirent leurs efforts pour atteindre une nouvelle forme de perfection; les pierres les plus dures furent employées parfois, basalte et granit à l'Iséum de Behbeit el-Hagar (Delta); ailleurs on préféra le calcaire; en Haute-Égypte, on construisit en grès.

Ces édifices nouveaux furent multipliés dans chaque ville importante, presque dans chaque bourgade; en inventoriant les restes, parfois minimes, retrouvés ici ou là, en additionnant les textes parlant de construction, on peut assurer qu'au moins une centaine d'édifices de grande taille virent le jour sous les Ptolémées, et reçurent leur décoration, parfois jusque très tard sous l'Empire romain. De cette vaste floraison, il ne reste que quelques exemples, qui doivent témoigner seuls pour tous ceux qui sont irrémédiablement perdus. Les édifices du Delta souffrirent de la montée des eaux souterraines; leurs fondations cédèrent et leurs murs s'effondrèrent; tout ce qui était en calcaire passa dans le four à chaux; le granit servit à faire des meules ou des seuils de mosquées; les pierres de grès furent remployées dans la construction des villes modernes, des usines, des digues. Certains des temples de Haute-Égypte ne disparurent qu'au Moyen Age, et les vieux chroniqueurs ou les géographes arabes nous décrivent encore leur état ancien; d'autres furent démolis au siècle dernier, au début de l'ère industrielle, quand il fallut, ici et là, créer des usines; les bâtisseurs prirent les pierres là où elles se trouvaient; Champollion, remontant en 1828 le Nil vers la Nubie, avait négligé dans ce voyage fait contre le courant la visite de plusieurs temples, la réservant pour son voyage de retour; quelques semaines plus tard, à la descente, il ne les retrouva plus; entre-temps, on les avait détruits...

Aussi devons-nous considérer comme un véritable miracle que cinq temples de cette époque, qui durent compter parmi les plus beaux, aient en grande partie échappé au destin commun; certains d'entre eux, Edfou ou Dendéra, semblent à ce point intacts qu'on s'attend à rencontrer, au détour d'une colonnade, les prêtres en blanche robe de lin qui y officiaient jadis; les cours ont perdu leurs statues, le mobilier a été enlevé ou détruit lors de l'installation du christianisme; les peintures des murs ont souffert des feux qui furent allumés dans ces édifices lorsqu'ils furent habités, et les visages des personnages gravés, leurs mains, leurs pieds, ont été martelés par ceux qui redoutaient l'action des mauvais génies; enfin les restaurateurs ont abusé du ciment; mais ces dégradations n'apparaissent que de près; les masses monumentales sont souvent intactes, avec murs, colonnes, plafonds; les chapiteaux s'épanouissent toujours à plus de dix mètres du sol, et nous retrouvons les escaliers, le dédale des couloirs anciens, des salles obscures imbriquées l'une dans l'autre, les cryptes taillées dans l'épaisseur de murs, pratiquement dans leur état ancien.

Commencés sous les Ptolémées, souvent en continuation de fondations posées par Nectanébo, ces temples restèrent en activité jusqu'aux édits de Théodose qui mirent officiellement fin au culte païen dans la vallée du Nil (384, 392 et 394); certains de ces monuments furent convertis en églises; d'autres furent brûlés, comme le fameux Sérapéum d'Alexandrie; d'autres furent simplement abandonnés, et commencèrent à s'emplir de poussière et d'herbe sauvage. Mais pendant longtemps, le paganisme, qu'un édit n'avait pas suffi à détruire, survécut au voisinage des vieux édifices désaffectés; jusqu'au Moyen Age, le souvenir s'est conservé de la puissance magique redoutable qui peuplait ces lieux, et de l'efficacité maléfique des images gravées sur les murs; c'est

L'ÉGYPTE

dans les cachettes des temples que les sorciers médiévaux se vanteront d'avoir trouvé leurs recettes les plus efficaces. Encore aujourd'hui, dans les campagnes reculées, la peur des *'afrit* est telle que peu de paysans accepteraient de pénétrer de nuit dans un de ces temples, sans une solide escorte capable de mettre en fuite les génies qui hantent ces lieux maléfiques...

* * *

Cinq temples, donc, ont survécu, parmi ceux que les Ptolémées et les empereurs avaient édifiés; plus récents que les autres monuments d'Égypte, ils sont moins ruinés que Karnak, Louqsor ou le Ramesséum; moins liés à l'histoire dynastique, conçus davantage pour la gloire d'un dieu que pour l'illustration monumentale d'un règne, ils présentent un plan plus rationnel que la plupart des temples vus jusqu'ici; il nous sera donc plus facile d'y évoquer le culte dans ses divers épisodes, et de redonner quelque vie aux hommes qui y vécurent.

I. — DISPOSITION GÉNÉRALE DES TEMPLES GRÉCO-ROMAINS

Pour mieux comprendre la disposition des temples que nous allons visiter, il faut d'abord imaginer ce que fut ce qu'on pourrait appeler « le plan type » de ces divers édifices.

§ 1. Le plan type du temple

Une haute *muraille de brique crue*, percée de portes monumentales de grès (= *propylônes*), entoure le territoire sacré; à l'intérieur de cette enceinte, dans l'axe de l'une des portes, le temple principal; son orientation



9. Peinture de la tombe de Nakht.



10. Le temple de Sethi I^{er}, à Abydos : détail.

habituelle est déterminée par le Nil, auquel sa façade est généralement parallèle; il y a des exceptions; si Dendéra, respectant ce principe, s'ouvre au nord, Esna à l'est, Kom Ombo à l'ouest (rive droite), Edfou fait face au sud, ainsi que Philae. Un pylône constitue généralement la façade du temple, doté de mâts de bois très élevés, plaqués contre les môles et retenus par des griffes de bronze profondément enfoncées dans la masse de la pierre. De part et d'autre de la porte centrale, parfois, comme dans les temples du Nouvel Empire, une paire d'obélisques; les pylônes sont creux, et un escalier permet de gagner tous les étages de chambres qui y sont aménagées (magasins) et la plate-forme qui les surmonte.

Au-delà du pylône, une cour à l'air libre est entourée d'une colonnade, et donne sur la façade du temple proprement dit, qui commence par une *grande salle hypostyle*; cet édifice, plus large que profond, est couvert d'un plafond soutenu par trois ou quatre rangées de colonnes aux chapiteaux variés; la rangée la plus externe de ces colonnes est à demi fermée par des « murs d'entrecolonnement », qui laissent pénétrer la lumière dans l'hypostyle, tout en dissimulant ce qui peut s'y accomplir.

A partir de la salle hypostyle, le sol va remonter progressivement, et la hauteur des chambres diminuer; la lumière sera de plus en plus diffuse, tombant seulement par endroits d'étroites fenêtres aménagées dans le toit des diverses pièces; certains secteurs seront presque totalement obscurs. Nous passerons par une série de salles axiales, la *seconde hypostyle* d'abord, encore peuplée de quelques colonnes, puis la « *salle des offrandes* » large et peu profonde, enfin la « *salle centrale* », faisant directement face au *sanctuaire*. Ce sanctuaire est, en pierre, une réplique de la cahute de roseaux et de clayonnage où habitaient les dieux des temps antérieurs à l'histoire. Au

Nouvel Empire, deux sanctuaires se succèdent habituellement; celui qui est réservé à la barque sacrée des processions, posée sur son socle central; et, plus loin, dans le même axe, le sanctuaire proprement dit de la statue du dieu; les deux salles communiquent; à l'époque ptolémaïque, le sanctuaire de barque est souvent devenu un *naos*, clos sur trois de ses côtés, où la barque du dieu voisine avec sa statue, dotée de sa propre chapelle de pierre dure. Derrière ce « sanctuaire », une chapelle axiale est encore le « sanctuaire du dieu », mais son rôle dans le culte n'est plus primordial.

De part et d'autre de ces pièces d'axe, nous avons vu s'ouvrir de nombreuses chapelles; une, sur la droite, donne accès à un *escalier* à pans coupés qui mène à la terrasse, et, en face, un second escalier, droit celui-là, sert aux processions qui redescendent; deux entrées, également, sont dissimulées dans des corridors latéraux, en général placées de façon dissymétrique; c'est par elles que pénètrent chaque matin les théories de porteurs apportant l'alimentation solide du dieu, et l'eau puisée au puits du temple. Et, disposées de façon variable, selon l'endroit, d'autres chambres sont des dépôts contenant des objets précieux (« trésor »), les étoffes, les onguents et les parfums (« laboratoire »).

Tout autour du sanctuaire court un passage, le *couloir mystérieux*, dans lequel s'ouvrent les chapelles des dieux associés, les chambres de Sokaris, le trône de Rê, etc. C'est en général dans ces salles du fond du temple que s'ouvrent les chatières assez étroites menant dans les cryptes (en particulier à Dendéra), qui creusent les murs extérieurs sur trois étages superposés.

C'est là la partie interne du temple; les deux escaliers mènent à la *terrasse*, où une *petite chapelle*, jadis couverte d'un toit de bois, sert aux rites de l'« union au disque solaire », irradiation périodique de la statue du dieu par

le soleil, destinée à renouveler en elle la présence divine que le temps affaiblit; de chaque côté, des salles longues au plafond assez bas servaient aux rites de renaissance osirienne, qui avaient lieu chaque année au mois de Khoiak.

L'ensemble de ces constructions est généralement enclos d'un mur d'enceinte de pierre, séparant le temple des autres édifices de l'enceinte sacrée.

C'est à Dendéra qu'on pourra le mieux apprécier le nombre des bâtiments annexes inclus dans la vaste enceinte de brique. D'abord le *mammisi*, généralement distinct du temple, et perpendiculaire à son axe; c'est un petit édifice entouré d'un promenoir couvert, au toit soutenu par une colonnade fermée à mi-hauteur des colonnes. Là avait lieu un « mystère », celui de la naissance du dieu-souverain, qui était à la fois le dieu-fils, troisième élément de la « triade » locale, et le souverain destiné à régner sur l'Égypte, Pharaon.

Sur un des côtés se creuse un *lac* de forme générale carrée, entouré d'un mur, et pourvu d'escaliers menant jusqu'au niveau de l'eau. Des constructions plus légères, en brique, abritent les *magasins et les ateliers*, où chaque jour sont préparés les mets de la table du dieu, pains, viandes, boissons, etc. En un point de l'enceinte, également, se dresse l'*enclos* où est entretenu l'*animal sacré*, qu'on renouvelle chaque année; Karnak avait sa volière d'oies du Nil; à Edfou, on connaît le temple du faucon; Dendéra avait probablement sa vache sacrée, et Esna son enclos du bélier. Il faut également imaginer les *habitations du personnel sacerdotal*, maisons de brique groupées en un point de l'enceinte, et enfin un édifice très particulier aux temples d'Égypte, dont il faut dire ici quelques mots : la *maison de vie*. C'était un groupement de locaux où s'entretenait la science sacrée; on y recopiait les manuscrits anciens relatifs au culte, on y rédi-

geait les textes qui seraient gravés sur les murs des diverses salles du temple, on y recueillait toute la littérature sacrée du nome, les traditions venues des diverses époques, les noms traditionnels des divinités régionales, les éléments nécessaires à la géographie mythique du pays; c'était à la fois un atelier de copiste et une bibliothèque sacerdotale; c'était aussi, dans une certaine mesure, un séminaire, où s'enseignaient les sciences que les divers prêtres ou les scribes attachés aux temples pouvaient avoir à pratiquer : la science des jours fastes et néfastes (hémérologie), la connaissance des astres, en particulier dans l'usage qu'on peut faire de leur position pour déterminer l'heure, enfin la médecine. On sait en effet qu'à chaque temple était adjoint, à la basse époque, un « *sanatorium* » où les malades pouvaient venir chercher la guérison, soit en demandant au dieu des révélations par songe (incubation), soit en s'adressant simplement à la science des prêtres-médecins; quand un malade retrouvait la santé, ce fait était publié, commémoré par une stèle, un graffito, un récit copié dans un papyrus, qui pouvaient entretenir le renom du dieu et attirer vers son temple de nouveaux pèlerins.

Enfin, en divers points de l'enceinte sacrée peuvent s'élever *des temples consacrés à des divinités différentes* de la divinité principale : Isis à Dendéra, Ptah, Osiris, Opet à Karnak, Hathor, Arsénouphis, Imhotep à Philae...

Nous n'aurons malheureusement pas la possibilité de trouver l'ensemble de ces monuments en chacun des sites où nous nous arrêterons. Dendéra, sans doute, nous offrira d'un temple ancien l'image la plus impressionnante; Edfou est incomplètement dégagé, Kom Ombo et Esna, ruinés à des degrés divers, Philae, noyée sous les eaux, ne sera accessible qu'à un petit nombre d'entre nous, et le Nil y aura détruit tout ce qui n'était pas de pierre. Karnak enfin fut peut-être trop vaste pour que

nous ayons pu y reconnaître tous les éléments de cette disposition générale. Mais nous pourrons, à chacune de nos étapes, reconnaître telle ou telle portion de l'ensemble qui aura, en ce lieu, été préservée.

§ 2. La fonction du temple

Il faut, enfin, s'entendre sur le terme même de *temple*, ce mot désignant, d'une civilisation à une autre, des édifices aux fonctions très différentes. En Égypte, un temple est un des points terrestres d'émergence du divin; le dieu, nous l'avons vu en lisant les hymnes thébains, est un être tout-puissant impossible à enfermer en une seule image, comme impossible à situer en un lieu unique; *un*, le dieu est à la fois au ciel, sur terre, et dans le monde inférieur, et, bien qu'on lui prête mille aspects, il échappe, par sa nature sans limite, à toute détermination. Mais présent en tout lieu, un dieu n'est pas partout également présent; il y a, dans l'univers, si l'on peut dire, des points de passage privilégiés du divin; les temples sont ces endroits où la présence divine est matériellement sensible; une statue y reçoit l'« âme » du dieu, descendue du ciel avec les rayons du soleil; autour de cette statue, une chapelle est bâtie, entourée elle-même de chambres, comme le lieu de séjour d'un grand personnage terrestre est entouré de pièces, de couloirs, de chambres; le temple est d'abord « la maison du dieu », où l'on entoure la parcelle divine incarnée dans la statue de tous les soins quotidiens que peut requérir un vivant : toilette, aliments, boissons, parure, protection contre impuretés et malveillances. Le culte qui se rendra, trois fois chaque jour, dans un temple, est un « service », l'équivalent de ce que serait le service rendu à un personnage important; les prêtres ont pour nom les « serviteurs du dieu » — et il faut entendre « serviteurs » au

sens le plus domestique du terme. En échange de quoi, la création est maintenue sous sa forme présente, et l'univers conserve le rythme qui lui fut imprimé à son début.

Un temple est ainsi un édifice travaillant à la conservation d'un état donné du monde, en même temps qu'un point de contact entre ce monde et le domaine divin. C'est une forteresse protectrice élevée autour d'un être tout-puissant qui touche en ce point la terre.

C'est donc un lieu où les hommes n'ont que faire; ils n'y pénètrent pas; seuls les « serviteurs du dieu » auront, pour leur service, accès aux salles interdites du temple.

Quand nous parcourrons les salles d'Edfou ou de Dendéra, il nous faudra donc évoquer l'image d'un service, rendu au dieu trois fois chaque jour, avec présentation d'aliments, ouverture du *naos*, garniture des autels, encensement et aspersions d'eau, chant et paroles rituelles de présentation; et non pas l'image d'une foule en prière; quand les non-initiés avaient à entrer en contact avec le dieu, ils disposaient de locaux spéciaux pour y recevoir des songes révélateurs, ou pouvaient pénétrer en de petites chapelles adossées aux sanctuaires, accessibles par l'extérieur, où ils trouvaient un peu de la présence divine; lors des processions, ils pouvaient encore s'approcher de la statue promenée dans sa barque; mais nul ne pénétrait jusqu'au *naos* de l'édifice sacré.

II. — LE TEMPLE DE DENDÉRA

Le temple de Dendéra est situé sur la rive gauche du Nil, à 65 km au nord de Louqsor, et à environ 4 km du Nil. La ville la plus proche est Qéna, située sur la rive droite; mais nous déconseillons formellement aux voyageurs de la prendre pour point de départ de leur excursion; la traversée du Nil, puis la marche de la rive (Taramsah) jusqu'au temple risquent de leur attirer de multiples déboires.

Il est beaucoup plus agréable de se rendre à Dendéra en voiture, à partir de Louqsor (départ : ille débarcadère sur la rive gauche, en face de Louqsor); une heure et demie ou deux de trajet, à travers une campagne exceptionnellement verte et belle, ajouteront quelques souvenirs colorés à la visite même du temple; les champs verts, peuplés d'enfants aux robes multicolores, les saqiéhs, le pittoresque amoncellement des poteries, à Ballas, puis, au retour, la rentrée des troupeaux dans le poudrolement doré du soir laisseront des souvenirs inoubliables.

A condition de partir tôt le matin, ce voyage à Dendéra peut se combiner avec l'excursion à Abydos; c'est une longue journée de voiture, par des chemins d'ailleurs magnifiques; en ce cas, voir Dendéra à l'aller, pour ne pas risquer une visite trop tardive au retour, à une heure où le soleil est déjà très bas, et où la fatigue accumulée pendant toute une journée commence à rendre les voyageurs moins sensibles à l'attrait des monuments.

Ce qui frappera d'abord, à Dendéra, c'est le magnifique isolement des ruines; cette grande et puissante enceinte à l'orée du désert, les palmiers tout proches (1), la montagne qui lui sert de fond, et le calme, le silence en font un site unique, profondément évocateur. Ensuite, quand nous serons montés sur le toit de la grande hypostyle et que nous promènerons les yeux sur les champs de ruines qui entourent le temple — ici les *mammisis* et l'église chrétienne, là le sanatorium, à l'ouest le lac sacré; derrière, le massif carré du temple de la naissance d'Isis, partout des monceaux de décombres, qui recèlent encore, de façon certaine, des édifices et des restes précieux du passé — nous aurons, plus que partout ailleurs, le sentiment de comprendre comment était disposé un temple égyptien; du même coup, nous serons émerveillés de l'effort dépensé par les Égyptiens en faveur de leurs divinités; Karnak, naturellement, était plus grand; mais Karnak était une capitale d'Égypte — la capitale

(1) Juvénal (*Sat.* XV, 76) parle déjà des habitants qui vicina colunt umbrosae Tentyra palmas.

d'un empire —, et des générations de rois, au temps de la grandeur thébaine, ont contribué à sa gloire; Dendéra, au contraire, est une simple ville provinciale, sans ressources exceptionnelles; et ce temple fut bâti sans main-d'œuvre servile, sans l'or des conquêtes, à une période sans gloire, où les pharaons eux-mêmes étaient des Hellènes ou des Romains.

En ce temple, c'est une déesse que l'on adore, et non plus un dieu; elle a nom Hathor; nous l'avons déjà rencontrée, régnant sur la falaise thébaine, et nous avons vu sa chapelle dans le cirque de Deir el-Bahari; on la figure parfois sous l'aspect d'une vache; bien souvent, elle ne retient de cette forme primitive que les éléments de sa coiffure, où les cornes s'évasent en forme de lyre. C'est une déesse qui aime la joie et les plaisirs; dame d'amour, les textes la surnomment « la dorée »; et les Grecs n'eurent pas de peine à reconnaître en elle leur Aphrodite d'or :

Viens, ô Dorée, toi qui te nourris de chants,
Dont le cœur souhaite la danse,
Toi que les heures de délassement rendent rayonnante,
Toi qui es heureuse des danses de la nuit!
Viens visiter les lieux d'ivresse,
Sous le portique de fête...
Le prêtre de fête te célèbre par des louanges,
Le savant lit ton livre de fête.
Le musicien te glorifie avec son tambour,
Ceux qui portent des tambourins (avec leurs doigts).
Les dames se réjouissent en ton honneur avec des couronnes,
Et les jeunes filles avec des guirlandes.
C'est en ton honneur que, dans la nuit, ceux qui sont ivres
/font du tapage.
C'est pour toi que chantent ceux qui s'éveillent au matin...

C'est toujours à propos de musique, de danse, de chants, que nous verrons paraître son nom; le sistre est

l'un des objets qui lui appartiennent; la salle hypostyle de Dendéra n'est-elle pas, tout entière, élevée sur vingt-quatre colonnes en forme de sistres gigantesques? C'est comme un éternel hymne musical qui s'élève de la terre d'Égypte vers le ciel où la Dorée accompagne le soleil son père :

Tu es la maîtresse de la joie, la souveraine de la danse,
La maîtresse de la musique, la souveraine des airs de harpe,
La maîtresse des rondes, la souveraine des couronnes
/tressées,
La maîtresse de la myrrhe, la souveraine des sauts...

Le culte lui-même qui lui est rendu comporte, à certains moments, et en particulier lors de la « fête de l'ivresse », une danse rituelle exécutée par l'officiant devant la déesse; les textes du temple en ont conservé le souvenir :

Le pharaon vient pour danser;
Il vient pour chanter.
Dame souveraine, vois comme il danse,
Épouse d'Horus, vois comme il saute!
Le pharaon aux mains odorantes
Aux doigts purs.
Dame souveraine, vois comme il danse,
Épouse d'Horus, vois comme il saute!
Il l'offre pour toi,
Cette cruche de vin.
Dame souveraine, vois comme il danse,
Épouse d'Horus, vois comme il saute!
Son cœur est pur, son être transparent,
Il n'y a pas d'ombre dans sa poitrine.
Dame souveraine, vois comme il danse,
Épouse d'Horus, vois comme il saute!
O Dorée, comme ces chants sont merveilleux,
Semblables aux chants d'Horus lui-même.
Pharaon chante en maître de chœur,
Il est l'enfant qui agite les sistres...

Cette déesse de la joie est aussi une souveraine universelle; les carrières du Sinaï, les rivages de Pount, pays des aromates, les confins libyens, sont sous sa garde; comme la grande Isis aux temps gréco-romains, elle règne, en fait, sur tous les secteurs de la création :

Comme elle est belle, la Dorée qui fleurit,
Elle est en fleur, la Dorée, rayonnante et fleurie.
Pour toi, le ciel et les étoiles font entendre une musique,
Le soleil et la lune célèbrent tes louanges.
Les dieux te glorifient,
Et les déesses chantent pour toi.
Comme elle est belle, la Dorée qui fleurit,
Elle est en fleur, la Dorée, rayonnante et fleurie.
Toute la terre chante pour toi.
Les bêtes sauvages dansent pour toi de joie.
L'Égypte et les déserts te glorifient,
Jusqu'au bord de l'horizon...

Et les pierres précieuses des déserts lointains, « tous les trésors perdus de l'antique Palmyre » sont sous sa régie; c'est elle qui « sème l'émeraude, la malachite et la turquoise, et en fait des étoiles ».

Culte très gracieux, dont les aspects simplement humains ou les côtés poétiques sont bien faits pour charmer; pourtant, on aurait tort de croire que Dendéra ait constitué une quelconque exception en Égypte : le culte lui-même se rendait selon le schéma général que nous avons tracé plus haut; à côté de ces chants pleins de poésie gracieuse, on vénérât à Dendéra, comme partout en Égypte, un animal sacré, et, si l'on en croit Juvénal, on n'y était pas beaucoup plus tolérant qu'ailleurs pour les dieux de la cité immédiatement voisine (1).

(1) « Entre deux peuples voisins, celui d'Ombos et celui de Tentyra, règne de longue date une vieille antipathie, une haine inextinguible,

Il est vrai que ce voisin était Seth, dieu réprouvé, à cette époque, dans presque toute la vallée, et ennemi personnel de l'époux d'Hathor, le grand dieu Horus.

Car Hathor a un époux, absent, il est vrai, et que nous devons tout à l'heure aller voir chez lui : Horus d'Edfou; très curieusement, les deux temples, séparés pourtant par plus de cent soixante kilomètres, présentent de multiples marques d'association; les divinités sont *mariées*, et, une fois l'an, Hathor se rend en bateau jusqu'à la résidence de son époux méridional; après quinze jours de réjouissance et de cérémonies de toute sorte, la déesse et sa flotille reprenaient le fil de l'eau et regagnaient Dendéra.

Une autre fête, connue celle-là de la plupart des temples d'Égypte, avait lieu plusieurs fois l'an, mais en particulier pendant les cérémonies marquant le passage d'une année à l'autre : *l'union au disque*; c'est un rite de régénération; l'« âme » de la divinité descend du ciel avec les rayons du soleil pour imprégner de nouveau sa statue terrestre d'une parcelle de sa présence; on expose donc dans un kiosque au toit amovible la statue divine, pour que les rayons du soleil puissent se poser sur elle; ce rite s'accomplissait sur le toit du temple, dans une petite chapelle carrée, bien conservée à Dendéra; la procession qui menait la statue jusque dans ce kiosque en plein air est gravée sur les murs des escaliers; du côté ouest, on voit le cortège qui monte; l'escalier droit de l'est servait à son retour.

On trouve à Dendéra les restes de *deux mammisis*, l'un de Nectanébo, l'autre de l'époque romaine; le

plaie incurable qui brûle encore aujourd'hui. La cause de cette grande fureur, c'est que chacun de ces deux peuples exècre les dieux de l'autre et s' imagine qu'on ne doit tenir pour dieux que les siens » (*Satire XV*, 33-38).

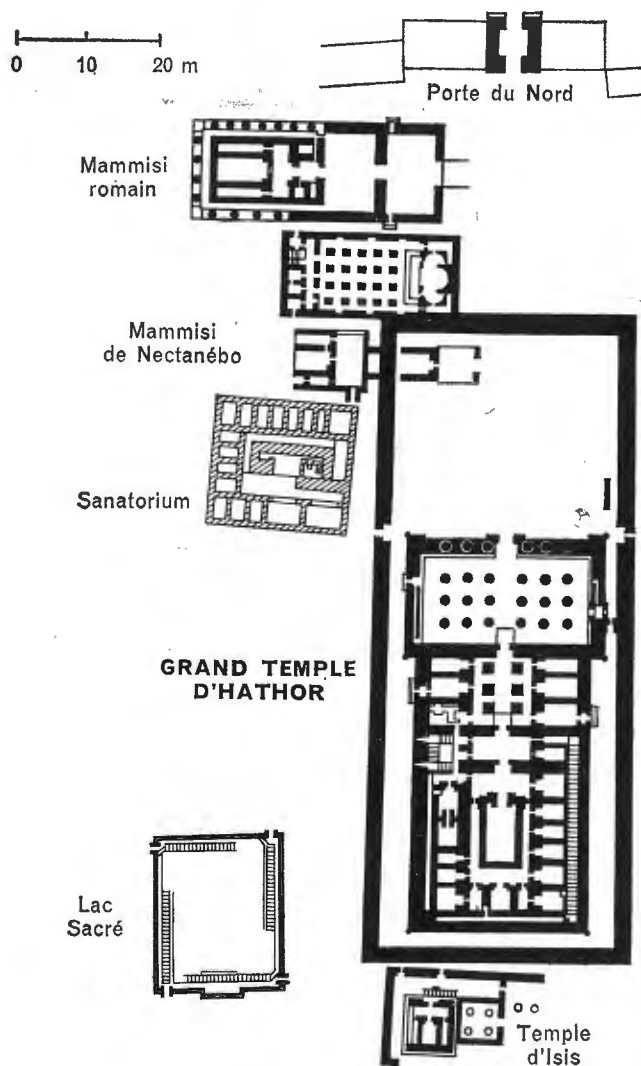


Fig. 21. — Temple de Dendéra

second a remplacé le premier lorsque l'extension du temple et le passage du nouveau mur d'enceinte ont dû mordre sur le terrain occupé par le premier *mammisi*; on y suivra les épisodes de la naissance divine, et on pourra comparer avec les scènes vues à Louqsor et Deir el-Bahari; à Edfou, à Philae, on trouvera deux *mammisis* semblables; celui de Kom Ombo a été à demi emporté par les eaux, et celui d'Esna n'est pas encore dégagé.

Les cryptes sont une des curiosités de Dendéra — non pas que ce soit le seul temple à en posséder, mais c'est le seul endroit où elles soient décorées avec cette abondance fantastique de détail; on en compte douze, à trois niveaux, réparties dans les murs ouest, sud et est, et dont l'entrée s'ouvre dans les salles postérieures du temple. Généralement, on n'en visite qu'une ou deux, plus accessibles que les autres; encore l'entrée en est-elle assez étroite. Dans ces cryptes étaient conservées les effigies divines les plus précieuses et les objets rituels dont on ne faisait pas un usage quotidien; on verra sur les parois l'image des statues qui y étaient enfermées, avec souvent l'indication de leur matière et de leur taille : « bois et or, une coudée, trois palmes, deux doigts ».

Sur le toit, du côté est, on aura parcouru une enfilade de petites chapelles au toit assez bas, et aux murs gravés de textes très denses; ce sont les lieux où s'accomplissait, annuellement, un rite essentiel, lié à la *renaissance d'Osiris*; c'étaient des cérémonies communes à la plupart des centres religieux d'Égypte, mais qui s'y exécutaient à des dates différentes, au cours du mois de Khoiak; l'un des rites importants consistait à façonner, de terre et de grains d'orge, une statuette en forme d'Osiris, que l'on entretenait dans une constante humidité jus-

qu'à ce que les graines aient germé; la statue transformée en une image végétale du dieu, chaque jour plus verte et plus drue, assurait la renaissance effective, chaque année, du dieu mort — et du même coup, sans doute, le renouveau végétal du pays, après le retrait des eaux.

A parcourir les diverses salles de ce temple, à déchiffrer ici et là les scènes qui couvrent les murs, à reconnaître, dans tel ou tel secteur de l'édifice, une disposition déjà vue à Karnak ou dans tel autre temple de la rive gauche, on éprouvera un sentiment double, qui ne fera que s'accroître; celui d'être à la fois dans un temple des plus *traditionnels*, typiquement pharaonique; et aussi de constater, autour de nous, de nombreux détails absolument *nouveaux*.

La première impression est confirmée par les textes mêmes du temple; il est bâti, nous dit une inscription de la « crypte des archives », selon un plan très ancien, remontant aux rois de l'Ancien Empire; Khéops et Pépi auraient, jadis, fondé les premiers édifices, cependant que l'organisation actuelle du culte et des rites serait due à Thoutmosis III; tradition sans doute en partie exacte, puisque le nom de Khéops est en effet lié au souvenir de papyrus précieux au contenu inestimable, trouvé jadis à Dendéra, cependant qu'une statue de Pépi I^{er}, provenant des décombres de Dendéra, a été récemment retrouvée près du temple. Le plan actuel du temple n'est certainement pas d'une aussi grande ancienneté; comprenons que la réfection d'époque ptolémaïque et romaine, qui substitua au temple du Nouvel Empire le temple actuel, a respecté, dans le nouvel édifice, un certain nombre d'éléments appartenant aux temples antérieurs. Mais, c'est l'évidence même, ce temple fut bâti comme un temple traditionnel, dans le style architectural des anciens temps.

Mais derrière cette apparente identité, nous sentons une profonde évolution du sens même de la gravure. Champollion se montrait sévère : Dendéra est, pour lui, « un chef-d'œuvre d'architecture, couvert de sculptures de détail du plus mauvais style... Les bas-reliefs de Dendéra sont détestables, et cela ne pouvait être autrement : ils sont d'un temps de décadence ». Tout n'est pas affreux dans la gravure de Dendéra, à beaucoup près; mais il est exact qu'il y a une très profonde modification du goût, et un sensible fléchissement de la qualité : « Mêmes poses, mêmes gestes traditionnels; mais la grâce exquise des lignes est perdue, ainsi que le calme hiératique des regards et des sourires. Dans l'art égyptien des belles époques, les personnages à fine taille restent purs comme les grandes fleurs qu'ils tiennent à la main; leurs muscles peuvent être indiqués d'une façon précise et savante, n'importe, ils demeurent quand même immatériels... Ici au contraire, on dirait des êtres vivants, palpitants et lascifs, qui auraient posé par jeu dans ces attitudes consacrées. La gorge de la belle déesse, ses hanches, ses nudités intimes sont traitées avec un réalisme chercheur et caressant; c'est de la chair qui frissonne. Elle et son époux, le bel Horus fils d'Isis, se contemplent, nus, l'un devant l'autre, et leurs yeux rieurs sont ivres d'amour » (P. Loti).

Changement du goût, affadi, amoureux désormais des formes modelées, d'un relief plus évocateur, du détail multiplié et qui s'attache aux figures sans nerf, aux lignes courbes sans vigueur; décadence aussi, très certainement, d'une technique, qui montre moins de sûreté à travailler le grès, moins de sobriété dans le choix des reliefs et dans leur exécution : tout cela tient au moment où Dendéra fut édifié; le classicisme relatif de l'architecture et le caractère traditionnel des bas-reliefs pourraient

L'ÉGYPTE

nous abuser sur la date; or, c'est au temps des derniers Ptolémées, de Tibère et de Néron que furent gravées ces diverses scènes; elles sont donc *d'une quinzaine de siècles* postérieures aux reliefs de Karnak ou de Deir el-Bahari (1). Cela n'explique pas seulement que l'art ait changé; cela donne aussi de profonds sujets de méditation; nous sommes habitués à considérer l'Égypte comme une des vieilles civilisations de l'Orient, à laquelle *succédèrent*, longtemps après les siècles glorieux, les civilisations classiques de la Méditerranée, la Grèce, puis Rome. Or nous trouvons ici un des plus grands monuments de la vieille Égypte contemporain des Césars. Et cette interminable survie d'un art, d'une pensée religieuse, d'une tradition nationale présente, naturellement, quelque chose de déconcertant. « Pendant qu'on ciselait ici même cet archaïque bas-relief d'empereur, et que l'on se servait encore pour graver son nom de cette écriture remontant à la nuit des âges, il y avait des chrétiens qui s'assemblaient à Rome dans les catacombes et mouraient en extase dans le cirque!... » (Loti). Germanicus visitait les ruines de la vieille Thèbes et s'en faisait traduire les annales millénaires, au moment où les graveurs de Dendéra cisaient ses murs sur l'image des Césars...

III. — LE TEMPLE D'ESNA

Esna se trouve sur la rive gauche du Nil, à 58 km au sud de Louqsor, à mi-chemin d'Edfou; on y va en train (une heure de trajet) ou en voiture (routes sur les deux rives); à Esna, on peut passer le Nil sur un barrage (ouverture de l'écluse pendant une heure en fin de matinée, interrompant le

(1) Autant vaudrait comparer Sainte-Sophie ou telle église chrétienne primitive au Sacré-Cœur.



11. Le temple d'Edfou : relief du mur extérieur.

trafic routier). Les voyageurs qui se rendent en bateau de Louqsor à Assouan y descendent naturellement ; les autres ne viendront pas à Esna pour la seule visite de ce monument, mais pourront très bien combiner une excursion de Louqsor à Edfou (une journée aller et retour) avec un arrêt d'une demi-heure à Esna ; cela ne les détournera pas de leur route. Le meilleur moment pour voir le temple (tourné à l'est) est le matin, avant 11 heures.

12. Façade de la grande hypostyle, à Edfou.

Nulle part l'opinion de Champollion sur les temples gréco-romains ne se trouvera mieux justifiée qu'à Esna : une architecture admirable servant de support à une gravure des plus détestables. Une fois passée la surprise de trouver un temple au milieu d'un village, et enfoui dans une sorte de fosse profonde de neuf mètres, le voyageur pourra admirer sans réserve l'harmonie magnifique de cette salle hypostyle, peut-être la plus belle qui subsiste de l'Égypte gréco-romaine ; seul vestige du temple ancien, elle est en bon état, malgré la sournoise infiltration des eaux et le salpêtre ; ses vingt-quatre colonnes, ses chapiteaux si variés, la hauteur de ses plafonds, la lumière tamisée qui règne dans cette grande forêt de pierre, produisent inévitablement une impression profonde. Le temple disparu, qui remplaçait lui-même des édifices du Nouvel Empire, était dû à Ptolémée VI ; la grande hypostyle fut sans doute construite sous Claude (41-54) ; elle fut décorée peu à peu, au cours des I^{er} et II^e siècles ; la dernière inscription date de Decius, au milieu du III^e siècle ; nous avons donc là quelques-uns des textes hiéroglyphiques les plus récents d'Égypte.

Les gravures ne sont pas faites pour séduire ; on y trouvera pourtant quelques scènes curieuses, reproduisant les dieux seigneurs du lieu ; fait inhabituel, deux créateurs y sont adorés en même temps — deux aspects

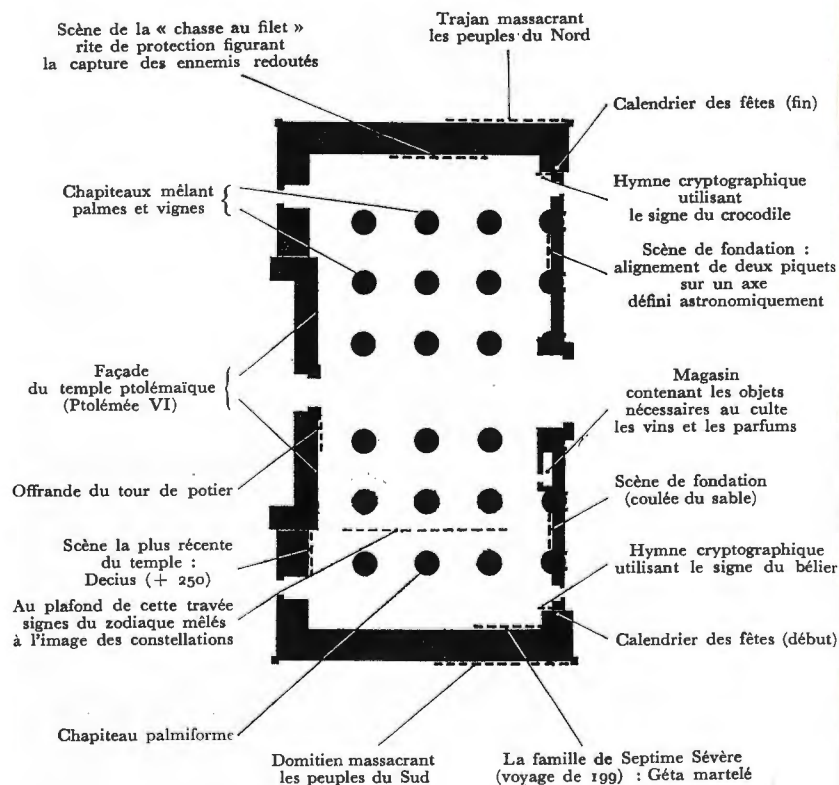


Fig. 22. — Temple d'Esna

du créateur; un dieu, Khnoum le bélier, qui est un « potier » et modela sur son tour les espèces vivantes :

Il a façonné les hommes, mis au monde les dieux, il a fait les animaux petits et grands, il a créé les oiseaux, les poissons et toute la gent rampante; et il a fait frétiler, à son ordre, dans l'eau de la crue qui sort des deux cavernes, les poissons destinés à nourrir les hommes et les dieux... Il a fait naître les végétaux au sein de la campagne, et il a bariolé les rivages de fleurs; il a fait que les céréales produisent leurs grains, pour fournir un moyen de subsistance aux hommes et aux dieux. Enfin il a percé des carrières au cœur des déserts, pour que les montagnes livrent leur contenu...

A côté de Khnoum, la déesse Neith, maîtresse de la grande ville de Saïs, dans le Delta, reçoit le culte, comme une seconde forme de la divinité créatrice :

Reine des dieux du ciel, souveraine des dieux de la terre et aussi maîtresse universelle des enfers; la première advenue des divinités, surgie à l'origine et qui commença d'être avant que ne fussent ceux qui devaient être...

Autour de ces deux divinités essentielles se rangent Nebtou, « la maîtresse de la campagne », Menhyt, la lionne redoutable, l'enfant Héka, le crocodile Chémanef, et Tithoès, le lion à tête humaine.

Nous nous étonnions, à Dendéra, de trouver Néron sur les bas-reliefs; ici, nous aurons la surprise plus grande encore de voir sur les murs des empereurs des II^e et III^e siècles, et d'y trouver la trace des dissensions qui séparèrent les fils de Sévère; une série de bas-reliefs montre Septime-Sévère, Julia Domna et ses fils, lors du voyage d'Égypte de 199; après la mort de l'empereur, les deux fils se querellèrent, et Caracalla tua Géta; l'image du prince assassiné fut partout martelée dans l'Empire romain : dans le temple d'Esna nous trouve-

rons l'image effacée de Géta, et ses cartouches usurpés ou martelés.

Malgré la date avancée des gravures, on constatera que le répertoire iconographique n'avait pas varié; les dieux sont mal faits, mais ce sont toujours les dieux d'autrefois, les mêmes gestes rituels, les mêmes offrandes qu'on retrouve sur les murs, immuables dans des tableaux d'une invariable structure.

Un des rites importants exécutés dans les temples était une opération de magie protectrice, au cours de laquelle les ennemis redoutés de l'Égypte, peuples voisins et hostiles, étaient capturés *dans un filet*, avec les oiseaux et les poissons des marais; on en verra une reproduction assez dégradée sur le mur intérieur nord (à droite en entrant).

On sera frappé de l'abondance des textes gravés sur le fût des colonnes, au-dessus des scènes rituelles de la partie inférieure; toute une bibliothèque religieuse est reproduite sur ces pierres, transcrivant le détail de toutes les fêtes importantes de la région d'Esna, les rites, les hymnes qui étaient psalmodiés, le chemin des processions, les marches à travers la campagne vers les sanctuaires voisins. Leur étude récente a permis de reconstituer avec beaucoup de détails de multiples aspects de la vie religieuse de cette zone d'Égypte pendant les derniers siècles du paganisme; on y a retrouvé du même coup quelques-uns des plus beaux textes religieux connus dans la Vallée du Nil.

Les dalles joignant les architraves du plafond sont couvertes de *scènes astronomiques*, reproduisant l'image du ciel tel que le concevaient les Égyptiens, avec les dieux avançant dans leurs barques, à la suite du soleil; dans les travées du sud, on remarquera l'introduction, parmi les figures étranges du ciel égyptien, de quelques signes du zodiaque.

IV. — LE TEMPLE D'EDFOU

On peut visiter Edfou en voiture à partir de Louqsor (aller et retour dans la journée) ou en train (à partir de Louqsor ou d'Assouan) : traversée du Nil par bateau à moteur, à heures fixes, puis trajet jusqu'au temple à pied ou en calèche. On peut aussi, dans la direction opposée, venir d'Assouan en train, passer la journée à Edfou, et reprendre le train vers Louqsor, en fin d'après-midi; on trouvera à la gare un buffet très abondamment fourni. La visite du temple prend facilement deux heures, pour peu qu'on veuille quelque peu s'attarder à comprendre tel ou tel détail, escalader le pylône, parcourir sans trop de hâte les portiques de la cour, l'enfilade des salles, les escaliers qui mènent à la terrasse, et, hors du temple, consacrer quelques moments au mammisi; s'informer des heures de départ du bateau, pour éviter une attente inutile au bord du Nil.

Le jour où le temple d'Horus fut « remis à son maître » Horus, pour qu'il vienne y habiter, fut une date mémorable dans les annales locales :

La ville fut en fête, les cœurs en joie, tous ses quartiers furent dans l'allégresse, le bruit des jubilations traversait ses espaces ouverts, ses rues étaient pleines de manifestations joyeuses; les provisions étaient plus abondamment répandues que le sable sur le rivage, les bœufs de toute race étaient abattus en plus grand nombre que les sauterelles; c'était un vrai terrain de chasse plein d'oiseaux, d'oryx, de gazelles, de bouquetins et toutes les espèces apparentées, offerts en holocauste; leur fumée s'élevait jusqu'au ciel; le vin ruisselait dans les rues, telle l'inondation sortant des deux cavernes, l'oliban brûlait sur l'encensoir, mêlé aux grains d'encens, et on pouvait en respirer l'odeur à un mille à la ronde; la ville brillait de tout son éclat de fête, toute luxuriante de fleurs; les prophètes et les pères divins étaient vêtus de lin fin, les suivants du roi avaient mis leurs atours, les jeunes gens avaient bu plus que de raison, les villageois étaient heureux et les filles belles à voir; l'allégresse était partout alentour, et la joie tout au long des rues; jusqu'à l'aube, il ne fut pas question de dormir.

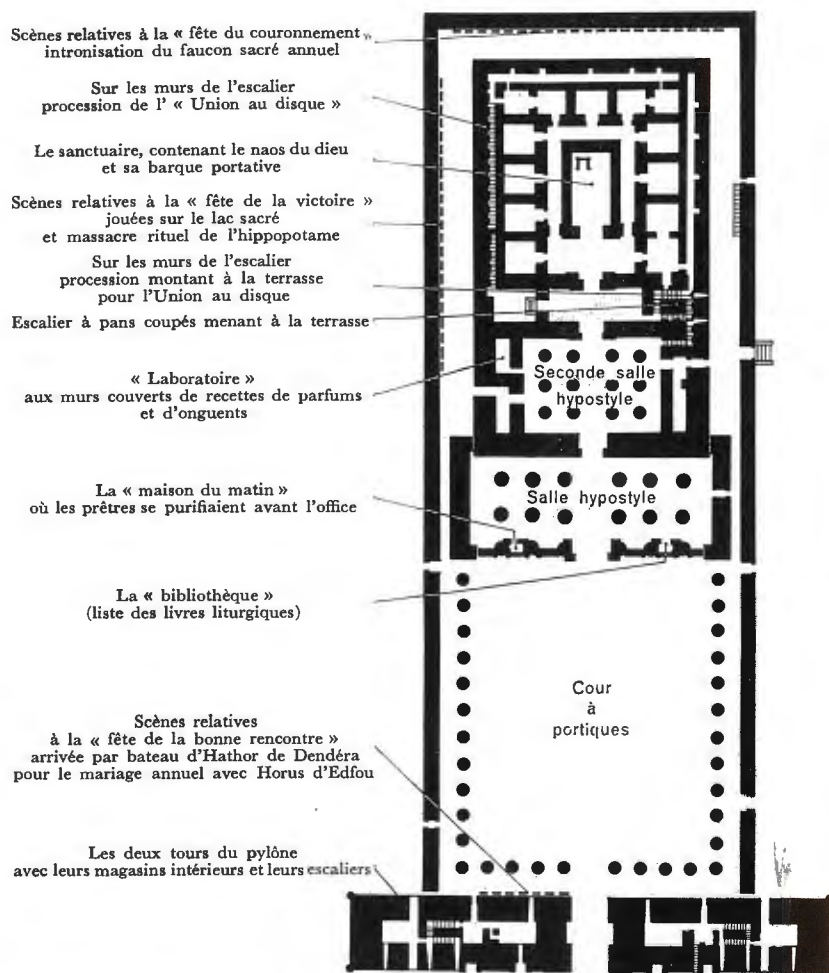


Fig. 23. — Temple d'Edfou

Les architectes et les graveurs avaient en effet bien travaillé, et pouvaient se montrer satisfaits; pourtant, en 95 années, depuis ce mois d'août 237 où la construction avait débuté, une partie seulement du travail avait été menée à son terme; il restait à bâtir la grande hypostyle, à construire le pylône, la cour et son mur d'enceinte; il y faudra encore 85 ans; le 5 décembre 57 av. J.-C., le temple, après 180 ans d'entreprise, se trouvait achevé.

Nous n'avons pas, comme à Dendéra, la chance de pouvoir contempler le temple tout entier dans une solitude magnifique; le village actuel vient s'interrompre presque sur ses murs; à peu de distance commencent à s'élever des H.L.M. de béton tristement bariolées; son lac, ses chapelles annexes, la plus grande part de son enceinte sont toujours enfouis sous les maisons; vu de près, sans le recul nécessaire, et dans un paysage mal adapté, il ne produit pas tout l'effet mérité; et pourtant, déjà, quelle émotion de voir cet édifice gigantesque, les deux môles du pylône, hauts de 36 m, qui dominent le village, et dont la masse géométrique apparaît au-dessus des arbres bien avant qu'on n'arrive à Edfou!

Là était adoré, de très haute antiquité, Horus le faucon, le rapace aux larges ailes qu'on voit encore planer haut dans les cieux du Sud. Une cosmogonie très curieuse le montre, à l'origine des temps, perché sur un roseau flottant à la surface de la mer primordiale. Aux époques où fut bâti le temple, il est l'époux de la fraîche Hathor de Dendéra, et Harsomtous, leur fils, naît dans le *mammisi*.

Ceux qui auront déjà visité Dendéra et Esna n'auront guère de surprise à parcourir les salles du grand temple; ils y retrouveront une disposition à peu près analogue des chambres, des portes, des escaliers. Seul le pylône

et la grande cour à portique qui lui succède feront contraste mais nous avons vu déjà l'équivalent, plusieurs fois, dans les temples thébains du Nouvel Empire ; il n'y a rien, dans tout cela, qui soit de nature à nous surprendre.

Le culte rendu dans ce temple est, pour l'essentiel, identique à l'image générale que nous en avons tracée ; on suivra peut-être encore mieux qu'à Dendéra, grâce à la conservation parfaite du mur d'enceinte et du chemin de ronde, le trajet des porteurs d'eau venant du puits et celui des porteurs d'aliments venant des ateliers, et qui pénètrent par la petite porte de l'ouest.

Deux des fêtes principales ont déjà été évoquées à propos de Dendéra : *l'union au disque* (procession dans les escaliers, jusqu'à la chapelle du toit, ici détruite), et *le mariage d'Hathor et d'Horus* (on verra la flottille venue de Dendéra sur le soubassement de la face interne du pylône, à gauche en entrant dans la grande cour). Une autre cérémonie commémorait *la victoire* du dieu soleil sur ses adversaires, et en prolongeait les effets favorables pour un nouveau cycle temporel ; on en suivra les épisodes (massacre de l'hippopotame, rituel des dix harpons, et navigation d'Horus victorieux dans sa barque à voile) sur la face interne du mur d'enceinte, dans le couloir de ronde de l'ouest. La quatrième fête était consacrée à *l'élection annuelle d'un nouveau faucon* vivant, qui devait être l'image vivante d'Horus sur la terre ; cette cérémonie assurait le renouveau périodique de la royauté d'Horus sur l'Égypte (scènes sur le mur intérieur du couloir de ronde, tronçon nord, derrière le temple).

Deux points du temple peuvent susciter quelque curiosité de la part du visiteur ; d'abord *la bibliothèque* ; c'est une petite chambre que l'on trouve à droite, en entrant dans la grande hypostyle, serrée entre deux colonnes ; à

l'intérieur, une niche dans le mur est entourée d'une liste de tous les livres qui s'y trouvaient déposés ; c'étaient les papyrus nécessaires au culte ordinaire ; on y trouve les livres de protection magique du temple et de ses divers éléments, les inventaires des formes divines adorées à Edfou, le livre de la conduite du culte, celui de promener la grande barque, des livres d'observation du ciel, des tables de passage des astres, des indications relatives au décor des parois, etc. Tous ouvrages qui nous auraient été précieux, mais qui, malheureusement, ont disparu.

L'autre salle sur laquelle nous attirons l'attention ne se distingue guère de celles qui l'entourent, sinon par la densité remarquable des colonnes de textes gravées sur ses murs ; on l'a appelée *le laboratoire*, et, de fait, on y trouve exposées avec un grand luxe extrême de détails les recettes de préparation des cosmétiques et parfums les plus courants dans le culte des temples. On y décrit, entre autres formules, celle de la préparation du fameux *kyphi*, depuis les manipulations initiales jusqu'à la production du parfum recherché ; pour obtenir par exemple un demi-litre d'extrait surfin de styrax, on nous révèle tout le processus de fabrication qui s'étale sur six mois, et consiste en huit périodes de traitement ; le détail des cuissons, des mélanges, des décantations nécessaires au résultat final, rien ne nous est épargné. On reste étonné de la complexité des opérations, de la conscience qu'elles requièrent de la part de l'exécutant, l'abondance des détails fournis, des mesures, des dosages, ne laissant guère de doute sur la réalité des opérations faites à partir de ces formules.

Ces opérations multiples, le culte lui-même, étrangement régulier et complexe, le nombre des textes à lire, des invocations à réciter à tout moment, la nécessité d'assurer, de jour comme de nuit, la garde du temple

contre les entreprises possibles des génies funestes, requéraient du clergé une conscience à toute épreuve. Il est, à cet égard, tout à fait remarquable d'avoir retrouvé, parmi les textes d'Edfou, un long appel aux prêtres du temple, les exhortant à accomplir leur tâche sans faillir :

Prophètes, grands prêtres purs, chefs des mystères, purificateurs du dieu, vous tous qui avez accès auprès des dieux, prêtres-lecteurs qui êtes dans le temple, ... administrateurs, préposés aux jardins, qui êtes en service mensuel dans le temple d'Horus le grand dieu seigneur du ciel, tournez vos visages vers cette maison où Sa Majesté vous a placés. Il avance dans le ciel mais voit ce qui se passe ici, et il est content de vous lorsque tout va bien. Ne faites pas d'initiation abusive; ne pénétrez pas au temple en état d'impureté; ne dites pas de mensonge en sa maison; ne soyez pas avides de biens; ne dites pas ce qui n'est pas vrai; ne recevez pas de pots de vin; ne faites pas de différence entre un pauvre et un homme puissant; n'ajoutez pas au poids ou à la mesure, mais plutôt retranchez sur eux; ne prenez pas de liberté avec le boisseau; ... ne révélez pas ce que vous avez vu dans tous les mystères des temples; n'étendez pas la main vers les biens de sa maison; n'allez pas vous risquer à voler son bien; et gardez-vous enfin de concevoir en vos cœurs une pensée sacrilège; car on vit des aliments des dieux, mais vous ne pouvez y voir des aliments (pour vous) que lorsqu'ils quittent les autels, après que l'offrande divine qui y était posée est devenue utilisable. Voyez, qu'il suive sa route au ciel ou qu'il parcoure le monde inférieur, ses yeux restent fixés sur ce qui lui appartient, partout.

Plus riche de profit est un instant passé à son service que toute une vie de seigneur provincial; plus riche de profit un jour passé à te présenter des offrandes que tous les trésors du pays tout entier; celui qui vit de ton pain, celui qui prospère à boire ton eau, il parviendra à une vieillesse tranquille; pas de souci pour qui est loyal envers toi, et celui qui adore ta personne ne périra pas.

V. — LE TEMPLE DE KOM OMBO

Dans notre descente vers le Sud, la dernière étape précédant la région de la cataracte est Kom Ombo, 40 km au nord d'Assouan; on peut, certes, descendre du train à la gare de Kom Ombo, et chercher sur place un moyen de transport susceptible de mener au temple, qui est assez éloigné (une heure de marche); mais la solution la plus agréable est de venir à Kom Ombo à partir d'Assouan, par la route, qui permet d'arriver directement jusqu'au temple; cette visite, faite dans ces conditions, peut agréablement occuper une demi-journée.

Esna était encore noyée dans son village, et Edfou, malgré sa grandeur, imparfaitement dégagé des maisons. La vue de Kom Ombo séduira dès l'abord; sans doute est-ce là un des endroits de l'Égypte où la nature offre à un monument ancien son cadre le plus beau; perché sur une hauteur qui tombe brutalement dans le Nil, loin de toute habitation moderne, isolé sur sa dune de sable, le temple de Sobek et d'Haroéris est un monument qu'on ne pourra oublier; le bleu profond du ciel, l'ocre des sables, le vert net et cru des cultures voisines, créent un fond de couleurs fraîches sur lesquelles les ruines, harmonieuses et claires, se détachent sans violence, et reflètent, selon l'heure, les teintes si changeantes de la lumière égyptienne.

Fait inhabituel, deux divinités reçoivent ici le culte en même temps et sur un pied d'égalité; on trouvera dans ce temple unique deux entrées, deux chemins d'axe menant jusqu'à un sanctuaire fait lui aussi de deux chambres accolées; à cette dualité axiale près, le temple se présente, du reste, comme les autres édifices que nous avons déjà vus; on notera simplement que la grande hypostyle a été dédoublée en profondeur, et qu'un double mur d'enceinte englobe l'ensemble des constructions.

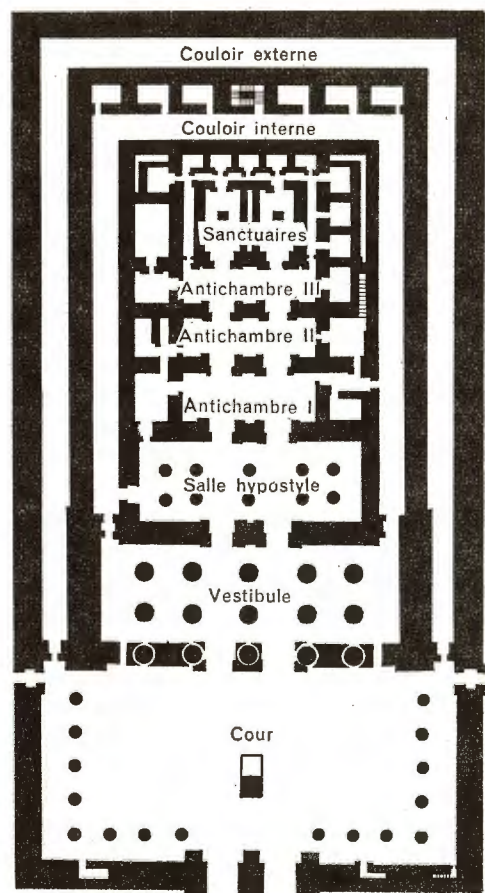


Fig. 24. — Temple de Kom Ombo

Une dédicace en grec nous apprend que nous devons ce temple « à l'infanterie, la cavalerie, et aux autres troupes cantonnées dans le district d'Ombos », et qu'elles l'élevèrent en l'honneur d'Haroéris (c'est-à-dire Apollon) et des dieux adorés avec lui, pour leur témoigner la

reconnaissance qu'ils éprouvaient de la bienveillance des dieux à leur égard. C'est un des rares cas où nous pouvons déterminer exactement par qui les temples furent édifiés à l'époque ptolémaïque; on voit que l'initiative des collectivités régionales suffisait à décider d'une entreprise aussi vaste, sans que l'État y prenne aucune part.

Commencée sous Ptolémée V, la construction fut pratiquement menée à son terme sous les Lagides, les Romains n'ayant plus eu qu'à compléter la cour, et à terminer la décoration des parois demeurées libres. Comme à Esna, cette gravure progressa par à-coups, et ne s'acheva que très tard; parmi les innombrables cartouches d'empereurs, on relève des noms du III^e siècle, Caracalla et Macrin.

On notera, comme dans tous ces temples de la dernière Égypte, une abondance extrême de textes, gravés en creux ou en relief, selon que les murs sont exposés à la pleine lumière ou tournés vers l'intérieur des salles; les tableaux rituels reproduisent des scènes auxquelles nous sommes maintenant habitués; seuls changent les têtes des divinités, différentes selon les endroits, et les cartouches des rois; les attitudes, les offrandes, la disposition générale des tableaux, demeurent inchangées.

Les dieux du temple constituent une paire discordante : un dieu faucon, Horus l'Aîné, Haroéris, et un dieu crocodile, Sobek; le premier, lié à toutes les légendes relatives à l'œil astral, au soleil, à la lune, est connu en Basse-Égypte, à Létopolis, et à Qous, un peu au nord de Thèbes; le second, fort répandu dans toute l'Égypte, comme il est légitime à une époque où les crocodiles abondaient dans le Nil, a des affinités encore plus précises avec les zones marécageuses du Fayoum. Leur rencontre à Ombos est encore une énigme. Comme la plupart des grands dieux du pays à cette époque tardive de

la pensée religieuse, l'un et l'autre apportent à leurs adorateurs à la fois l'air à respirer, l'eau de la crue et la richesse qu'elle répand sur les champs, la lumière dans laquelle croîtront les moissons; tous deux sont secourables, attentifs aux prières des hommes, vite calmés après la colère; Haroéris, de plus, serait « un médecin véritable » — dieu guérisseur, donc, comme beaucoup d'autres, car la renommée des sanctuaires croissait un peu en fonction du nombre de cures miraculeuses obtenues de leurs dieux...

On a parfois expliqué par cet aspect du dieu la présence, sur la face ouest du second mur d'enceinte (angle nord-ouest), d'une scène rituelle, où paraît, sur un baldaquin dressé devant le dieu, un plateau couvert d'instruments de chirurgie; on y voit des scalpels, des pinces, des ciseaux, plusieurs sortes de louches, des sachets, tout un matériel qui peut, naturellement, évoquer une opération et des soins médicaux; on a retrouvé des outils médicaux de ce genre; mais le contexte, et la présence de divers objets dont le rôle se comprend mal s'il s'agit de médecine, invitent à se demander s'il ne s'agit pas là d'outils requis par quelque « chirurgie divine », ayant pour but, par exemple, de reconstituer l'œil divin réduit en ses éléments de base, ou de satisfaire quelque complexe alchimie de ce genre; nous avons vu à Dendéra, dans les salles de la terrasse, se préparer avec les poupées d'argile ensemencées d'orge de Sokaris, et tout le détail des produits amalgamés dans cette fabrication, les proportions, la description des instruments utilisés, une sorte de « cuisine de sorcière » assez comparable.

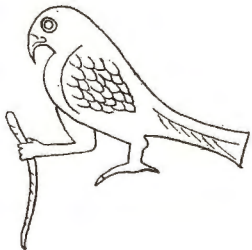
Le plat inférieur des architraves, et les dalles de couverture, là où elles sont conservées, ont gardé des couleurs assez fraîches, et montrent parfois des dessins de figures astronomiques curieuses; on notera en particulier les images inachevées qui montrent encore le

canevas quadrillé qui servit à les tracer. Peut-être avons-nous rencontré des quadrillages de ce genre dans telle ou telle tombe thébaine récemment visitée; entre le Nouvel Empire et la Basse Époque, les proportions des carroyages ont changé; au Nouvel Empire, 18 carreaux servaient de « module » à une figure d'homme; ici, on utilise une grille de 21 unités et quart.

Après Dendéra, Edfou, Esna, après l'abondance des reliefs thébains, pourtant, ce n'est pas le détail de telle ou telle scène qui pourra encore nous intriguer à Kom Ombo; tout cela se ressemble, et une fois la première curiosité satisfaite, on se lasse assez vite de ce qui semble, au voyageur, simple redite. Ce qui retiendra plus longtemps, c'est indéniablement le charme exceptionnel de ce temple, les couleurs, la lumière, et — généralement — le grand calme de ce promontoire isolé où le temple dore au grand soleil la surface deux fois millénaire de ses belles pierres. En suivant des yeux quelque voile qui mettra sa tache blanche sur le grand Nil azuré, nous prêterons l'oreille au vieux conte arabe qui nous explique la mort de l'antique Ombos, et la montée des sables autour du temple abandonné. Il était une fois deux frères, qui régnaient sur Ombos; l'un était bon, actif, aimé de tous; l'autre était mauvais, jaloux, détesté; le mauvais frère, dans un moment de colère, chassa le frère bienfaisant; et toute la population de la bourgade le suivit en exil, abandonnant tout derrière elle. Enfin seul maître de ces terres de culture, le frère resté sur place constata alors que ce départ l'avait privé de tous les hommes capables de travailler les champs et de les ensemer. Il recourut alors à la magie, et tenta d'obliger les morts à venir travailler sur ses terres; la force irrésistible de l'enchantement ramena sur les champs voisins toute la cohorte des paysans qui les avaient jadis labourés; mais ils voulurent se venger de cette contrainte qui

avait troublé leur repos, et semèrent, dans les sillons nouvellement ouverts, des grains de sable au lieu de grains de blé; dès lors, inexorablement, le désert reprit ses droits; la ville disparut, les champs se couvrirent du fauve moutonnement des dunes, et bientôt le temple lui-même, à demi enseveli, ne laissa plus voir que les corniches de sa façade et les fleurs de ses chapiteaux.

Grâce à cet ensablement, le temple a gardé cette merveilleuse patine claire sur laquelle joue si heureusement le soleil de Haute-Égypte, et les hommes ne songèrent pas à détruire un monument dont la plus grande partie échappait à leurs coups.



ASSOUAN

A 947 km du Caire, proche de la première cataracte, et point de départ des voyages en Nubie, Assouan est accessible par train (W.-L. du Caire), en certaines périodes par avion (du Caire et de Louqsor) et par bateau (depuis Louqsor).

Les points d'intérêt sont dispersés; le voyageur qui ne dispose que d'un temps limité aura intérêt à grouper ses excursions.

1° Rive droite (en taxi). — On se rendra aux carrières (en général, la visite se limite aux carrières du nord) et à l'obélisque inachevé (p. 175); la carrière méridionale, où se trouve la statue inachevée d'Aménophis III, est à quelques kilomètres plus au sud. De là, on rejoindra la route asphaltée, et on se rendra au barrage, d'où l'on aura à la fois vue sur le réservoir, plein en hiver, et sur les rochers de la cataracte (p. 164).

2° En felouque sur le Nil. — La plus grande part des excursions se fera en barque; l'île Éléphantine d'abord, où subsistent les ruines de la ville ancienne d'Iébs (p. 179), lieu de trouvaille des lettres de l'Ancien Empire qui nous parlent du comte Sabni (p. 187) et des papyrus araméens qui ont révélé les mésaventures de la garnison juive de l'île; on verra au passage les tombes des béliers (p. 190), les restes des édifices gréco-romains, la chapelle de culte de Hékyeb (p. 188), le nilomètre (p. 170). Le joli Musée, installé dans un jardin ravissant, groupe divers monuments trouvés dans la région et en Nubie. Pendant cette visite, on pourra évoquer les épisodes turbulents du « scandale » d'Éléphantine, qui prit naissance au voisinage des temples du Nouvel Empire aujourd'hui ruinés (p. 189) et la jolie histoire du magicien prisonnier (p. 193).

L'île des fleurs (« île Kitchener »), où sont groupés arbres et plantes exotiques les plus variés, mérite un moment de visite.

L'île de Séhel, à quelque distance vers le sud, séduira les amateurs de paysages sauvages; les deux rochers qui bornent l'île vers le sud sont

couverts de graffiti pharaoniques, qui nous parlent des expéditions militaires en Nubie, du passage des « fils royaux de Nubie », rappellent le creusement des chenaux parmi les rapides, et commémorent le passage des maîtres d'œuvre venant chercher du granit ; au sommet du massif de l'est, on verra la grande stèle de « la famine » (p. 168) et on découvrira un panorama magnifique sur la zone des rapides.

3° Rive gauche (traversée en barque, puis excursions à pied). — Vers le nord, les tombeaux, alignés en terrasses horizontales, et précédés par les grands escaliers à rampe qui descendent vers le Nil ; on y verra les tombes de Mékhou et Sabni (p. 184), d'Herkhouf (p. 181), d'Hékayeb (p. 188) parmi quelques autres ; après la montée un peu rude et la visite des hypogées, on admirera le paysage du Nil qui s'étend vers le sud jusqu'à la cataracte, et l'on pourra évoquer, devant les textes qui les rappellent, les premières expéditions menées vers l'Afrique (p. 181).

A hauteur de l'île d'Éléphantine, plus au sud, près du départ de la rampe qui monte vers le tombeau de l'Agha Khan, on trouvera la piste qui mène en un quart d'heure au couvent de Saint-Siméon (abandonné depuis le XIII^e siècle) ; cette visite donnera une idée générale de ce que furent les installations cénobitiques chrétiennes en Égypte ; église, cellules, puits, moulin ; murailles solides et donjon rappellent l'insécurité due aux pillards.

4° Dans le village même d'Assouan, le voyageur aimera flâner au bord du Nil, dans les ruelles du souq, et dans les bazars soudanais ; les restes antiques sont, pour le moment, en petit nombre : un temple ptolémaïque d'Isis, à l'aspect sévère, quelques pans de murs d'époque romaine, derrière le « Grand Hôtel », ici et là, quelques rochers inscrits.

Grâce à la nouvelle route asphaltée, on peut facilement faire, à partir d'Assouan, une excursion à Kom Ombo (p. 155).

On se lasse du colossal, du grandiose, de l'abondance, presque excessive des images du passé ; après les grands temples de Karnak ou d'Edfou, après la vie bariolée des tombes thébaines, Assouan apporte, pour quelques heures, une détente bienvenue ; pas d'œuvre inoubliable qui absorbe l'attention ; mais un paysage fait pour le rêve, pour les longues glissades de felouques sur le Nil, pour une calme envolée de voiles blanches entre les

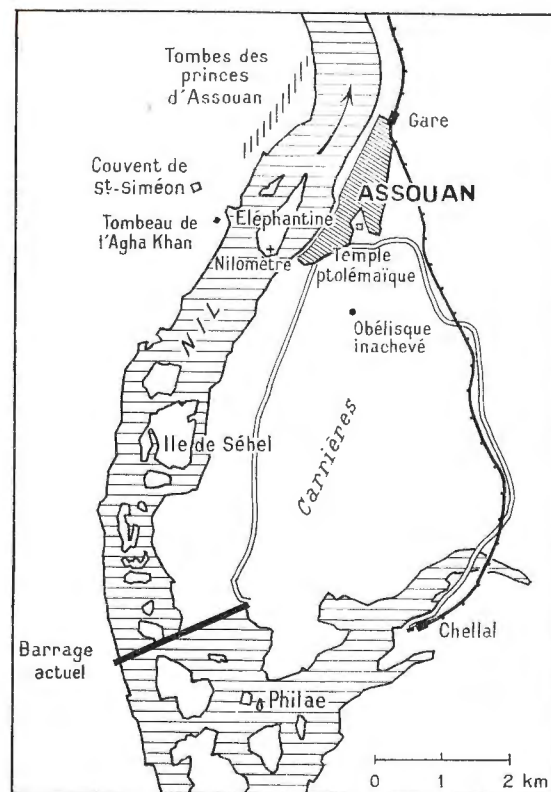


Fig. 25. — La région d'Assouan

rochers granitiques. Un ciel cru, tranchant, bordant directement l'or des dunes, de fraîches touffes de palmiers échappées à la terre sombre des villages anciens, des rochers noirs ponctuant l'eau calme, et un paysage aux dimensions tout africaines, dans une lumière blonde, pure, vivante. Des documents multiples nous ont restitué

les mille et un épisodes dont fut faite, à travers cinquante siècles, l'histoire d'Éléphantine et d'Assouan; mais ce sont les données primordiales de la géographie qui ont défini le destin de ce petit morceau de terre; la cataracte y marque un terme difficile à franchir; le chaos granitique fait de ce secteur la réserve où les bâtisseurs pharaoniques viendront chercher les pierres les plus dures utiles à leurs constructions; et le désert nubien et soudanais qui s'ouvre en amont d'Assouan fait de cette ville le dernier poste avancé de l'Égypte avant la grande solitude africaine; c'est de là que partiront les voyages d'exploration et de conquête, qui rendront peu à peu l'Afrique plus familière aux civilisations méditerranéennes.

I. — LA CATARACTE ET SES LÉGENDES

Entre les premiers torrents qui ruissellent des monts Louvironza et la Méditerranée, le Nil s'est aménagé un lit à travers des terrains de structure variée; lorsqu'au milieu des « grès africains » affleurent des roches cristallines, gneiss et granits, le travail de creusement s'opère à un rythme inégal, et une brusque dénivellation brise le cours du fleuve; à chaque ressaut de ce type, on a donné le nom de « cataracte »; de Khartoum à Assouan, on en compte six; celle d'Assouan, « la première », est de toutes, très certainement, la moins impressionnante.

La désillusion que l'on peut éprouver naît d'abord d'une excessive générosité de la tradition littéraire; le terme même de cataracte est déjà trompeur; il évoque irrésistiblement pour nous les chutes du Niagara ou celles du Zambèse, un vertigineux à-pic d'où les masses liquides se précipitent vers des abîmes sans fond. Puis

les Anciens se sont chargés de nous abuser par une emphase injustifiée. Strabon avait parlé de cette cataracte en termes choisis, avec des images raisonnables : « C'est une chaîne de rochers, dont la partie supérieure, plate et unie, laisse couler l'eau avec une rapidité extrême jusqu'à un escarpement qui crée un brusque dénivellement où l'eau tombe avec fracas, non sans laisser subsister des deux côtés près de la rive un chenal praticable ». Chez Cicéron, on parle déjà des « montagnes très élevées » d'où le Nil se précipite; Sénèque ajoute que le bruit produit par cette chute est tel qu'une nation que les Perses avaient placée en ce lieu, abasourdie par le fracas incessant, ne put y tenir; on dut la fixer en une zone plus sereine... Au ^{xvii}e siècle encore, le voyageur Paul Lucas n'hésite pas à nous dire que « ces chutes si fameuses... tombaient par plusieurs endroits d'une montagne de plus de 200 pieds de hauteur ».

Il y a en tous ces récits quelque abus; le Nil, en 5 km de cours, passe d'une hauteur de 94 m à un niveau de 89 m, par des paliers successifs qui apparaissent aux basses eaux; nous sommes loin des 200 pieds de Lucas. D'autre part, la construction du barrage actuel a fortement transformé le régime des eaux et l'aspect des rochers qui émergent en aval.

Pour retrouver une image assez exacte de ce que fut la cataracte, il faut relire les récits de voyage du siècle dernier; tous soulignent la violence des eaux écumant à travers les rochers, l'aspect désolé de cette zone de noirs éboulis, la difficulté qu'éprouvent les bateaux à franchir cette passe dangereuse. Certains, qui parvinrent à bon port, eurent conscience d'avoir sauvé leur vie de justesse; d'autres y perdirent leur « *dahabiéh* »; et d'autres encore, comme Belzoni, racontent qu'« après quelques remous, guère plus extraordinaires que ceux d'autres

fleuves », ils eurent la surprise d'avoir, en peu de temps, descendu la cataracte « sans s'en douter ». Il faut conclure que cette « cataracte », selon l'époque de l'année, était franchissable à des degrés divers. Oublions donc le terme de « cataracte », propre à nous décevoir ; la réalité est encore très belle ; que nous contemplions ces rapides du haut du barrage, ou que nous allions, en felouque, contourner ces sombres rochers couverts d'une patine brillante comme de l'émail, taraudés, émoussés par la violence des eaux, roulés l'un sur l'autre en un chaos de géants, nous éprouverons la même impression de dépaysement et de grandeur inhumaine ; au cours des ères géologiques, le plus grand fleuve du monde a joué, ici, avec des pans de montagnes comme un enfant joue avec des osselets.

Dans l'Antiquité, la cataracte offrait, naturellement, un obstacle très grave à la navigation ; nous savons par exemple que le roi Sésostris III, partant en guerre contre les peuplades d'au-delà de la seconde cataracte, fit creuser un chenal, au sud de l'île de Séhel, pour livrer passage à sa flottille ; ce chenal avait, nous dit le texte, 150 coudées (= 78,45 m) de longueur, 20 coudées de large (= 10,46 m) et une profondeur de 15 coudées (= 7,85 m) ; au moment des hautes eaux, ce chenal était suffisant pour que des bateaux tirés par des haleurs pussent franchir sans dommage la zone la plus dangereuse des rapides.

Le vieux Sénèque nous décrit, dans ses *Questions naturelles*, l'habileté avec laquelle les riverains des rapides franchissaient, sans dommage, les remous écumants du fleuve : « Deux hommes s'embarquent dans un petit bateau que l'un dirige, et que l'autre vide ; après avoir roulé longtemps au milieu des rapides furieux, et des flux et reflux, ils atteignent enfin de très étroits canaux par lesquels ils sortent de ces gorges rocheuses. Lancés

avec le fleuve tout entier, ils gouvernent le canot de la main et, à la grande terreur des spectateurs, tombent la tête en avant ; déjà on déplore leur trépas, on les croit noyés, submergés par la masse énorme d'eau, quand on les voit naviguer loin du lieu de leur chute, avec la rapidité d'un projectile. » Il semble que ce sport dangereux ait conservé fort longtemps une certaine faveur au voisinage des cataractes — ou du moins que ses riverains l'aient simplement réinventé ; les voyageurs du siècle dernier nous parlent en effet souvent des enfants nubien qui franchissaient sous leurs yeux les rapides, montés sur des troncs de palmiers, se jetant dans les tourbillons d'écume où ils disparaissaient, avant d'émerger à nouveau, tout ruisselants d'eau, et de venir en souriant largement quêter leur récompense...

§ 1. La question des sources

Terme où cesse l'Égypte habitée, porte de l'Afrique, zone où le Nil, dans un chaos de roches brisées, fait son entrée sur la scène égyptienne, Assouan est, entre toutes les villes, celle où l'on s'interroge le plus naturellement sur l'origine du grand fleuve ; tout le monde classique ancien s'est passionné pour cette question ; César lui-même, à en croire Lucain, aurait volontiers tout délaissé, y compris la guerre civile, si on avait pu lui offrir de contempler un jour l'endroit où le Nil prenait sa source ; ne croyons pas cette affirmation à la lettre, mais reconnaissons que le problème entretint longtemps la curiosité des voyageurs.

Reconnaissons aussi que seuls des étrangers pouvaient s'interroger de cette façon ; les Grecs, les Romains voyaient, dans leur pays, des ruisseaux naître au creux des vallons ou au flanc des collines ; en Égypte, il n'est pas de source ; le mot même n'existe pas dans la langue égypt-

tienne; le Nil n'est pas un fleuve, mais un élément du monde, comme le ciel ou les montagnes; il n'a pas plus d'origine que la mer; ce dont on peut, en revanche, chercher l'origine, c'est la crue; les habitants de la région des cataractes pensaient que cet appoint annuel d'eau fertilisante provenait d'immenses réservoirs souterrains, que le dieu Khnoum tenait clos la plus grande part de l'année, sous ses pieds; soulève-t-il sa sandale, alors le flot jaillit et se répand en un déferlement tumultueux sur tout le pays. Ces réserves d'eau se trouvaient quelque part dans la région des rapides; on voit parfois représenté ce réservoir souterrain : c'est une caverne protégée des replis d'un grand serpent, où trône Hâpi, la crue personnifiée, versant de son vase incliné le flot qui va redonner la vie à l'Égypte. Quand Hérodote interrogea sur *les sources* du Nil le scribe du temple de Saïs, on lui parla de ces deux rochers voisins d'Assouan entre lesquels naissait *l'inondation*; l'Égyptien était très sérieux, mais Hérodote eut l'impression qu'il voulait plaisanter; ils parlaient de choses différentes.

§ 2. Les sept années de famine

Une visite à l'île de Séhel ne décevra certainement pas le voyageur qui l'entreprendra; il n'aura qu'à se laisser conduire, par son batelier, jusqu'aux plages de cette île, et il pourra parcourir quelques moments le chaos de rochers qui la borde vers le sud; là, il trouvera plusieurs centaines d'inscriptions, de toutes les époques, rappelant le passage des hauts fonctionnaires partant pour la Nubie, les campagnes militaires des pharaons, le séjour que les maîtres d'œuvre firent dans la région pendant l'extraction dans les carrières des blocs dont ils avaient besoin, et aussi les signatures des notabilités locales, prêtres des dieux de la cataracte et personnages impor-

tants. Mais s'il a le courage d'escalader ce chaos et d'atteindre le petit plateau qui le domine, il sera doublement récompensé; d'abord par la vue inoubliable qu'il aura, de ce belvédère naturel, sur la cataracte et ses rochers; ensuite par la découverte d'une très longue stèle gravée sur un rocher tourné vers l'est, et connu depuis le siècle dernier sous le nom de « stèle de la famine ». Tel qu'il se présente à nous, ce texte est un faux d'époque ptolémaïque, reproduisant — ou inventant — un décret remontant au temps du lointain roi Djéser.

Pendant sept années, la crue du Nil n'était pas venue rendre vie au pays appauvri :

Le grain était peu abondant, les épis desséchés; tout ce qu'on trouvait à manger était en maigre quantité, chacun se voyait frustré de sa récolte. C'en était au point qu'on n'arrivait plus à marcher; l'enfant pleurait, le jeune homme était déprimé, le cœur des vieillards était désolé; ils restaient accroupis, les jambes repliées, les mains ramenées sur eux. Même les gens de la Cour étaient dans le besoin, et les temples étaient fermés, les sanctuaires noyés sous la poussière...

Le roi Djéser recourt donc au chef de ses prêtres-lecteurs, Imhotep — celui-là même que nous avons évoqué en traversant Saqqara, et qui devait devenir, aux époques tardives, dieu guérisseur et fils de Ptah; il lui demande de s'enquérir de l'endroit où naît la crue, et des dieux qui président à sa montée. Imhotep se rend donc à la grande bibliothèque sacerdotale d'Hermopolis, y consulte les manuscrits et les papyrus anciens, et revient auprès du roi avec les éléments d'une monographie sur la région d'Éléphantine, ses dieux, ses carrières — et sur l'origine de la crue :

Il est une ville au sein des eaux et que le Nil entoure; on la nomme Éléphantine (...); l'eau a pour nom « les deux

gouffres »; ce sont les deux mamelles où s'abreuve toute chose; c'est le berceau de la crue, l'endroit où elle retrouve périodiquement sa jeunesse; c'est de là qu'elle s'élance, haute de 28 coudées, pour atteindre finalement la mer avec encore 7 coudées. Khnoum est là, comme dieu, les sandales posées sur le flot, tenant à la main le verrou de la porte, de sorte que les battants s'ouvrent à son désir...

Les choses étant désormais claires, le roi fait à Khnoum une offrande solennelle, et le dieu lui apparaît en songe pour lui annoncer, en retour, la fin de la disette :

Je ferai monter pour toi la crue; et il n'y aura plus d'année où l'inondation manque à aucun terrain; la végétation poussera, ployant sous le poids des épis, la déesse des moissons étant en tout lieu présente; tout sera fourni par millions. Je ferai que tes hommes soient comblés, et qu'ils puissent, avec toi, emplir leurs mains; (...) les terres resplendiront, car le flot sera excellent; et les cœurs seront plus gais que jamais.

§ 3. Le nilomètre

Vingt-huit coudées au départ de la cataracte, 7 encore au voisinage de la mer, voilà qui nous donne une idée intéressante sur la façon dont les Égyptiens mesuraient la hauteur des crues, et en tiraient parti pour l'agriculture de leur pays; or, en visitant Éléphantine, nous aurons eu l'occasion de descendre un long escalier couvert qui mène de la berge supérieure de l'île jusqu'au niveau de l'eau; c'est un « nilomètre », partiellement détruit, où un touriste illustre nous a précédés il y a deux mille ans, quand le monument était encore intact :

C'est un puits, bâti en pierre de taille tout au bord du Nil, dans lequel l'eau monte et s'abaisse comme dans le fleuve lui-même, ce qui permet d'annoncer sûrement si la prochaine inondation atteindra le maximum, le minimum, ou le niveau moyen des crues. Pour cela, on a gravé sur les parois

du puits des raies correspondant aux crues normales et aux autres hauteurs auxquelles le Nil a pu atteindre, et des inspecteurs spéciaux communiquent leurs observations à qui veut en prendre connaissance, car ils savent longtemps à l'avance, sur des indices certains, la date précise et l'importance de la future inondation, et ils n'en font pas mystère. Rien de plus utile qu'un semblable renseignement tant pour les cultivateurs qu'il fixe sur la quantité d'eau qu'ils auront à mettre en réserve, sur les travaux qu'ils auront à exécuter, digues ou canaux, et que les autres précautions à prendre, que pour les gouverneurs qui règlent en conséquence les taxes, toute augmentation de la crue impliquant naturellement une imposition majorée.

Deux mille ans après Strabon, nous descendrons les marches du même escalier, bien dégradé aujourd'hui; sur les murs, ici ou là, on décèlera encore les traces d'inscriptions anciennes, et devant la plaque où Mahmoud el-Falaki, en 1870, commémore la remise en service du nilomètre, on restera frappé par l'uniformité des préoccupations qui ont, de tout temps, hanté l'esprit des riverains du Nil; dans ce pays sans source et sans pluie, seule la crue, qui échappe au contrôle humain, décide chaque année de l'abondance ou de la misère pour tout un peuple. Tous les régulateurs construits à travers l'Égypte depuis un siècle, le barrage d'Assouan, plusieurs fois surélevé, et le « haut-barrage », en cours d'aménagement, n'ont eu d'autre but que d'arracher le peuple d'Égypte à cette servitude éternelle.

II. — LES CARRIÈRES DE GRANIT

En fouillant dans les papyrus d'Hermopolis, Imhotep avait copié le paragraphe suivant :

On trouve, sur ce territoire, à l'est, des zones d'extraction riches de toutes les sortes de pierres résistantes, des minéraux

de toute espèce, et tous ces matériaux que l'on recherche pour construire les temples de Haute et Basse-Égypte, les enclos des animaux sacrés, les pyramides royales, ainsi que toutes les statues qu'on dresse dans les enceintes sacrées et dans les sanctuaires.

La région d'Assouan est en effet riche de toute sorte de roches cristallines; brisant les grès superficiels, tout un massif granitique affleure, accompagné de sillons ou d'inclusions de granulites, de diorites, de pétrosilex, de quartz hyalins ou laiteux. Le granit lui-même est d'une qualité très déterminée : granit rose, avec de gros cristaux de feldspath rose, de mica noir et brun, de quartz laiteux et, accidentellement, de hornblende. Au Nouvel Empire, les Égyptiens appelaient ce granit « pierre d'Éléphantine », ce qu'on traduira plus tard par « pierre d'Assouan » — syénite (1).

L'aire d'exploitation ancienne est très étendue; les îles du Nil, les rochers voisins de la berge orientale, et plusieurs points du massif montagneux oriental ont gardé des traces de carrières; c'est à l'est que s'ouvrirent les chantiers les plus importants.

Une visite des carrières peut être décevante si elle se borne à une promenade parmi les rochers surchauffés : il faudra quitter l'enchantement des eaux calmes et des palmiers, pénétrer dans cette zone de désolation où quelques monuments inachevés sont encore couchés dans la montagne; au milieu de ces rochers sombres, de ces sables éclatants, de cet air surchauffé, sous ce ciel implacable, nous pourrions pourtant tenter d'imaginer un chantier ancien en activité.

(1) C'est le terme qu'emploie PLINIE L'ANCIEN (*H. N.*, XXXVI, 13); mais, par une déviation d'emploi, ce nom s'applique aujourd'hui, en pétrographie, à une roche granitoïde gris sombre, composée de feldspath et de hornblende (donc dépourvue de quartz, et presque entièrement de mica) qui n'est pas le granit d'Assouan.

§ 1. Un chantier ancien

Avant tous les autres sont venus les contremaîtres, à la recherche des affleurements granitiques; car nous n'avons pas affaire, ici, à des carrières continues, comme il en existe pour le grès ou le calcaire; les roches cristallines affleurent selon des dessins capricieux, et leur surface, exposée à une action solaire brutale, se désagrège et prend cet aspect arrondi si caractéristique des rochers de la région; d'autre part, les failles sont fréquentes à travers la masse rocheuse, et tous les points ne sont pas propres à l'exploitation. Il faut donc d'abord déblayer le flanc des rochers, en enlevant les blocs tombés et la croûte superficielle en désagrégation, pour atteindre la pierre utilisable. A ce moment interviennent les carriers; sur la face dénudée, ils préparaient le tracé des blocs qu'ils désiraient extraire, et marquaient ce tracé d'une série de petites cavités étroites et longues, où ils introduisaient ensuite des coins de bois sec; on mouillait ce bois, qui, en gonflant de façon uniforme le long d'une même ligne, fendait la pierre selon le plan souhaité. On verra, à proximité de l'obélisque inachevé, des traces d'extraction pratiquée selon cette technique; naturellement, la dimension des trous, leur espacement, variaient selon l'ampleur du bloc à dégager; il y avait aussi de fréquents échecs, dont on verra les traces ici ou là, quand la pierre se fendait obliquement. On recommence cette opération autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce que le bloc soit entièrement dégagé de la montagne; dans la carrière même, on se borne à dégrossir le bloc; la taille, le polissage, la gravure se feront plus tard, au point de destination.

Après l'extraction, le transport jusqu'au Nil; on a repéré un certain nombre de rampes en pente douce,

partant de la carrière en direction du Nil; les blocs devaient être tirés sur des traîneaux sur ces chemins, consolidés probablement avec des pièces de bois ou des briques, par un nombre énorme de manœuvres attelés à de grands câbles de traction.

Arrivés au bord du Nil, les blocs étaient chargés sur des radeaux ou des péniches plates échouées sur la berge, et que le Nil mettait lui-même à flot quand la crue noyait les rives. On a retrouvé, sur les monuments, des images de ces bateaux chargés de colonnes de granit ou d'obélisques, qu'une flottille de grosses felouques traîne jusqu'au lieu où ces monuments étaient attendus; sur l'un de ces bas-reliefs, il n'y a pas moins de 27 bateaux remorqueurs, mus par une armée de plus de huit cents rameurs. Au point de destination, la même opération s'accomplissait dans l'autre sens : débarquement, traîneaux, rampes, traction...

L'imagination se perd à évaluer le travail que constituent l'extraction d'un colosse, la taille de cette matière presque indestructible, le charriage de ces masses pesant des centaines de tonnes sur des rampes parfois noyées de sable. Et naturellement, les théories les plus folles ont été émises, sur les métaux spéciaux dont devaient disposer les anciens carriers. Nous avons retrouvé les outils des ouvriers pharaoniques; ce sont des ciseaux de bronze et des pilons de dolérite, le polissage étant certainement fait au moyen d'une poudre abrasive. Cela paraît difficile à concevoir; pourtant il ne subsiste aucun doute raisonnable; jamais les carrières d'Égypte n'ont restitué d'outils autres que ceux-là (1).

(1) Il y a quelques années, un sculpteur a réalisé l'exploit, à la fois d'extraire dans la montagne d'Assouan un bloc de granit en employant les procédés anciens : pilon de dolérite et coins de bois, et de tailler une tête « pharaonique » dans du granit avec pour seuls outils des percuteurs de silex.

§ 2. Obélisques

Le granit est essentiellement la matière des grands monolithes et des obélisques (1); image de l'émergence initiale qui creva les eaux primitives et sur laquelle brilla le premier soleil, perchoir du héron cendré ami des eaux fangeuses dont la légende devait faire l'oiseau phénix, l'obélisque est, pour les Égyptiens, constitué de la matière indestructible, « puisée au foyer saint des rayons primitifs », alliance du premier sol et du premier feu du ciel; plaqués d'or, ces aiguilles prestigieuses étincelaient devant la porte des temples, comme les rayons mêmes de l'astre qui se posait sur eux.

Le plus grand que nous ayons vu en Égypte est celui de la reine Hatchepsout, à Karnak; il mesure 29,50 m de haut, et pèse environ 374 t (2); l'inscription que la reine a gravée sur sa base nous apprend qu'il fut, avec son compagnon aujourd'hui brisé, fait d'un seul bloc de granit; on commença d'y travailler le premier jour du 6^e mois de l'année, on le termina le dernier jour de l'an, soit sept mois « après l'ordre d'exécution donné dans la montagne ». La reine s'était fait tailler deux paires de ces obélisques gigantesques, et l'on retrouve, sur les rochers d'Assouan, le nom des chefs de travaux venus pour exécuter ce travail exceptionnel : Amenhotep et Senenmout; un bloc de la « chapelle de la reine » figurait ceux de Karnak, et à Deir el-Bahari, nous avons pu voir les chalands qui avaient traîné jusqu'à Thèbes les deux autres.

Celui qui repose, inachevé, dans la carrière d'Assouan devait être encore plus grand que les autres (41,75 m de

(1) On connaît un petit nombre d'obélisques de quartzite, de basalte et de grès.

(2) Celui de Saint-Jean-du-Latran mesure 32,15 m et pèse 462 t; celui de Paris est plus petit : 22,84 m et environ 230 t.

L'ÉGYPTE

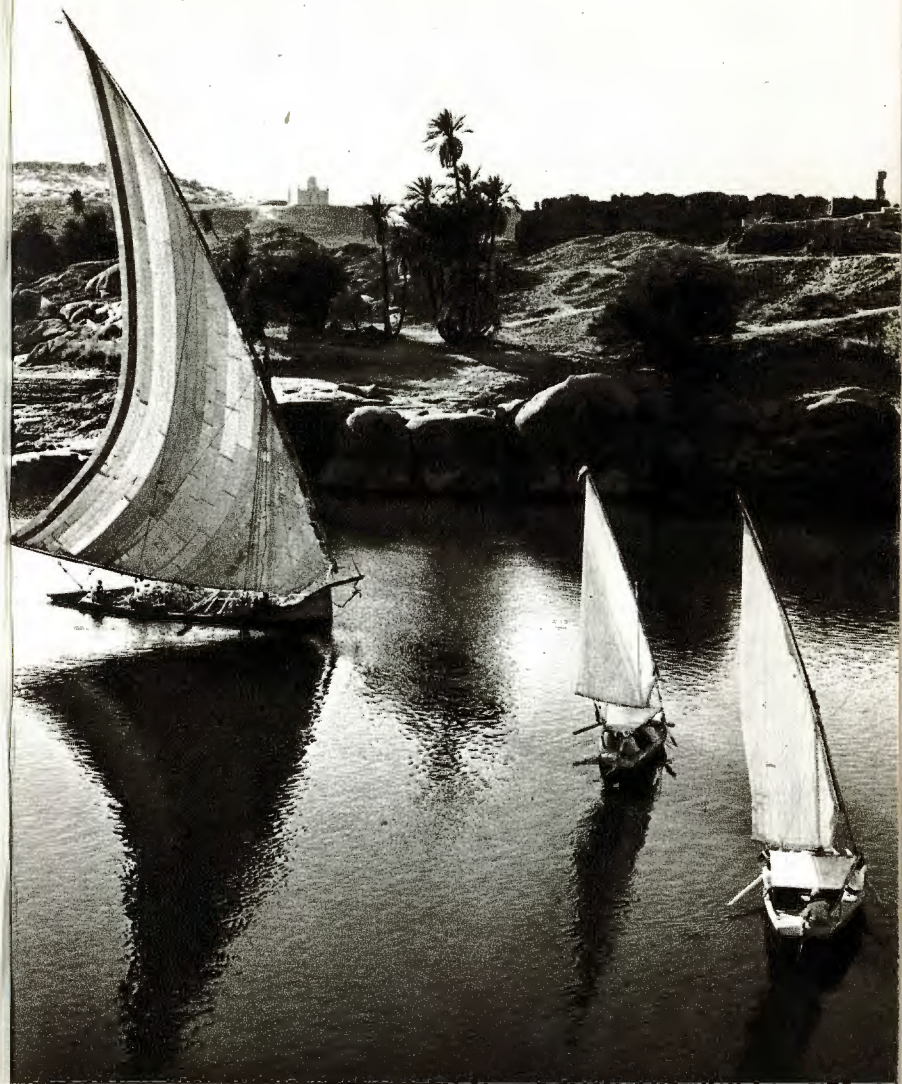
long) et peser 1 187 t; il fut abandonné, probablement à cause de la mauvaise qualité de la pierre, reconnue trop tard; on tenta d'abord de le réduire, et le tracé du nouveau pyramidion est visible sur la pointe encore engagée dans la montagne. Puis on renonça. Et le grand monolithe reste, dans cette carrière immense qui mangeait peu à peu la montagne d'Assouan, comme un symbole de toutes ces expéditions qui, pendant des millénaires, ont défilé dans cette solitude pour en extraire obélisques, seuils, statues colossales, architraves, sarcophages, épars aujourd'hui à travers tout l'univers.

§ 3. Les maîtres d'œuvre

Bien souvent nous aurons été frappés, en parcourant les vastes ruines de l'Égypte, du caractère anonyme de tout cet art; on déplore de ne pas trouver plus facilement les hommes derrière les réalisations; de ne pas connaître les architectes qui ont bâti tel temple, dressé tel obélisque, ou l'artiste qui a sculpté telle statue que l'on a aimée. Ici, à Assouan, dans ce chaos granitique où tant de monuments sont nés, on peut évoquer quelques noms, ébaucher quelques figures; les chefs de travaux ont, parfois, laissé un souvenir de leur passage sur les rochers d'Éléphantine, à Séhel ou sur les parois des montagnes orientales.

Voici d'abord, à quatre mille ans de nous, un contemporain des grands rois du Moyen Empire, conquérants de la Nubie, Khakaourêsenb, qui adresse au passage, avec toute sa famille, un hommage à la déesse Anoukis; puis un chef des travaux du nom d'Antef, qui vivait sous Sésostris III, et qui nous demande de prononcer pour lui la formule rituelle :

Qui que vous soyez, prêtre ou scribe de ce temple, qui veillez à obtenir la louange de votre dieu, et qui souhaitez



13. *Le Nil à Assouan.*

voir le monument des dieux de votre ville demeurer inébranlable, il vous sera donné de jouir pleinement de votre fonction, puis de la transmettre à votre fils, de manière à préserver votre bien après la vieillesse, et à laisser votre cœur en repos, sans rancœur aucune, dans la montagne occidentale, si vous voulez bien plier le bras (dans le geste de l'offrande) au jour où Séhel est en fête, et si vous prononcez mon nom; c'est là un service plus utile à celui qui le rend qu'à celui qui en bénéficie; nulle fatigue n'en résulte; il ne s'agit que d'un souffle des lèvres...

Les détails techniques manquent, on le voit : seuls les titres de ces entrepreneurs révèlent le but de leur voyage. Avec le Nouvel Empire cependant on trouve parfois plus de précisions; voici un prêtre de la région qui nous apprend qu'il travaillait à la taille d'un *naos* de granit; le même peut-être, qui dirige la taille de deux grands obélisques — tout cela, sans doute, pour les temples de l'île d'Éléphantine. Voici encore l'inscription d'un chef de travaux qui eut à tailler six obélisques, et fut largement rétribué de la peine qu'il avait prise; il nous explique que le roi l'avait choisi pour ses qualités exceptionnelles; il ne s'endormait pas à la tâche, et ne négligeait pas les instructions reçues; et, dans ce pays pourtant riche en hommes compétents et en chefs de travaux actifs, nul ne pouvait l'égaler, ni être mieux entraîné au travail que lui; ce grand modeste s'appelait Houmen.

Une personnalité curieuse est ce chef des travaux Maÿ, qu'un rocher de Séhel nous montre à genoux, en train d'élever sur ses bras une jolie statuette de la déesse Anoukis; il vivait sous Ramsès II et Mérenptah, et travailla dans les principaux temples d'Égypte, à Memphis, à Héliopolis, à Pi-Ramsès, la capitale du Delta oriental, et dans un temple d'Amon qui peut être à Thèbes, ou quelque part en Basse-Égypte. Que faisait

14. Le grand temple d'Abou Simbel.



Maÿ à Séhel ? On le devine sans peine ; il était venu chercher les blocs de granit nécessaires à l'une ou à l'autre de ces multiples constructions. Or ce Maÿ a laissé un souvenir de lui sur le rocher, au voisinage de la pyramide de Khéphren à Gizah. Cette signature est bien troublante ; qu'avait-il à faire en ce secteur ? Il n'y a, semble-t-il, rien construit ; y aurait-il prélevé ces blocs de granit rose qui constituaient la base du revêtement ? Sacrilège impensable, estiment les uns ; mais les textes littéraires du Nouvel Empire ne nous parlent-ils pas déjà de la ruine des pyramides ?

Les dieux qui ont vécu jadis reposent dans leurs pyramides,
Les nobles, les morts glorifiés, sont ensevelis dans leurs
tombeaux.

Ceux qui se sont bâti des chapelles, leur emplacement
n'est plus ;
Qu'en a-t-on fait ?

Maÿ, peut-être, saurait répondre à cette question ; n'a-t-on pas retrouvé dans les fondations du temple de Ptah à Memphis, auquel, on le sait, il avait travaillé, un groupe de blocs de granit provenant du revêtement d'une pyramide ? Tant et tant de monuments anciens ont été usurpés par Ramsès II qu'on ne s'étonnerait guère de voir ses chefs de travaux exploiter même les grandes pyramides...

III. — LA PORTE DE L'AFRIQUE

Aujourd'hui, Assouan, sur la rive est du Nil, a absorbé pratiquement toute la population de ce secteur ; les îles du Nil sont à peu près désertées ; autrefois, au contraire, la ville importante s'élevait à la pointe méridionale de l'île d'Éléphantine, cependant que le rivage de l'est ne portait qu'un comptoir ou un entrepôt de peu d'am-

pleur ; le développement de la ville d'Assouan commença, semble-t-il, à l'époque persane. Mais le nom d'Éléphantine est déjà gravé, à l'Ancien Empire, sur les murs des pyramides de Saqqara.

Or ce nom, *Iêb*, est déjà comme un lien avec l'Afrique ; *iêb*, en égyptien ancien, est le nom de l'éléphant — et le nom grec Éléphantinê n'est qu'une traduction du vieux toponyme local. Pourquoi ce nom ? On a pensé qu'en cette pointe d'île tournée vers l'Afrique s'exerçait, aux périodes très anciennes, le trafic de l'ivoire ; on a supposé aussi que les éléphants furent particulièrement abondants dans la région, à une époque où le Nil abondait de crocodiles et d'hippopotames, où les déserts étaient peuplés de girafes, d'autruches et de lions — mais pourquoi ce nom aurait-il été donné à une île ? On a enfin pensé (et c'est l'explication que les drogmans modernes ne manquent jamais de donner aux touristes) que l'île elle-même, vue d'un certain point, pouvait ressembler à un grand éléphant, ou encore que tel de ses rochers, taraudé par les eaux des rapides, avait pu en évoquer la silhouette. Toujours est-il qu'Éléphantine était la dernière bourgade importante précédant les rapides de la cataracte ; c'est là qu'aboutissait le commerce de la Nubie et du Soudan ; c'est de là qu'on partait pour le Sud ; c'est là que fut bâti l'un des premiers fortins connus en Égypte, et que fonctionna l'un des premiers postes douaniers de l'histoire.

Il faut escalader cette crête sableuse qui surplombe les tombes princières d'Assouan et atteindre le petit tombeau carré à coupole qui s'ouvre à tous les vents du désert ; la vue que l'on découvre de cette hauteur récompense de tous les efforts. Le Nil, d'abord, royal, puissant, vers lequel croulent les pans dorés des collines occidentales ; vers l'est, la ville d'Assouan avec ses mai-

sons blanches, ses minarets; au centre, largement étalée sur les eaux, l'île d'Éléphantine et l'île des Fleurs, débordant l'une et l'autre de verdure; au-delà, vers le sud, le dédale sombre des rochers de la cataracte, précédant la ligne nue du barrage derrière lequel les eaux de Nubie sont retenues prisonnières. C'est un paysage large, noir, rocheux, inhabituel dans la Vallée du Nil; les proportions ne sont plus celles auxquelles on est accoutumé; l'horreur de ces rochers calcinés dans on ne sait quel cataclysme géologique est à peine tempérée par les taches de végétation accrochées aux derniers îlots; c'en est fini, irrémédiablement, de la vallée fertile, de cette terre grasse et noire, des grandes étendues vertes des cultures; nous nous sentons en Afrique, dans ce continent de déserts et de rochers aux horizons illimités. Assouan, c'est un peu le dernier rivage où viennent mourir les dunes du grand désert africain.

Partout, en Égypte, la frange désertique marque une limite que l'homme n'aime pas franchir; le désert reste, pour les riverains du Nil, terre maudite, hantée de monstres d'épouvante — la terre des morts, celle où plus tard les anachorètes iront s'ensevelir vivants. Mais ici, à Assouan, ce paysage de rochers et de sable qui commence contient une étrange sollicitation, une invitation irrésistible à suivre, vers le Sud, le cours de ce fleuve dont la source, jusqu'en des temps récents, se dissimulait à des distances fabuleuses, dans un paysage où les montagnes avoisinaient le ciel.

§ 1. Les princes explorateurs

Or, les inscriptions que nous avons vues tout à l'heure, gravées sur les façades des tombes des princes d'Assouan, nous rapportent précisément les exploits de quelques-uns des premiers voyageurs qui ouvrirent les voies au

commerce africain; ces textes datent de la VI^e dynastie — de l'époque où les graveurs de Saqqara couvraient les murs des tombeaux royaux des fameux *Textes des Pyramides*. Ces voyageurs n'étaient autres que les princes d'Assouan; on les imagine assez bien, aventuriers à la peau sombre, peut-être à demi Nubiens eux-mêmes (1), parlant les langages des tribus du Sud, rompus aux dangers de la navigation sur le Nil, sans doute un peu pirates et passablement rapaces, mais indéniablement courageux, et entreprenants :

La majesté du roi Merenrê, mon seigneur, m'envoya en compagnie de mon père, l'Ami unique et prêtre-lecteur Iri, au pays de Yam, pour ouvrir une voie d'accès vers ce secteur. J'y parvins en sept mois, et rapportai de là toute sorte de présents précieux et rares, qui me valurent de grands éloges.

Sa Majesté m'envoya une seconde fois, seul; je suivis la piste qui part d'Éléphantine, et revins des pays d'Irtjé, de Mékher, de Téréros et d'Irtjetj, en huit mois. A mon retour, je rapportai de cette région des présents en grand nombre, tels qu'on n'en avait encore jamais rapporté de ce pays... J'avais rendu ces contrées accessibles; jamais on n'a pu relever exploit semblable chez un Ami ou un chef des Interprètes qui soit allé au pays de Yam auparavant.

Sa Majesté m'envoya une troisième fois au pays de Yam; je partis cette fois du nome thinite, par la route des Oasis, et trouvai le chef du pays de Yam venu au pays des Tjéméh, pour massacrer les Tjéméh, jusqu'à la pointe occidentale du ciel. Je marchai à sa suite (...) Puis je revins avec trois cents ânes chargés d'encens, d'ébène, d'huile, ... de peaux de léopards, de défenses d'éléphants, de boumerangs, et de toute sorte de produits de qualité. Et quand le chef des (divers secteurs que je traversais) vit la force et le nombre des convoyeurs du pays de Yam qui revenaient avec moi vers la résidence, avec les soldats qui étaient venus en expédition avec moi, il m'envoya un émissaire, et m'offrit des

(1) L'un d'entre eux, Pépinekht, avait une mère nubienne.

bœufs, des chèvres, et me guida sur les plateaux de la région d'Irtjé : tout cela grâce au fait que j'avais montré plus de vigilance qu'aucun Ami ou chef des Interprètes envoyé jusqu'ici au pays de Yam.

Et quand je descendis le cours du Nil en direction de la Résidence, on me dépêcha l'Ami unique, supérieur de la double salle d'ablution, Khouni, qui vint à ma rencontre avec des bateaux chargés de vin de datte, de gâteaux, de pain et de bière.

Il est un peu difficile de suivre cet aventurier dans ses voyages, bien des noms de contrées étant encore mal localisés; les premiers voyages, en tout cas, dépassèrent la seconde cataracte; le dernier est plus extraordinaire; Herkhouf partit en effet de la région de This, vers l'oasis de Khargéh, puis suivit la route désertique qui le mena, vers le sud, à l'oasis de Dounkoul, puis au bord du Nil, dans l'actuelle boucle de Derr, d'où, par un raccourci, il gagna un point du fleuve plus septentrional; son retour se fit sans doute en longeant le Nil. L'important, au-delà de cette véritable expédition, c'est de constater que les produits rapportés par Herkhouf proviennent visiblement de l'Afrique intérieure, de régions situées bien au-delà des points les plus méridionaux atteints par l'aventurier égyptien; c'est donc, véritablement, un accès à l'Afrique tropicale qu'Herkhouf a ouvert, en parcourant une partie des pistes de caravanes qui joignent la Nubie au Darfour et à la zone de la savane et de la forêt. Ce n'est pas sans émotion que nous relirons ce récit de voyage vieux de quarante et quelques siècles, sur cette façade de tombe d'où, justement, le regard plonge vers le sud en direction de cette Afrique déjà présente, dont cet explorateur contemporain des pyramides tentait de pénétrer le mystère.

Un autre exploit du même aventurier nous donnera, peut-être, encore de plus grands sujets de réflexion.

C'est la copie d'une lettre que lui a adressée le jeune souverain Pépi II quand on sut le succès de son expédition; Herkhouf fut si fier de ce document issu du palais qu'il le reproduisit sur le mur de son tombeau :

J'ai pris connaissance de la lettre que tu as envoyée au roi et adressée au palais, pour faire savoir que tu étais revenu sans dommage du pays d'Yam, avec l'armée qui t'accompagnait. Tu as dit, dans cette lettre envoyée par toi, que tu avais rapporté toute sorte de butin, abondant et précieux, que la déesse Hathor, dame d'Imaou, a accordé à la personne du roi Néferkaré vivant à tout jamais.

Tu as dit aussi, dans cette lettre envoyée par toi, que tu as ramené un Pygmée des danses du dieu, depuis le pays qu'habitent les gens du bout du monde — semblable au Pygmée qu'avait rapporté le chancelier du dieu Baourded du pays de Pount, au temps du roi Izézi. Tu as dit à Ma Majesté : « Jamais, au grand jamais, personne n'en a ramené de semblable... » Viens donc au courant du fleuve, jusqu'à la Résidence, tout de suite; laisse tout le reste; et amène avec toi ce Pygmée que tu as ramené du pays des gens du bout du monde; qu'il soit vivant, intact, en bonne santé, pour qu'il danse pour le dieu, et serve à la distraction et à la réjouissance du roi Néferkaré vivant à jamais. Quand il descendra avec toi dans le bateau, dispose des gens de confiance autour de lui, des deux côtés du bateau; prends garde qu'il tombe à l'eau. Quand il se couchera, la nuit, dispose des gens de confiance, qui se coucheront autour de lui, dans sa cabine. Vérifie, dix fois par nuit. Car Ma Majesté a le désir de voir ce Pygmée plus que tous les produits des mines du Sinaï ou du pays de Pount (1). Si tu parviens à la résidence, ce Pygmée étant avec toi vivant, intact et en bonne santé, Ma Majesté fera pour toi bien plus encore que ce qui fut fait pour le chancelier du dieu Baourded, au temps d'Izézi — car immense est le désir qu'éprouve Ma Majesté de voir ce Pygmée!

(1) Pount est le pays des aromates, près des côtes méridionales de la mer Rouge.

Lettre charmante, on le concédera, surtout quand on sait que Pépi II était à ce moment encore un jeune enfant, et combien intéressante pour l'histoire de l'Afrique. Car c'est d'un Pygmée qu'il s'agit, et non d'un nain comme il en existait en Égypte même. Or on sait à quelle distance extraordinaire de l'Égypte habitent aujourd'hui les Négrilles de la forêt équatoriale ou ceux qui vivent dans de petites huttes d'herbe, dans les marais du Bahr el-Ghazal. Herkhouf l'a trouvé en remontant le Nil, sans doute déjà captif de tribus soudanaises qui l'avaient amené loin de sa zone d'habitat. Bien que le voyageur égyptien n'ait, bien évidemment, jamais atteint la grande forêt africaine, il est donc certain qu'il a pu avoir, par des intermédiaires rencontrés en chemin, une certaine idée des hommes qui y vivaient, et des produits que des caravanes en faisaient venir, à travers savanes et déserts.

Non loin de cette inscription, une tombe réunit le prince Sabni et son père, et les textes nous apprennent comment, Mékhrouf ayant été tué dans l'un de ces dangereux voyages menés au-delà de la seconde cataracte, chez des peuplades turbulentes, son fils Sabni mena une expédition pour retrouver le corps de son père; comment il le recueillit dans un coffre de bois qu'il arrima sur un âne, et comment, en Égypte, il trouva embaumeurs et produits envoyés par le roi, pour rendre à son père les derniers honneurs.

Tout près également, Pépinakht, qui fut envoyé chasser ces Soudanais insoumis du Nil supérieur, puis qui partit, sur les rives de la mer Rouge, rechercher les traces d'une expédition égyptienne qui avait été massacrée par les Bédouins au moment où elle construisait sur le rivage les bateaux qui devaient l'emmener vers le pays de Pount.

Solide génération d'aventuriers et d'explorateurs, que le roi n'hésitait pas à exposer sur les pistes lointaines, ces

princes d'Assouan méritent bien d'être comptés parmi les premiers voyageurs qui tentèrent, parmi des dangers sans nombre, d'ouvrir un accès vers le Sud inconnu.

§ 2. La conquête du Sud

Entre Éléphantine et Séhel, on aura remarqué que les rochers portent souvent, à tous les niveaux, des inscriptions hiéroglyphiques; inscriptions royales soignées, entourant les cartouches du souverain, graffiti officiels des administrateurs, gribouillis maladroits des riverains d'autrefois, toute l'histoire de la Nubie pourrait être évoquée par ces textes, condensée en ses dates mémorables.

D'abord la conquête, au début du Moyen Empire, avec les noms des rois guerriers, les Sésostris, qui fixèrent la frontière à la seconde cataracte, et y dressèrent les forts de Semna et Koumma.

Puis les grands siècles de l'ère coloniale : le Nouvel Empire. Le Nil est alors gardé, bien loin vers le sud, par une série de fortins; ici et là des villes se sont développées au voisinage des points de défense; le fortin est devenu comptoir, puis cité coloniale; le pays est administré par des gouverneurs, nommés « fils royaux de Kouch »; Assouan fait partie de leur juridiction, et leur image se retrouve un peu partout, personnages à longue robe, portant à la main l'éventail à plume d'autruche; l'administration, le tribut à lever, les constructions dépendent d'eux, et la guerre, semble-t-il, ne se mène pas sans qu'ils aient été consultés.

L'écroulement de l'Empire et le retour de la frontière à la cataracte se lisent également sur les rochers de la région; on y voit l'invasion éthiopienne, puis la revanche des Saïtes, et les cartouches de Psamétique II, dont les armées portaient pour la reconquête. Ensuite, ce sera

le harcèlement continu des frontières méridionales par les « Éthiopiens » (dont triomphera momentanément Pétrone), les Blemmyes, les Nobades, puis, beaucoup plus tard, les Qenous (ou Barabra). Une certaine sécurité ne viendra qu'avec le ^{xvi}^e siècle, et l'installation par Sélim d'une garnison turque.

§ 3. L'image présente

Les transformations profondes qu'entraînent l'industrialisation de la région d'Assouan et l'édification du haut-barrage ont, naturellement, porté un coup fatal à ce qui pouvait constituer, il y a encore peu de temps, l'« exotisme » africain de la petite ville; ainsi les campements de Bicharin et d'Ababdéh, peuplades nomades du désert oriental, vivant au long des pistes du désert soudanais, sont-ils en train de disparaître; et le bazar « soudanais », jadis riche de produits exotiques et pittoresques venus des savanes soudanaises, ivoires, peaux, armes, bois taillés... n'offre-t-il plus guère que des vanneries bariolées très locales, et une bimbeloterie venue tout droit des boutiques du Mouski. En échange, le repli vers la région d'Assouan d'une bonne part des Nubiens chassés de leurs villages par la prochaine montée des eaux au-delà du haut-barrage renforce encore l'élément ethnique méridional et accentue le dépaysement visuel et linguistique ressenti par tous ceux qui arrivent de Louqsor. La petite bourgade tranquille d'Assouan va devenir une ville industrielle aux cheminées fumantes; et la Nubie, sur quatre cents kilomètres, va disparaître sous les eaux; mais quel que soit l'avenir, une chose demeure certaine : comme à tous les moments de son histoire, Assouan demeurera, sous une forme ou sous une autre, la porte ouverte vers les grands espaces africains du Sud.

IV. — LA CHRONIQUE RÉGIONALE

Le voisinage de l'Afrique, l'obstacle des cataractes, le travail des carrières, ce sont là, naturellement, trois aspects déterminants dans l'histoire de cette région extrême de l'Égypte. Pourtant, quand nous irons visiter Éléphantine, lorsqu'une felouque, d'une envolée de voile, nous entraînera du bas des tombeaux à l'île de Séhel, à travers le dédale des écueils couleur de nuit, quand nous reverrons, le soir, au moment où la lumière du couchant baigne les dunes et le fleuve de couleurs inoubliables, une foule d'images échappées à tant de siècles perdus reprendront vie autour de nous; des noms connus viendront s'imposer à nos souvenirs; et dans ce paysage dont les lignes n'ont guère varié, les hommes d'autrefois pourront, pour un moment, revivre.

§ 1. Une lettre contemporaine du prince Sabni

Ainsi, ce prince Sabni, fils de Mékhou, que nous avons tout à l'heure évoqué à la porte de son tombeau, cet héroïque explorateur qui entreprit un voyage difficile parmi les tribus encore sauvages pour ramener en Égypte le corps de son père tombé au combat, nous avons maintenant sur son compte quelques renseignements nouveaux; le hasard fit déterrer, en un coin de l'île d'Éléphantine, un tas de vieilles paperasses, que les fellahs vendirent ici et là, à des voyageurs de passage; or, parmi ces vieux papiers se trouvaient des lettres, des lettres écrites au temps des princes explorateurs; on y retrouve leurs noms; peut-être leurs mains les ont-elles tenues un moment, et leurs yeux ont-ils parcouru, rapidement, les colonnes de signes hiératiques qui les couvrent. Miracle étonnant de l'archéologie, qui rend

accessibles ces documents que tout semblait promettre à la destruction, qui restituée, après quarante-trois siècles, ce papyrus chiffonné, déchiré, malmené, mais où se lisent encore les signes qui y furent portés à la V^e dynastie...

Ce que nous y lisons est, d'ailleurs, de nature à nous intriguer sérieusement; ce prince Sabni, semble-t-il, « n'était pas un homme à vivre de ce qui lui appartient », mais quelque forban violent et rapace, toujours prêt à rançonner ses proches. Voilà qui complète de façon inattendue l'image trop uniformément élogieuse que les biographies des tombes nous ont laissée de nos voyageurs; combien Sabni doit déplorer cette curieuse malveillance du sort, car, du tombeau taillé pour l'éternité dans la montagne, et de ce fragile papier jeté aussitôt qu'écrit, lequel avait le plus de chance de subsister ?

§ 2. Hékayeb le vénéré

Si la renommée fut ainsi cruelle — et peut-être injuste — envers l'un des princes d'Assouan, un autre enfant d'Éléphantine fut étonnamment choyé par elle; il avait nom Hékayeb, et avait été gouverneur de la petite île; rien ne semblait le promettre à une quelconque gloire posthume, quand, pour une cause encore ignorée, l'un de ses lointains descendants, Sarenpout, construisit dans l'île d'Éléphantine une chapelle où la statue d'Hékayeb reçut un culte. Peut-être n'était-ce, initialement, qu'un hommage rétrospectif; mais peu à peu, on vit cette fondation pieuse se développer, et les princes des époques suivantes venir dresser leur propre chapelle au voisinage des statues du nouveau saint. Probablement tous ces personnages qui, jusqu'à la XIV^e dynastie, se sont groupés au voisinage de Hékayeb,

espéraient-ils profiter du culte funéraire rendu à cet illustre ancêtre, et peut-être aussi gagner quelques-unes des bénédictions que doit toujours procurer la proximité d'un saint personnage. Il se produisit donc pour le saint Hékayeb un peu la même chose que pour Izi, prince d'Edfou, pour Aménophis fils de Hapou ou Imhotep (p. 45); la postérité transforma leur personnalité réelle, et fit d'eux tantôt des saints, et tantôt des dieux.

§ 3. Le scandale d'Éléphantine

Continuons à feuilleter les chroniques locales et à revivre les épisodes de la petite histoire; voici, à bien des siècles d'Hékayeb, sous les rois Ramsès IV et V, une « affaire » des plus mouvementées; une bande — un « gang » serait-on tenté de dire — s'était constituée, sous la direction d'un certain Penanouki, auquel s'étaient associés certains prêtres des temples d'Éléphantine, des bateliers, des scribes; ils avaient entrepris de régner par la terreur et l'intimidation, et de mettre la ville et le temple à sac : détournements, vols, corruption de fonctionnaires, rapt de femmes, pillage du trésor du temple, vente des animaux sacrés, violences corporelles, incendies... toute une gamme de forfaits nous est complaisamment énoncée par la pièce du procès parvenue jusqu'à nous; les vertus d'Hékayeb n'avaient pas suffi à sanctifier tous ses descendants... Au moins, direz-vous, ces tristes compères furent jugés, et, espérons-le, condamnés, puisque nous avons retrouvé les minutes du procès. Erreur : le document qui nous parle de procès ne nous en dit pas l'issue; mais les graffiti de la cataracte sont plus éloquents que tous les verdicts : nous y retrouvons, à quelque temps de là, plusieurs des personnages les plus compromis de cette affaire, pourvus de titres ron-

flants, devenus des prêtres du plus haut rang, et gravant de façon fort édifiante pour l'avenir la marque de leur dévotion à ces divinités qu'ils avaient si honteusement pillées...

§ 4. La querelle des béliers

Encore quelques siècles doivent passer, dans ce paysage immuable, pour amener l'épisode suivant : l'Empire égyptien de Nubie s'est effondré; Assouan est, à nouveau, ville frontière, et une garnison de mercenaires juifs et araméens s'est installée à la pointe sud d'Éléphantine. Depuis fort longtemps, certes, les Égyptiens se sont habitués à voir chez eux des mercenaires étrangers, qu'ils soient Nubiens, Libyens, Asiatiques ou Cariens, et la dynastie saïte, qui ouvre le pays aux marchands, aux soldats, aux voyageurs grecs, les rend familiers à chacun. En soi, la présence de troupes juives à Éléphantine ne gênait donc personne; peut-être même le commerce local y trouvait-il son avantage. Mais une coïncidence des plus fâcheuses allait tout compromettre. Ces étrangers avaient, en effet, un dieu, Yaho, auquel ils offraient en sacrifice, à la fête de la Pâque, un agneau par famille; il fallait donc, annuellement, se procurer quelques dizaines de victimes, et cela ne pouvait se faire, dans la petite île, sans attirer inévitablement l'attention. Or, on le sait, à quelques mètres de là, les Égyptiens adoraient Khnoum, le dieu à tête de bélier, et recueillaient dans une nécropole particulière les restes momifiés des animaux sacrés; le sacrifice annuel des béliers et des agneaux ne pouvait passer que pour un sacrilège insupportable; il en résulta une inimitié qui s'accrut du fait que les avantages consentis aux garnisaires juifs avaient nécessairement réduit les revenus du clergé local, et aussi du fait que cette garnison bénéficiait de

l'appui de l'occupant perse. Finalement, le temple fut envahi par une populace en furie, les maisons furent pillées, les Juifs furent massacrés, et le temple rasé (en 411, puis en 405-404). Il faut reconnaître que ces soldats avaient joué de malheur; dans ce pays si tolérant aux idées religieuses les plus diverses, il avait fallu que le dieu d'Éléphantine fût précisément l'animal qu'ils sacrifiaient lors de leur fête annuelle.

§ 5. Ératosthène et la mesure de la terre

Après un nouveau bond dans le temps, voici une figure inattendue qui vient animer un instant le calme paysage de l'île Éléphantine : l'Alexandrin Ératosthène, un moment arraché aux délices intellectuelles du Musée, et qui vient tenter de mesurer la circonférence de la terre. À Assouan, en effet, très voisine du tropique à cette époque, on pouvait constater qu'à midi, le jour du solstice d'été, l'aiguille du cadran solaire ne laissait aucune ombre; c'est dans un puits de la ville égyptienne que l'expérience aurait été faite de façon concluante, le soleil à midi étant visible au centre de la surface d'eau, et ne projetant aucune ombre sur les parois. Or, au même moment, à Alexandrie, l'ombre portée était de $\frac{1}{50}$ de circonférence; la distance entre les deux villes étant connue (on pensait qu'elles étaient sur le même méridien) il suffisait de multiplier cette distance par 50 pour obtenir la longueur de la circonférence terrestre; Ératosthène obtint un total de 252 000 stades, soit 39 690 km. Résultat étonnant, on en conviendra.

Sur l'île d'Éléphantine, un peu au nord du *rest-house* actuel, on voyait, au début de ce siècle, un puits de 4 m d'ouverture supérieure, et autour duquel s'enfonçait un escalier en vis menant jusqu'à la surface de l'eau. Rien ne prouve qu'il s'agit là du puits dont

L'ÉGYPTE

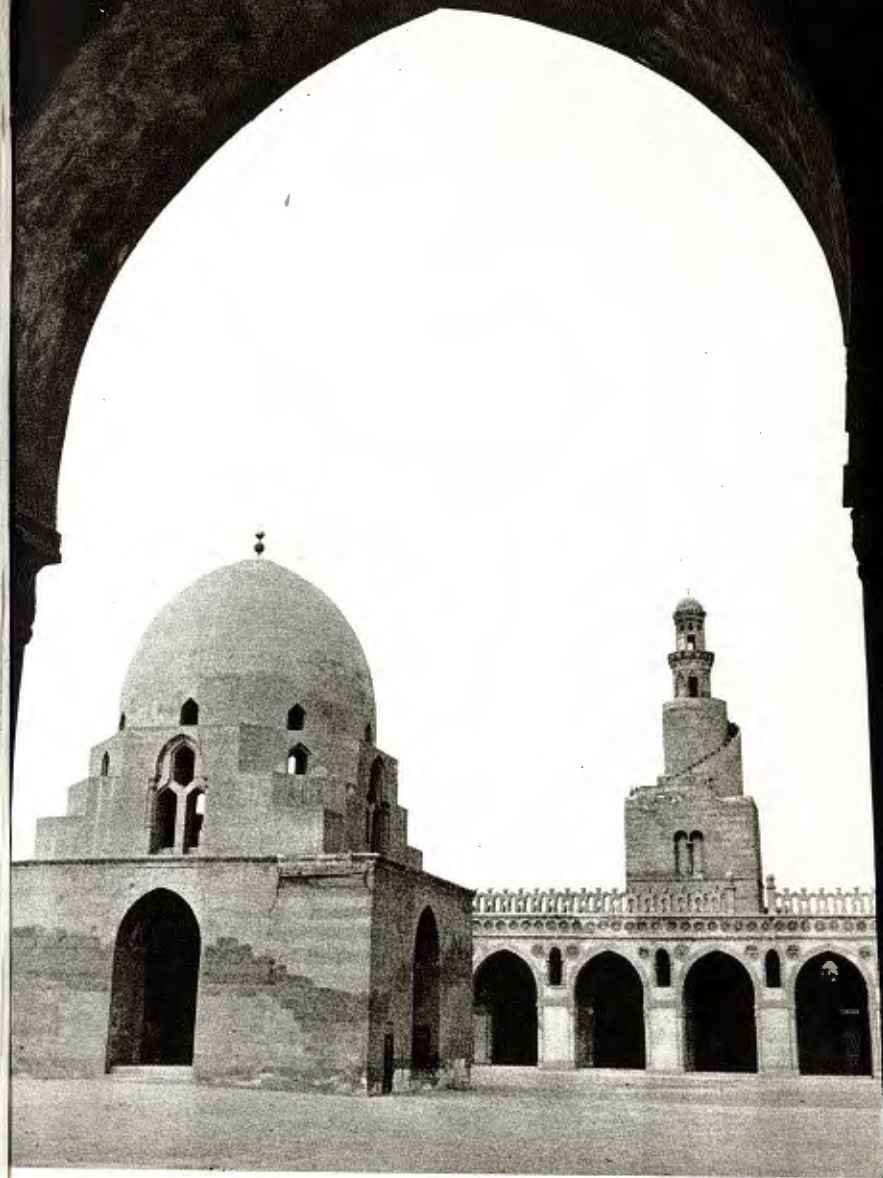
parle Ératosthène ; mais on ne peut se défendre, en le voyant, d'évoquer le grand Alexandrin et son extraordinaire expérience.

§ 6. Juvénal

Juvénal est assez couramment évoqué à propos d'Assouan ; une tradition qui remonte à une biographie ancienne accompagnant le manuscrit des *Satires* veut que Juvénal ait encouru la disgrâce de Domitien — ou peut-être de Trajan — par quelques vers inopportuns, et qu'on l'ait, malgré son âge, chargé du commandement d'une cohorte cantonnée dans la plus haute Égypte, où il aurait fini ses jours, comme l'avait fait Ovide, sur une terre d'exil. En fait, Juvénal affirme connaître l'Égypte (XV, 44-45), et une de ses satires décrit les luttes sauvages qui pouvaient parfois opposer deux bourgades aux cultes contraires ; nous avons vu, à propos de la querelle des béliers, que ce genre d'antagonisme pouvait naître n'importe où ; Juvénal était donc bien renseigné. Mais cela ne suffit pas à établir qu'il ait été exilé à Assouan. Il y a de fortes chances pour que la tradition qui montre le grand poète, traînant aux bords du Nil, parmi ses légionnaires, un insurmontable ennui, n'ait jamais eu le moindre fondement historique.

§ 7. Théagène et Chariclée

C'est encore à Assouan qu'il nous faut retrouver deux héros d'un roman grec qu'Héliodore écrivit au III^e siècle de notre ère : *Les Éthiopiennes* ; on sait qu'à Port-Royal Racine, adolescent, s'était passionné pour sa lecture ; l'action est en Égypte, et une bonne part du roman s'écoule à la première cataracte, où s'affrontent Oroondates, satrape d'Égypte, et Hydaspes, le roi des Éthio-



15. La mosquée d'Ibn Touloun, au Caire.



16. Les minarets des mosquées Sultan Hassan et El-Riffaï, au Caire.

piens; nous y assistons au siège de Syène, que les Éthiopiens tentent de noyer sous les eaux du Nil en crue; les armées se heurtent, montées sur des felouques, ou chevauchant des éléphants; et l'auteur, qui connaît bien l'Égypte, nous parle du puits de Syène où l'eau était éclairée à midi lors du solstice d'été, des fêtes du Nil, qu'on célèbre lorsque la crue commence à monter, et de la multitude des races issues de tous les points du monde, que le heurt des grands empires avait amenées en ce point de l'Afrique : Perses et Mèdes, Libyens, Éthiopiens venus de Méroé, Blemmyes, Troglodytes du désert, Arabes du pays du cinnamome, et jusqu'aux Sères lointains. Vainqueur, le roi éthiopien refusera d'exploiter sa victoire, se contentant des « frontières que depuis toujours la nature a placées entre l'Égypte et l'Éthiopie : les cataractes » (IX, 26).

Par ces deux images, nous trouvons ainsi résumé le destin historique de cette zone extrême : à la fois obstacle et lieu de contact, fin d'un monde « égyptien » et zone de transition, où se mêlent déjà, par l'exploration, le commerce et la guerre, les races les plus diverses de l'ancien monde.

* * *

Nous quitterons Assouan en rappelant le début d'un conte ancien : il était une fois un magicien du nom de Hihor, qui croupissait désespérément dans la prison royale d'Éléphantine. Lorsque vint la saison où les oiseaux migrateurs prennent leur vol vers l'Égypte, deux oies sauvages s'envolèrent vers les berges du Nil, et vinrent y chercher leur ami Hihor, qui jadis, lors d'un épisode perdu pour nous, avait épargné leur vie. Elles apprirent bientôt qu'il était retenu captif dans l'île la plus méridionale de l'Égypte; elles volèrent donc jusqu'à Éléphantine, et se posèrent sur le seuil de sa

prison; « Ohé, s'écrièrent-elles, Hihor, le magicien, nous voici, les deux oies sauvages qui te doivent la vie! Écris donc ton histoire sur deux feuilles de papyrus; nous les prendrons et les laisserons tomber dans la cour du palais de Pharaon ». Ainsi fut fait... Et nous devons imaginer la suite, car, malencontreusement, le conte se trouve ici interrompu; les oies portèrent donc leur message jusqu'aux pieds de Pharaon, qui lut le récit de la vie de Hihor, et connut les mille prodiges qu'il avait pu accomplir; charmé, il manda en toute hâte le magicien à sa Cour, où ses exploits achevèrent de rétablir sa faveur.

Parfois, dans le ciel lumineux de l'hiver égyptien, nous verrons passer au-dessus d'Assouan de grands vols de cigognes en route vers le Sud; nous dédierons alors une pensée amie au vieux magicien, dont quelque trouvaille heureuse nous restituera peut-être un jour les exploits.

LE CAIRE

Le voyageur consacra inévitablement quelques jours à la découverte du Caire, en partageant cette expérience entre son premier séjour, à son arrivée, et son retour au Caire après le voyage de la Haute-Égypte.

1° La ville moderne. — *En quelques jours, on aura facilement pris l'habitude des grands axes (panorama du haut de la tour de Géziréh) : le Nil et ses deux îles, Roda au sud, Géziréh (Zamalek) au nord, la corniche sur la rive droite; puis les rues centrales, rue du 26-juillet (ex-rue Fouad), la rue Talaat-Harb (ex-Soliman-Pacha), la rue Qasr el-Nil, la rue Ramsès joignant le Nil à la gare du Caire; les grandes places, Ezbékiéh, Tahrir, les ponts principaux.*

2° La ville ancienne se réduira, inévitablement, pour le touriste, à un certain nombre de visites : mosquées (Ibn Touloun, El Azhar, Sultan Hassan, Barqouq, Kalaoun, mosquée bleue), la citadelle, les maisons anciennes (par ex. Beït Séheimi); le Vieux Caire, avec ses églises et le Musée Copte, fera l'objet d'une sortie spéciale (au passage, l'aqueduc de Saladin et le nilomètre de Roda).

3° Le Mouski et le Khan Khalil feront la joie des voyageurs : ces ruelles étroites bordées de façon continue de boutiques où s'étalent tissus, brocards, tapis, bijoux, cuivres, plateaux incisés, ivoires sculptés, verres soufflés... présentent encore l'image de ce que furent, jadis, les grands souqs orientaux.

4° Les Musées. — *A voir en plusieurs fois, le Musée Égyptien. Tout y est, à des degrés divers, intéressant, bien que la surabondance des objets et le manque de place enlèvent un peu de la valeur apparente de chaque pièce exposée. On s'attardera spécialement dans les salles consacrées au Moyen Empire, et dans les salles de Tell el-Amarna, le Musée devant, pour ces périodes, compenser l'absence de site à visiter. Naturellement,*

l'art de l'Ancien Empire, les galeries de Toutânkhamon, la petite salle des tombes de Tanis, la salle d'orfèvrerie, les grands couloirs du Nouvel Empire et de l'art de basse époque, méritent eux aussi de longues stations.

Le Musée de l'Art islamique offrira, en boiseries, en cuivres, en céramiques, en beaux manuscrits, des trésors qui permettront de mieux apprécier les monuments un peu nus du Caire médiéval ; la richesse des coloris, l'extraordinaire maîtrise des artisans anciens dans le travail du métal, dans le dessin géométrique, dans le verre et la faïence, dans l'art des soies et des tapis, y apparaîtront avec éclat.

On groupera la visite du Musée Copte et celle du Vieux Caire.

Initialement, il n'y eut qu'une très modeste bourgade, posée sur la rive droite, tout au sud de la ville actuelle, accolée à la forteresse byzantine de Babylone — ce que nous appelons aujourd'hui le Vieux Caire; quelques grosses murailles ont subsisté; de très vieilles églises chrétiennes y sont amalgamées; le Musée Copte s'y est installé.

Puis l'envoyé du khalife Omar, Amr ibn el-Aas vint planter sa tente et faire camper ses soldats sur les collines voisines, là où s'étendent aujourd'hui des monticules de tessons, couronnés de moulins à vent; ce fut la première capitale arabe de l'Égypte, Fostat. Ces temps lointains sont plus richement illustrés par la légende que par l'histoire; ainsi, on raconte qu'une colombe ayant fait son nid sur la tente du général, il refusa de lever le camp et d'établir sa résidence ailleurs, pour ne pas déranger l'oiseau, présage favorable entre tous. Amr bâtit une mosquée, dont la forme initiale n'est plus guère reconnaissable sous les remaniements et les démolitions qui l'ont défigurée; là aussi, la légende a embelli l'histoire; le khalife Omar y est le héros d'un conte édifiant; voulant envoyer de La Mecque une colonne de pierre pour orner la nouvelle mosquée qu'Amr élevait à Fostat, il désigna la colonne du doigt, et lui ordonna de se diriger d'elle-

même vers sa nouvelle destination; la colonne, si l'on peut dire, resta de marbre; irrité, Omar haussa le ton, devint violent, cingla finalement la colonne de son fouet; sans résultat. Enfin, excédé, il prononça la formule sans laquelle aucune entreprise, dit-on, ne peut aboutir : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux »; et la colonne, aussitôt, de prendre le chemin de Fostat, en s'écriant : « Que ne le disais-tu plus tôt!... » Une entaille profonde sur l'une des colonnes de la mosquée d'Amr est encore là pour attester la véracité de cette édifiante histoire.

La ville s'accroissant sans cesse et débordant largement de Fostat, on ouvrit un nouveau quartier, vers le nord-est : El Qata'yah; à cette époque remonte la mosquée que certains considèrent comme la plus belle du Caire, celle d'Ibn Touloun. Avec les Fatimides (à partir de 969), la ville fit un nouveau bond, pour occuper la plaine qui s'étend au pied de la colline du Moqattam; désormais, ce fut Masr el-Qahira, Masr « la victorieuse » — Le Caire. C'est sur ce terrain, enclos de murs énormes, et rapidement couvert d'un entrelacs déconcertant de ruelles et de monuments, que se développa la grande cité qui devait éclipser Bagdad en faste et en renommée; par centaines, les minarets s'élevèrent au-dessus des terrasses; Fatimides, Ayoubides, Mamelouks contribuèrent à l'embellissement de la nouvelle capitale, multipliant les constructions, et accroissant sans cesse leur faste.

Puis les conquêtes se succédèrent; la conquête turque, en 1517; plus tard, l'expédition française; les cartes de cette époque nous montrent Le Caire toujours blotti au pied du Moqattam; à quelque distance au-delà des champs se trouvait la bourgade de Boulaq; les îles du Nil étaient désertes, et dans la plaine occidentale, bien peu de villages masquaient la vue des pyramides.

L'expansion du XIX^e siècle devait modifier profondément tout cela. La ville s'étendit rapidement vers le nord et vers l'ouest, englobant Boulaq, rejoignant Choubra, débordant au-delà du Nil, s'étalant dans la direction opposée dans la plaine de l'Abbassiéh; aujourd'hui, il a absorbé, sur la rive gauche, les quartiers de Dokki, d'Agouza, d'Embabéh. Géziréh et Roda sont entièrement bâties, et Gizah succède au Caire sans qu'il y ait un instant interruption dans les immeubles; la route des Pyramides est presque entièrement bordée de constructions, les édifices modernes s'élèvent jusqu'au pied même du plateau calcaire, dont ils commencent à grignoter les pentes. Dans une autre direction, Le Caire a rejoint, vers le nord-est, la cité satellite d'Héliopolis, édifiée au début de ce siècle en plein désert; sur des kilomètres, vers le nord, se succèdent les flots populaires de Choubra, cependant que vers le sud la ville pousse des avancées vers la zone résidentielle de Méady.

§ 1. La ville chrétienne

C'est au sud du Caire, au quartier de Qasr el-Chama', que nous trouverons les vestiges des temps chrétiens : ruelles étroites et tortueuses, densité humaine étonnante, lumière crue tombant sur des murs de terre et de brique rouge... Puis des façades nues, qui pourraient cacher une maison, ou une usine, ou une cour; nous entrons par une petite porte; nous sommes dans une église... Il fut un temps où il n'était pas bon qu'une église fût trop visible; rien ne devait, extérieurement, la distinguer des autres constructions.

Chez Saint-Serge, chez Sainte-Barbara, dans l'Église Suspendue, nous trouverons des plans comparables : un vestibule (narthex) donnant sur une grande nef flanquée de deux bas-côtés, les trois travées étant séparées par une

rangée de colonnes supportant des arcs; le chœur est séparé de la nef par un écran de bois incrusté de panneaux sculptés, le *haykal*; c'est dans ces panneaux sculptés, dans quelques icônes, dans l'architecture primitive de ces basiliques aux robustes poutres, que nous trouverons les points d'intérêt principaux de ces édifices si souvent remaniés qu'on ne distingue pas toujours facilement les éléments vraiment anciens.

Sous l'église de Saint-Serge on montre une crypte où se serait arrêtée la Sainte Famille, pendant la « fuite en Égypte »; une tradition très vivace, en Égypte, atteste le passage du Christ jusque fort loin vers le Sud, et on suit sa trace depuis l'Arbre de la Vierge, à Matariéh, jusqu'à Achmounein, au Gêbel et-Teir, et au Deir el-Moharraq.

A moins de disposer de beaucoup de temps et de pouvoir organiser nous-mêmes quelques excursions au Ouady Natroun, ou aux couvents de la mer Rouge, nous n'aurons que peu d'occasions de visiter des installations chrétiennes anciennes; la seule exception sera le couvent de Saint-Siméon, près d'Assouan; nous devons donc compenser cette lacune, imposée par les conditions mêmes du voyage, par une visite attentive au Musée Copte, voisin des églises du Vieux Caire.

Nous y trouverons groupés, dans un cadre très séduisant, quelques-uns des monuments les plus remarquables de l'art chrétien primitif d'Égypte; plus rien n'y subsiste — ou si peu — du style pharaonique; mais on croit y voir, mêlés, noyés dans un amalgame étrange, des courants hellénistiques, romains, byzantins, persans; par-dessus ces influences qu'on croit déceler, on sent passer une spontanéité, une liberté d'expression qui, elles, ne doivent rien à personne, et rappellent, parfois, tout le charme un peu primitif et maladroit de la sculpture romane d'Occident.

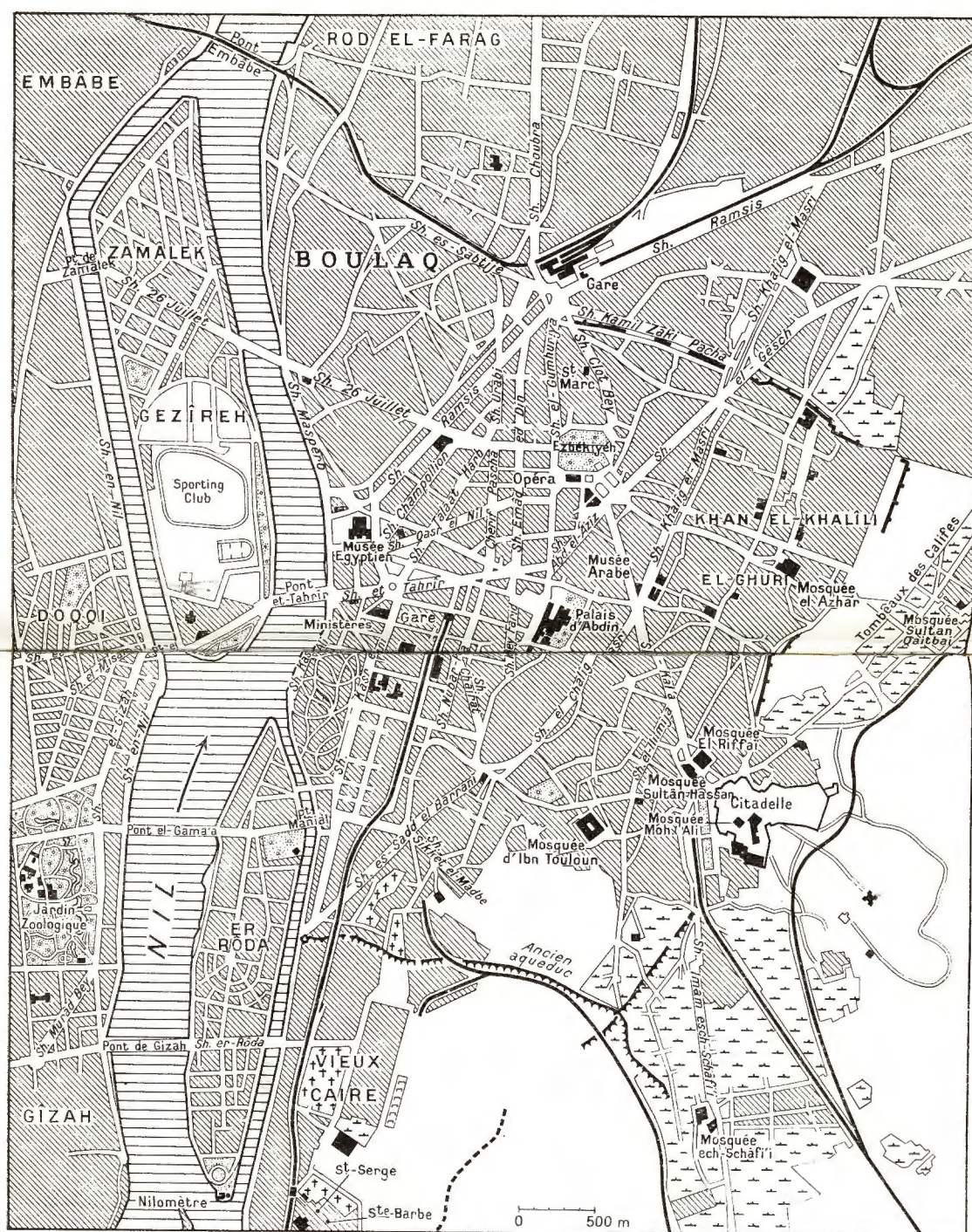


Fig. 26. — Plan du Caire

Éléments sculptés de pierre, motifs allégoriques, entrelacs géométriques ou végétaux, animaux familiers du répertoire chrétien (cerf, paon, chien, lion, lapin...), stèles taillées à gros pans brutaux, avec l'image d'un portique et quelques mots en écriture copte, chapiteaux magnifiques; boiseries artistement ajourées, panneaux sculptés, tissus aux motifs remarquables, dont on peut suivre, siècle après siècle, l'évolution, depuis les trames portant des motifs hellénistiques jusqu'aux décors abstraits des époques islamiques, dans une variété de couleurs et une richesse de matière belles à voir; peintures enfin, sauvées des ruines de Saqqara ou de Baouit, au bariolage cru, net, figures sommaires de saints barbus aux grands yeux étonnés, vierges noyées dans leurs grands voiles noirs, Christ assis portant le livre et supporté par les symboles des quatre évangélistes, personnages au drapé savant et aux poses hiératiques...

§ 2. La ville islamique

Des dizaines, des centaines de mosquées aux minarets dressés en fines aiguilles vers un ciel lumineux strié du large vol des milans nous révéleront l'art des grands siècles islamiques. Murailles et portes fortifiées rappelleront les constructions des villes médiévales; quelques bas-reliefs pharaoniques perdus dans la masse des pierres montreront que Le Caire a été construit des restes des agglomérations antérieures; quelques noms français, au-dessus d'une porte, rappelleront le passage de Bonaparte. Mais ce sont surtout les mosquées, et la visite du Musée Islamique, qui donneront une image complète de ce que fut l'art arabe à ses différentes époques.

Avec Ibn Touloun, qui date du ix^e siècle, nous aurons à la fois l'image typique d'une mosquée et le spectacle d'un monument magnifique. Une grande cour entourée

de portiques aux belles arcades et aux chapiteaux archaïques; sur le flanc oriental de cette cour, en direction de La Mecque, un portique plus profond que les autres, avec une niche, le *mihrab*, vers laquelle s'incline le croyant. Sur l'autre face, un minaret aux formes inhabituelles, circulaire à sa partie supérieure, et entouré d'un escalier en colimaçon. Partout des arcs, des tympanons évidés en fenêtres, des ogives gravées finement, et avec une variété infinie, des frises végétales et de longs bandeaux d'inscriptions coraniques en caractères coufiques.

Cette mosquée a beaucoup souffert des hommes; elle fut longtemps habitée, puis restaurée avec quelque outrance; le poudroiement du quartier où elle s'élève et la tache crue du ciel qui la surplombe ne laissent d'abord voir que ses lignes générales, qui sont pures et belles; puis le détail de ses sculptures, la belle architecture des portiques, cette sobriété, propre aux arts vigoureux et neufs, frappent peu à peu l'esprit (fig. 12).

Ici aussi courent les légendes; ainsi, l'or nécessaire à cette construction imposante fut trouvé, par hasard, dans une bourse enfouie dans le sol, et qu'un cheval heurta de son sabot; les portiques auraient été conçus sous leur forme originale par un architecte chrétien, soucieux d'éviter qu'on ne prenne les colonnes nécessaires au nouvel édifice dans les églises du Caire; enfin la forme étrange du minaret serait due à... une distraction d'Ibn Touloun; un jour qu'il présidait, avec quelque ennui, un conseil, il aurait, par distraction, enroulé une bande de papier autour d'un de ses doigts; ce jeu ayant été remarqué, et pour ne pas avouer cet instant d'inattention, Ibn Touloun se serait tourné vers son architecte, en disant : « Voici l'image du minaret que je désire voir dans ma mosquée. » Légendes, naturellement, mais qui tissent derrière ce monument d'austère grandeur toute

une trame pittoresque; et n'est-il pas évocateur de voir groupés, dans le même minaret, un style rappelant directement le minaret de Samara en Mésopotamie, et une forme de portes imitant l'art mauresque et sévillan? Deux points extrêmes du monde musulman trouvent ainsi leur écho dans un monument du Caire.

La mosquée du Sultan Hassan nous oblige à franchir cinq siècles, et nous mène à l'époque des sultans mame-louks; ce fut, pour l'art islamique, une ère glorieuse, dont les monuments de Baybars, de Kalaoun, de Mohammed en-Nacir — et la présente mosquée — marquent de brillantes étapes; nous ne retrouverons pas ici la rigueur et la sobriété du temps d'Ibn Touloun; nous sommes maintenant dans des constructions imposantes de hauteur, fermées à l'extérieur par des murs nus, comme des forteresses, et dont les quatre *liouan* — portiques — sont entourés de dédales de salles, d'écoles, de corridors, d'escaliers. Tout ici était grand et fastueux, depuis la porte monumentale au fronton en niche décoré de stalactites (les vantaux de bronze incrusté d'argent ont été pris par El Mouayed et utilisés dans sa mosquée) jusqu'aux proportions des *liouan*, aux plafonds, aux coupes; des lampes de verre pendaient aux innombrables chaînes tombant des plafonds; dans la cour, une fontaine de vastes proportions, couverte d'une coupole. La richesse de cet art, ses dorures, la profusion de ses décors et de ses inscriptions contrastent avec la simplicité initiale d'Ibn Touloun, un peu comme une cathédrale gothique tardive se distingue d'une chapelle romane; on peut préférer l'une à l'autre; mais on ne saurait nier, ici, ou dans le mausolée de Kalaoun, la mosquée de Barqouq ou celle d'En Nacir, la réelle puissance de la conception et la richesse du décor intérieur.

C'est, du reste, vers un accroissement de faste et de volume, peut-être au détriment de certaines valeurs

spirituelles, que l'art va évoluer, au cours des siècles suivants, sous le régime turc; l'issue de cette tendance, c'est, si l'on veut, la mosquée de Méhémet Aly à la citadelle, faite à l'image de Sainte-Sophie de Constantinople, et où ni le marbre, ni les dorures, ni les tapis n'ont été épargnés.

Nous laisserons ces dorures, ces marbres et ces lambris pour jeter, de la terrasse voisine, un long regard sur Le Caire qui s'ouvre devant nous; partout, les minarets jaillissent du fouillis des maisons; vers le nord et l'ouest, on distingue les quartiers modernes; vers le sud, en direction de Toura et de Méady, les nouveaux quartiers populaires avec leurs H.L.M. de ciment gris; en face de nous, au-delà des hauts édifices bordant la nouvelle corniche du Nil, la plaine de Gizah monte doucement vers le désert et le triple triangle des pyramides. Sous la poussée violente des masses humaines, les villes ne contiennent plus leur flot de population; les barrières encore récentes éclatent, et champs et déserts se couvrent de maisons et d'immeubles; tout un paysage traditionnel disparaît.

§ 3. La ville moderne

Densité humaine et agitation novatrice, deux images étroitement liées qui s'imposent aussitôt au regard. Le flot humain qui occupe les rues frappe dès le premier instant; les trottoirs sont encombrés, la chaussée envahie, les pelouses couvertes de femmes et d'enfants, les autobus, bourrés plus qu'il n'est de raison, transportent, dans un équilibre très compromis, des grappes humaines dangereusement accrochées à leurs portes; si l'on sort des quartiers modernes pour visiter le Mouski ou le Vieux Caire, ce grouillement humain devient stupéfiant; d'autant plus que rien, ici, n'est caché dans les

maisons; tout se fait dans la rue; on vend en plein air, on travaille sur le trottoir, on repasse, on menuise, on répare, on dévisse, on charronne, on boit, on mange, à l'occasion on dort, en plein air; les boutiques qui s'ouvrent à droite et à gauche ne sont que des réserves dont la part utile croule à l'extérieur; et par-dessus cette agitation, le hurlement des radios et, le soir, le bariolage des enseignes au néon, innombrables et agressives, achèvent d'étourdir le nouveau débarqué.

La ville est en train de se remodeler, à la fois pour se mettre au goût du jour — automobiles américaines, néon, haut-parleurs, coca-cola, passages cloutés surveillés par un policier sourcilieux, son carnet de contraventions à la main, noms de rues et pancartes en arabe remplaçant les anciennes inscriptions en lettres européennes — et pour obéir à ce plan général et ambitieux de renouvellement dont on voit les manifestations à chaque pas; on met à bas les « vieux » édifices — ceux du début du siècle, les maisons de deux et trois étages — pour les remplacer par des immeubles de béton et brique de dix étages et plus, sans style très caractéristique; ici et là, on a tenté mieux, vingt-cinq, trente étages; on éventre des quartiers pour tailler de nouvelles avenues, ici on a fait une corniche, ailleurs une tour de 200 m; de nouveaux et puissants édifices de béton groupent les ministères, les services de la municipalité, la Ligue Arabe, les organismes de la radio...

Le tourisme, aussi, donne au Caire un aspect nouveau; c'est une des ressources sérieuses du pays, et son extension est extrêmement rapide. Fini, le temps du voyageur aisé qui venait passer tranquillement un hiver en Égypte, louait une *dahabiéh*, et publiait à son retour les souvenirs de son voyage; maintenant le tourisme est une industrie; les voyageurs arrivent par fournées, on les loge, les déplace, on les guide par escadrons, on leur

fournit, dans le temps requis par un programme minuté, leur dose réglementaire d'émotions et de photographies, puis, en hâte, on les rembarque pour donner leur place à de nouveaux arrivés. La doctrine officielle : « Un hôtel toutes les deux semaines » — car il faut élargir les ressources du pays à la mesure de cette nouvelle et pacifique invasion; il en naît partout, appartements transformés, palais remployés, immeubles neufs, jardins où jaillissent des bungalows préfabriqués, maisons flottantes... Et l'on use et l'on abuse des noms alléchants, qui « résument » le passé sous la forme sommaire qui passa dans la « culture générale » : Ramsès a donné son nom à une rue et à une voiture, Cléopâtre à un hôtel, et à des cigarettes; Néfertiti à des bateaux-mouches, Omar Khayyam à un hôtel et à un nouveau vin, Khoufou (= Khéops) à un casino...

Tout cela, c'est l'inévitable confusion, l'agitation désordonnée, le grand remuement humain propre aux cités en croissance accélérée, en renouvellement profond. Mais derrière ce premier plan étourdissant de vie et d'agitation, certaines réalités de plus large portée peuvent être perçues, qui annoncent sans doute l'avenir; il est évident que Le Caire est devenu un des grands axes du Tiers Monde; un point de passage où s'attardent chefs d'État et diplomates, un pôle d'attraction pour les étudiants et les leaders politiques du continent africain. La plus grande ville d'Afrique, capitale de l'Islam, siège d'El Azhar, la plus vieille université musulmane, a gagné à sa récente libération, à sa révolution, à ses expériences socialistes, une auréole que contribuent à maintenir une radio, une presse, une propagande politique dotées de moyens énormes. Tout cela est perceptible à qui voudra, au Caire, « sentir » l'atmosphère nouvelle, voir vivre la grande cité; cortèges officiels accueillant des visiteurs illustres, drapeaux, pancartes couvertes de slogans,

inaugurations soigneusement orchestrées, fêtes annuelles ponctuées d'annonces à sensation, discours-fleuves... L'Égypte, indéniablement, a été réveillée, non pas avec la placidité de ce sphinx de Mokhtar, qui s'étire comme un gros matou, et dont on ne sait pas trop s'il ne va pas se recoucher — mais bien en sursaut. Pour qui souhaite mieux comprendre les problèmes du Moyen-Orient, ou certains comportements dont l'Occident s'étonne, Le Caire est devenu l'indispensable étape.



ALEXANDRIE

Une visite d'Alexandrie se partagera nécessairement entre les quartiers de la ville moderne, où se retrouve l'animation d'un grand port méditerranéen, et les monuments anciens, en petit nombre, qui ont subsisté ici ou là.

La promenade commencera au bord de la mer, le long du Port de l'Est, d'où l'on voit le fort de Qattbay, infrastructure supposée du phare antique ; au quartier d'Anfouchy, on visitera une nécropole intéressante, où se mêlent les thèmes décoratifs égyptiens et hellénistiques ; le creux du golfe qui suit, au sud de la mosquée d'Abou'l Abbas, puis en direction de l'est, marque le secteur de la ville ancienne ; sous les quartiers modernes de Manchfya, de Kom ed-Dik, de Mazarita, dans l'animation de la rue Chérif, de la mosquée Atarine, de la place Zaghoul, de la « Gare de Ramléh », nous devons imaginer tous les monuments glorieux d'autrefois, l'Arsinoeion, le temple de Sérapis, les palais, le Musée, le tombeau d'Alexandre le Grand ; sur la pointe de Silsiléh s'élevait jadis un temple d'Isis Lochias.

Poursuivant vers l'est, au long de quartiers aux noms éloquents, Camp de César, Ibrahimia, Cléopatra, nous longerons les plages alexandrines, et nous rencontrerons quelques nécropoles anciennes, à Chatby (tombs souterraines) et à Moustafa Pacha (tombs en partie construites, avec décor intéressant).

Le Musée, joliment caché dans une petite rue tranquille, abrite des merveilles, qu'on prendra le temps de voir à loisir ; on y trouvera d'abord quelques monuments strictement égyptiens, remployés dans la ville gréco-romaine, ou provenant des sanctuaires de la région (Canope) ; le lot principal, comme il se doit, consiste en monuments hellénistiques, grande sculpture, mosaïques, éléments d'architecture, vases. Mais c'est dans les petits objets que nous trouverons peut-être l'image la plus évocatrice de l'art alexandrin, et un clair témoignage de l'interpénétration des croyances : statuettes de terre cuite rappelant les « Tanagras », figurines réalistes ou grotesques, stèles funéraires où se mêlent thèmes classiques et dieux égyptiens,

masques de momies, peintures, verrerie ; on trouvera aussi quelques vestiges venus de l'Égypte intérieure, Fayoum, Oxyrhynchos, qui montrent les aspects « nationaux » de l'art religieux à l'époque gréco-romaine. Une grande salle groupe les monuments chrétiens trouvés à Abou-Ména, dans le désert de l'Ouest, ou à Akhmîm (tissus). Les deux jardins recèlent des monuments de grande taille, et dans cet apparent désordre, on reste frappé du voisinage de pierres couvertes d'héroglyphes, et de grands sarcophages hellénistiques ou romains.

Au sud-ouest de la ville, au milieu de quartiers populaires, on ira voir le Sérapéum — champ ravagé, à demi excavé, où se dresse encore la colonne dite de Pompée, et qui date de Dioclétien. Tout près, les catacombes de Kom ech-Chougafa avec leurs trois étages de galeries et de salles, leurs loculli, leur triclinium pour les banquets funèbres, et l'étrange mixture d'art égyptien et de modelé grec qu'on trouvera dans la tombe centrale, montreront à la fois la vanité des tentatives faites pour marier deux styles incompatibles, et l'étrange syncrétisme des idées qui recourait sans vergogne, dans l'espoir d'une possible survie, aux ressources qu'offraient encore les vieux dieux de l'Égypte.

La ville offre encore quelques beaux parcs, en particulier celui de Nouzha, que prolongent les Jardins Antoniadis.

A partir d'Alexandrie, ceux qui disposent d'une automobile pourront faire quelques agréables promenades, à l'est vers Montaza (ancien palais), Maamoura (plage) et Abouqir (l'ancienne Canope-Ménouthis, et le lieu de la bataille navale des flottes française et anglaise en 1798 et 1799), à l'ouest vers les plages de Hannoville, d'Agamy, et le temple de Taposiris (Borg el-Arab).

§ 1. « *Alexandrea ad Aegyptum* »

Aux limites septentrionales du Delta égyptien, avant de se mêler à la mer, les branches du Nil s'égarent un moment dans une série d'étangs peu profonds, fangée mouvante ondoyante de roseaux, et peuplée d'une riche faune d'oiseaux. Ce palus peu hospitalier, depuis toujours, constitue un abri inexpugnable pour ceux qui s'y réfugient ; c'est dans de semblables marais qu'Isis éleva le jeune Horus, tandis que Seth le recherchait par toute l'Égypte ; là, plus tard, vécut ce peuple de marais à la

réputation sinistre, dont les marins grecs eurent si souvent à souffrir : pirates et naufrageurs, insaisissables dès qu'ils se repliaient à l'abri de leurs marais, dont ils étaient seuls à connaître les détours et les cheminements. Entre l'Égypte continentale, qui sut toujours, pour l'essentiel de ses activités, se passer de la mer, et la Méditerranée, il y a cette zone indécise, cette frontière mouvante ; pour les Égyptiens d'autrefois, et pendant très longtemps, le Nord fut, avant tout, la zone des marais.

Campée sur un rocher au bord même de la mer, adossée aux étangs, frangée latéralement de déserts, Alexandrie n'est donc pas, au même degré que les autres, une ville d'Égypte : *Alexandrea ad Aegyptum*, disait-on jadis — Alexandrie aux confins égyptiens, Alexandrie sur la route de l'Égypte... Audacieuse création, tête de pont en Afrique de civilisations nées en Europe — et fenêtre que l'Égypte ouvre vers le nord et la Méditerranée —, la cité d'Alexandre doit toute son histoire, tout son destin deux fois millénaire à ce rôle d'intermédiaire, de pont jeté entre deux univers. A dire vrai, les échanges ne furent pas aussi féconds que le fondateur l'avait pensé ; l'Égypte subit peu, dans son art, ses coutumes, ses modes de pensée, l'influence hellénique ; les peuples voisins du Nil ont toujours opposé une inertie pesante aux influences externes, d'où qu'elles soient venues. La Grèce continentale, de son côté, ne fut guère transformée par cette ouverture égyptienne ; mais le point du monde où ces contacts devaient s'opérer devint lui-même quelque chose de nouveau, une de ces très grandes cités hellénistiques dont se para la Méditerranée orientale.

En Égypte même, Memphis, Thèbes, Saïs tombent très vite au rang de bonnes cités provinciales ; une nouvelle étoile est née, capitale rayonnante d'un monde

plus large, où doivent se mêler les races, comme les langues et les religions. Pendant plusieurs siècles, la ville s'accroît, avec cette audace des cités coloniales, et cette largeur de plan qu'ont toujours les architectes et les urbanistes dès qu'ils sortent de leur propre pays; pas de ville plus ancienne qui encombre le terrain, pas de traditions locales à respecter, pas d'intérêts mesquins à ménager : la terre est libre, le pays riche, l'avenir ouvert. Le marbre des palais brille sous un soleil nouveau; les avenues s'allongent en cours rectilignes; de tout le bassin méditerranéen, attirés par l'abondance des entreprises, affluent hommes d'affaires et commerçants; la main-d'œuvre de toute couleur s'offre à l'emploi, prolétariat désœuvré attiré par l'éclat de la nouvelle cité, par ses ressources, par la besogne qu'on y peut trouver; les hommes se mêlent, Égyptiens de l'intérieur, Juifs, Macédoniens, nouveaux colons, Levantins, mercenaires ou marins, architectes ou commerçants. Et la Cour attire à elle les poètes, les philosophes, les savants de toute la Méditerranée; échappant au cadre provincial de leurs petites cités, ils trouvent à Alexandrie une société nouvelle, un esprit neuf, une bibliothèque d'une exceptionnelle richesse, un temple des Muses où toutes les branches du savoir se trouvent représentées.

En un petit nombre de générations, cette crête calcaire déserte, ce paysage désolé de marais, est devenu une cité magnifique aux longues promenades rectilignes, aux bâtiments de marbre clair, aux colonnades imposantes; toutes les langues y voisinent, toutes les races et tous les costumes; tous les cultes ont leurs chapelles, des temples de pierre aux oratoires des faubourgs; le port ne désemplit pas, un mouvement incessant y amène et en retire les navires, et, la nuit, la haute flamme qui brille au sommet du phare signale loin en mer aux marins qu'une nouvelle capitale est née en terre africaine.

§ 2. « *Etiam periere ruinae* »

On aura quelque peine à retrouver le passé sous les images qu'impose la cité moderne; sa renaissance, depuis le siècle dernier, a recouvert tout ce qui était ancien d'une chape de ciment et de pierres nouvelles; les destructions anciennes avaient déjà été graves; l'affaïssement progressif du rivage avait, d'autre part, noyé tout un secteur des nécropoles; quant aux derniers monuments qui ont subsisté, ils appartiennent souvent aux derniers siècles de l'Alexandrie antique, à l'époque romaine plutôt qu'aux siècles de lumière. Il ne suffira donc pas de laisser parler les vieilles pierres, ni de suivre au hasard les rues des quartiers anciens. Peut-être est-ce dans le charmant petit musée gréco-romain, ou dans l'un de ces parcs admirables que la ville moderne a conservés, qu'on pourra le mieux revivre par la pensée ce passé si totalement oblitéré; il y faudra beaucoup de sympathie, et un certain effort, car l'imagination ne trouve guère de support visible auquel se rattacher; pourtant, avec quelque bonne volonté, on pourra rendre vie à toute une suite d'images, de faits glorieux, de figures célèbres, et l'on sentira se ranimer pour un instant, autour de soi, le climat spirituel et humain d'une grande cité.

§ 3. Les figures historiques

Et d'abord les personnages de l'histoire, grandes figures dont monnaies et camées ont gardé les profils, et que la littérature universelle a entourée d'une auréole de mythe et de poésie. La ville des Ptolémées, créée par Alexandre et perdue par Cléopâtre, objet successif des conquêtes de César, d'Octave, d'Amr, de Bonaparte, a vu passer plus de grands personnages qu'aucune autre sur la terre. Avec le Macédonien, parmi les récits semi-

mythiques de la fondation, débute la série des grands capitaines. Avec les souveraines, Arsinoé, Bérénice, Cléopâtre, noms sonores dont la musique évoque déjà les séductions de l'Orient, c'est une nouvelle série de figures qui s'impose à nous, tout un ballet exotique où se mêlent ambitions de sultanes, intrigues de palais, haines et passions ressenties avec une violence tout orientale.

Arsinoé d'abord, la seconde du nom, l'ambitieuse et la violente, qui, dès ses plus tendres années, vécut au milieu des meurtres et des complots, dut sauver sa vie par l'évasion, avant de venir en Égypte mener auprès de son frère Ptolémée une existence de souveraine; et qui obtint, faveur aussi nouvelle que démesurée, avec l'apothéose, le droit de figurer, déesse philadelphie, au rang des Immortels.

Bérénice ensuite, dont l'arrivée en Égypte, après les années autoritaires d'Arsinoé, et le long et austère vuvage de Philadelphie, sembla aux Égyptiens le retour même de la jeunesse et de la grâce après une trop longue attente :

Elles sont quatre, les Charites! Car aux trois déjà bien connues, une autre vient de s'ajouter, encore toute humide de parfums. C'est l'heureuse, la merveilleuse Bérénice. Sans elle, les Charites elles-mêmes ne seraient pas les Charites.

C'est Callimaque qui nous livre ces jolis vers, et on a pu y reconnaître, sous la forme galante du madrigal, « l'appel de toute une société et peut-être de tout un peuple au sourire d'une reine bienfaisante » (P. Jouguet). C'est elle, la charmante Bérénice, qui suspendit sa chevelure sacrifiée en hommage à Aphrodite Zéphiritis, pour que la grande déesse protège Ptolémée parti pour la guerre; l'aimable offrande disparut du sanctuaire, mais levant les yeux, par une nuit claire, vers le ciel brillant d'étoiles, on retrouvera « la chevelure de Béré-

nice » inscrite pour toute éternité parmi les constellations de la nuit.

Cléopâtre enfin — mais est-il besoin de rappeler sa vie de royale aventurière et son destin tragique? Plutarque, Shakespeare, Hérédia, Cavafis, tant d'autres, ont rendu familier chaque instant qu'elle vécut : envoûtement de la femme en qui s'allient beauté, charme et puissance, faste des palais alexandrins, galères fuyant sur la mer d'Actium, Antoine abandonné des dieux, enfin Cléopâtre échappant par la mort à l'humiliation du triomphe romain, tous ces aspects d'une vie sans seconde ont été mille et mille fois évoqués, au point que la Cléopâtre des poètes — sinon celle du cinéma — est peut-être devenue plus réelle à nos yeux que la souveraine alexandrine dont nous savons, exactement, très peu de chose.

Ces rois Ptolémées, ces souveraines aux noms sonores sont à découper sur un fond ambigu de Cour alexandrine, où se mêlent la grandeur et la débauche, les figures les plus nobles comme la tourbe incertaine des précepteurs, des favoris, des intrigants, qui s'achètent, se vendent ou se prêtent. Mœurs étranges, qui s'épanouissaient en ce point du monde où Asie, Afrique et Europe mêlaient pour la première fois, en une même cité, leurs attraits et leurs vices, et ce que chaque continent savait offrir de meilleur ou de plus vil.

§ 4. Une sensibilité nouvelle

En fait, c'est toute une psychologie nouvelle qui était née dans cette capitale ouverte aux portes de l'Orient; la souche de cette humanité recomposée reste, essentiellement, la Grèce, et cette société, dans sa partie influente, est de culture hellénique. Mais à cette race de l'Hellade se mêlent les éléments les plus divers, les Juifs de Pales-

tine, les Orientaux, les Égyptiens et les Africains de l'intérieur du continent. Le commerce qui se fait dans le port et celui qui aboutit aux débarcadères nouveaux de la mer Rouge amènent des hommes, des idées issus de l'Orient extrême, de ces contrées lointaines où la conquête d'Alexandre avait porté les armes macédoniennes. A peine débarqué, le citoyen venu de Grèce découvre un rythme de vie différent de celui qu'il a jusque-là connu; à la démocratie que ses ancêtres avaient inventée, il voit d'abord se substituer une royauté de style oriental, fastueuse et mystique, où les souverains accèdent, un à un, à l'empyrée; les affaires publiques cessent d'être sa préoccupation quotidienne; la « chose publique » est devenue domaine réservé au souverain et à une administration solide et centralisée; la guerre elle-même est désormais affaire exclusive de mercenaires. Il est inévitable que l'axe des préoccupations humaines se modifie lui aussi; les valeurs jusqu'ici essentielles, une à une, vont vieillir; on perd le goût des grandes idées, l'enthousiasme s'apaise, et avec lui l'élan créateur de colonies et d'empires; on ne croit plus guère aux combats et à la gloire : le monde est devenu trop grand. En revanche, une sensibilité nouvelle se développe, apte à apprécier des plaisirs jusque-là négligés; le désenchantement, le charme de la rêverie, la curiosité des choses les plus humbles, une certaine tendance à l'évasion qu'encouragent l'exotisme et le caractère cosmopolite de la capitale en sont les aspects majeurs.

Pour comprendre ce changement, il faudra parcourir avec attention quelques salles du Musée; la grande sculpture, déjà, a perdu son type idéal et quelque peu abstrait, pour exprimer plus fidèlement la réalité; la douleur ou l'effort se peignent sur les visages, et l'exubérance propre aux formes orientales remplace le calme hié-

tique des gestes et des figures; on reproduit l'anormal, le grimaçant, le grotesque — l'exotique; l'Homme cède la place aux hommes — à ceux de tous les jours.

Attardons-nous un instant devant ces vitrines où ont été groupées les charmantes statuettes de terre cuite, parentes des Tanagras, des marionnettes de Myrina ou de Smyrne; le détail des coiffures, des vêtements, les plis de l'himation, la diversité des attitudes, la grâce qui accompagne chaque mouvement évoquent les aspects multiples d'une société raffinée; toutes les jolies Alexandrines d'il y a deux mille ans sont là réunies, et semblent nous sourire; on reconnaît leur coquetterie, leur goût de la parure, leur habileté à draper sur leur bras le pli de leur manteau, leurs jolis visages mutins, et ces grands chapeaux à larges bords qui protègent du soleil africain leur claire peau de méditerranéennes. Avec Théocrite, nous les entendons babiller :

— Praxinoa, cette robe plissée te va à merveille. Dis-moi, combien t'a coûté le tissu ?

— Ah, Gorgô, ne m'en parle pas ! Plus de deux mines de bon argent. Et je ne parle pas de la façon ! Je m'y suis tuée !

— Peut-être, mais tu as réussi on ne peut mieux.

— Je ne dis pas non... Apporte-moi mon manteau et mon chapeau; drape-le comme il faut...

Puis nous suivons un instant nos gracieuses jeunes femmes dans la foule qui se presse aux fêtes alexandrines; et à nouveau les petites statuettes d'argile semblent s'animer et parler :

Que de monde ! Où traverser cette cohue, et à quel moment ? De vraies fourmis, sans nombre et sans fin ! Vraiment, Ptolémée, tu as fait beaucoup de belles choses depuis que ton père est au rang des dieux; plus de fripon qui vexe le passant en se faufilant à l'égyptienne, comme autrefois des gens s'en faisaient un jeu — des fripons convaincus, tous

taillés sur le même patron, méchants et farceurs, rien que du mauvais fruit... Gorgô, mon amie, qu'allons-nous devenir ? Les chevaux d'armes du roi ! Ami, ne m'écrase pas !...

Cette société nouvelle est sensible au détail, et voit désormais ce qu'elle côtoyait jadis sans prêter attention. Ici c'est une tapisserie dont on décrit amoureusement les détails :

Sont-elles fines, sont-elles jolies ! On dirait des travaux de déesses ! Quelles ouvrières les ont exécutées ? Quels artistes ont dessiné exactement ces figures ? Que leurs poses sont vraies, que leurs mouvements sont fidèles. Elles respirent, ce ne sont pas des images...

Là, ce sont les spectacles de la rue qu'on imite et qu'on modèle en argile, esclaves ployant sous leur charge, enfants qui jouent, animaux dans des postures vivantes, grotesques exagérant les grimaces d'un nain ou d'un bossu... Et puis le nouveau paysage est devenu un élément de l'art familial, les palmiers, les crocodiles, les hippopotames, les éléphants que le roi fait amener des pays du Sud, les Pygmées qui, paraît-il, vivent aux bords du Nil d'Éthiopie en guerre incessante avec les grues... tout cela s'exprime en jolies statuettes ou en demi-reliefs, et constituera, sur les mosaïques hellénistiques, le « paysage alexandrin » le plus ordinaire.

A travers ces formes inhabituelles, c'est une manière nouvelle de penser qui transparait, plus subtile, plus familière, produit d'une société neuve ; Callimaque, Apollonius, Théocrite, Hérondas, le charme des idylles, des bucoliques, des épigrammes, l'agrément d'un rythme nouveau, tout cela s'additionne, se fond dans l'« alexandrinisme », dont la poésie élégiaque latine puis occidentale se fera le véhicule jusqu'à nous.

L'aspect inévitablement complémentaire de cette grande « disponibilité » mentale, de cette sensibilité

accrue, de cet attachement plus intime à l'instant qui passe, de cette désaffection des grandes idées et des ambitions trop vastes, au profit de la curiosité et du quotidien, c'est une quête acharnée des plaisirs. On connaît le renom dont jouissait, dans l'Antiquité, le « rivage de Canope » ; l'austère Strabon a décrit, avec l'objectivité d'un savant qui recopie ses fiches, ce canal bordé de bosquets et semé d'îlots verdoyants, où se dressaient des hostelleries « abondamment pourvues de tout ce qui pouvait exciter à la joie et satisfaire les désirs » (XVII, 83) (1). Et la fameuse mosaïque de Palestre, qui reproduit le cours du Nil, a montré l'image de ces guinguettes fleuries où l'amour et les plaisirs du vin additionnaient leurs attraits. Ville des poètes, ville des courtisanes, patrie spirituelle de Callimaque et de Théocrite, et patrie de Thaïs, Alexandrie sacrifiait plus généralement aux Muses et à l'amour qu'aux divinités plus austères des panthéons d'autrefois.

C'est qu'ici Aphrodite est chez elle ; tout ce qui peut exister et se produire sur terre, on le trouve en Égypte : fortune, sport, pouvoir, ciel bleu, gloire, spectacles, philosophes, or fin, jolis garçons... musée, vin, toutes les bonnes choses dont on peut avoir envie, et des femmes, tant de femmes, par la vierge des enfers, que le ciel ne peut se vanter de porter plus d'étoiles... (Hérondas, *Mimes*, I, 21-36).

Les rois donnaient, naturellement, l'exemple, et les débauches fantastiques de la cour alexandrine ont été décrites à l'envi par les écrivains anciens ; le groupe des « inimitables », tentant d'épuiser, en une quête effrénée, toutes les jouissances possibles de ce monde, a été souvent

(1) Une inscription grecque complète pour nous le tableau : « Ce n'est pas le son des trompettes qui retentit ici, mais celui des flûtes ; nous sommes vêtus avec grâce, et ne portons pas d'armes, et des chœurs couronnés de fleurs célèbrent la coupe à la main les dieux éternels par des chants nocturnes. »

évoqué (1). Si variés que puissent être les aspects de l'Alexandrie ancienne, cette image d'une société livrée à une vie facile et sans retenue demeure attachée au nom de la grande cité.

§ 5. La science alexandrine

Ville des plaisirs, Alexandrie fut aussi pendant des siècles, et c'est sans doute un plus grand titre à sa gloire, une cité de la science et de l'esprit. On rappelle généralement, pour expliquer la création du Musée dans la nouvelle capitale africaine, que Démétrios de Phalère, à Athènes, avait installé l'École péripatéticienne dans un jardin pourvu de portiques, et l'avait dotée d'une salle de cours, de cellules d'habitation pour professeurs et disciples, et y avait établi la bibliothèque d'Aristote; en l'honneur des Muses, cette « école » avait reçu le nom de Musée. Mais il n'est que juste de rappeler qu'une vieille tradition égyptienne, depuis bien des siècles, adjoignait à tous les temples importants une officine de recherche textuelle, de science sacerdotale, d'enseignement théologique aussi, qui portait le nom de « maison de vie » (cf. p. 131). Des deux côtés, l'institution alexandrine du Musée avait ainsi un solide parrainage.

Fondé, croit-on, sous Ptolémée I^{er}, puis largement développé sous Philadelphe et Évergète, le Musée

(1) L'un des savants qui a fait le plus pour la résurrection d'Alexandrie antique, Ev. Breccia, a pu écrire : « Une ville offre beaucoup d'analogies avec « la belle fille du héros grec. » Cette ville est Florence à l'époque des Médicis : analogie dans l'activité littéraire et artistique, dans le haut degré de culture intellectuelle, dans la richesse, l'opulence et le luxe, dans l'amour de la vie joyeuse et légère. Il est curieux d'observer qu'un refrain d'une célèbre poésie carnavalesque, dont Lorenzo de Médicis est l'auteur : *Chi vuol esser lieto sia — Del doman non v'è certezza* — est presque la traduction du refrain que les joyeuses bandes chantaient à gorge déployée dans les rues d'Alexandrie : « Mangeons et buvons; demain nous pourrions être morts ! »

alexandrin se trouvait dans les palais royaux; on connaît assez mal sa structure; il était en tout cas pourvu d'un promenoir, propre aux discussions philosophiques et aux méditations; une salle pourvue de sièges pouvait servir aux réunions de savants, aux conférences, aux « travaux pratiques » aussi, probablement; un « mess » commun réunissait les philologues aux heures des repas. Cet organisme vivait d'un fonds global, qui assurait son entretien, tandis que les savants recevaient, personnellement, du trésor royal, un traitement qui les libérait des soucis de la vie matérielle et leur permettait de se consacrer entièrement à la recherche. C'était, en somme, un peu l'équivalent d'un institut de recherche scientifique, un C.N.R.S. avant la lettre.

Ces recherches s'appuyaient sur les ressources de la bibliothèque; bibliothèque fameuse entre toutes, dont la partie essentielle était au Musée, et dont une filiale se se développa au Sérapéum; des chiffres éloquentes ont été donnés pour souligner sa richesse; on a parlé de 400 000 rouleaux à la mort de Philadelphe; Antoine, plus tard, y aurait joint 200 000 volumes pris à la bibliothèque de Pergame; en 48 av. J.-C., le total aurait été de 700 000 volumes, chiffres bien faits pour éblouir, même si l'on admet qu'un rouleau ne contenait qu'une part d'une œuvre littéraire — un chant d'Homère, un « livre » d'un historien... Grands amateurs de livres, les Ptolémées ne s'encombraient d'ailleurs pas de scrupules pour se les procurer, fût-ce par indécatesse ou pur brigandage.

Un premier désastre survint peut-être pendant la guerre « alexandrine » de César, où l'incendie des bateaux du port se communiqua aux quartiers voisins et aux entrepôts où se trouvaient des dépôts de livres; mais il n'est pas certain que la grande bibliothèque elle-même ait été menacée; en 270, Aurélien fit raser le

quartier du Bruchium, où se trouvait le Musée; les savants se réfugièrent au Sérapéum, et il est probable que la bibliothèque principale — du moins ce qui pouvait en rester après les prélèvements faits en faveur de Rome — fut détruite à ce moment; plus tard, les victoires du christianisme et la destruction du Sérapéum, en 391, consommèrent la perte de la bibliothèque survivante; la tradition arabe attribue à Amr la destruction de ces livres païens, « inutiles s'ils contiennent la même chose que le Coran, dangereux s'ils contiennent autre chose »; mais cette renommée ne repose sur rien de solide; à l'époque de la conquête arabe, ce qui avait été la « fameuse bibliothèque d'Alexandrie » n'existait plus depuis bon nombre d'années.

Pendant des siècles, pourtant, cette double institution du Musée et de la bibliothèque attira et retint à Alexandrie les savants les plus remarquables du monde méditerranéen; on peut se montrer dédaigneux envers « l'esprit alexandrin », où l'on voit parfois érudition assommante, artifice, inspiration médiocre, attrait pour le détail; mais il est suffisamment éloquent de faire l'inventaire des hommes que la capitale de l'Égypte ptolémaïque a attirés; on y trouve les plus grands noms de ces siècles post-classiques.

La géographie, développée de façon pratique à la suite des voyages d'Alexandre et des expéditions lointaines, s'enorgueillit des noms d'Ératosthène (voir p. 191 la mesure de la circonférence de la terre) et d'Aristarque, qui devina le rôle planétaire de la terre dans le système solaire; l'astronomie elle-même fut illustrée à Alexandrie par Conon, Hipparque, Sosigène, qui prépara la réforme julienne du calendrier; plus tard par Ptolémée, l'auteur de l'*Almageste* et du *Tetrabiblos*; Euclide rédigea ses *Éléments* à Alexandrie, Apollonios de Pergé, le fondateur de la trigonométrie, Proclus, Marin,

Simplicius, autant de noms qui portèrent haut le prestige des sciences mathématiques et de la géométrie. En médecine, deux grands maîtres, Hérophile et Érasistrate, auteurs de plusieurs découvertes importantes, en anatomie comparée, pathologie, physiologie. Le renom de leur école et de leurs techniques naquit en grande part de leur habitude de pratiquer des dissections en public; l'un d'eux fut même accusé d'avoir opéré des vivisections sur des condamnés à mort. Après eux, on trouve quelques médecins de renommée universelle, Galien, qui vint de Pergame, Soranus, Marin d'Alexandrie, sous Trajan, qui composa un traité d'anatomie en vingt livres, Léonidès d'Alexandrie, connu pour la précision de ses descriptions chirurgicales, Oribase, un peu plus tard, venu lui aussi de Pergame, mais qui reçut une grande part de sa formation à Alexandrie. Jusqu'au VII^e siècle de notre ère, cette faveur de la médecine alexandrine subsiste, et l'on voit le médecin byzantin Paul d'Égine, auteur de sept livres médicaux, faire ses études dans la vieille capitale des Ptolémées.

Au nombre de ceux qui pratiquèrent les sciences exactes, on doit encore rappeler les « ingénieurs », et, parmi eux, Héron d'Alexandrie, qui étudia la pneumatique, l'optique et la mécanique.

Les sciences de la nature ne furent pas négligées; les tendances à l'observation, issues d'Aristote, et la curiosité pour la faune et la flore d'un pays nouveau, pouvaient expliquer cet attrait nouveau pour la botanique, la pétrographie, la zoologie; les paysages nilotiques des mosaïques et des tentures alexandrines témoignent assez de ce sens de l'observation et de ce goût pour la notation exacte. De plus, les Ptolémées avaient réuni, dans une sorte de jardin zoologique annexé aux palais royaux, toute une faune exotique de l'Afrique intérieure, qui pouvait alimenter la curiosité et intriguer les visiteurs.

Rappelons simplement, parmi les savants qui cultivèrent ces sciences de la nature, le grand nom de Théophraste, véritable fondateur de la botanique scientifique.

Pléiade magnifique, on en conviendra, qui groupe des noms prestigieux. Dans d'autres domaines, moins « scientifiques », le nombre et la qualité des savants ne furent pas moindres; ainsi il ne faut pas oublier que c'est à l'œuvre de critique textuelle entreprise sur les grands classiques grecs par les Alexandrins, Zénodote en particulier, Aristarque, Callimaque, Ératosthène, que nous devons d'avoir retrouvé les textes qui sont à la base de notre culture classique; parmi des poètes très moyens, Callimaque, Apollonius, Théocrite méritent une place honorable, le premier comme un artisan précis et habile du vers, comme grand érudit, comme le maître de l'élégie, le second pour ses vers épiques tout pénétrés de l'esprit nouveau de la ville africaine, le dernier comme l'inventeur du genre champêtre en poésie. Il y eut aussi quelques historiens pour profiter des ressources de la bibliothèque, ou contribuer à son développement, tel Hécatee d'Abdère, auquel on doit une histoire de l'Égypte.

§ 6. Religion et mystique

Pourtant, si grand et si justifié qu'ait pu être le renom d'Alexandrie comme centre de science et de culture, il faut reconnaître que la plupart des savants qui y vécurent y étaient venus d'ailleurs; le rôle de la grande cité fut de les attirer, de les retenir, et de leur donner les moyens de travailler; si ces savants ont illustré Alexandrie, on ne peut guère dire que tous aient traduit, dans leurs travaux, l'âme ou les tendances particulières de la cité d'Alexandre. Au contraire, dans le domaine de l'esprit, en philosophie et en religion, on peut trouver

en ce point précis du monde l'expression, sous des étiquettes aux noms variables, de préoccupations spirituelles communes; c'est là, sans doute, que nous pouvons reconnaître l'effet d'un climat intellectuel commun, une conséquence naturelle de l'élargissement des frontières et du brassage des peuples et des idées. On se rappelle les termes de la lettre attribuée à l'empereur Hadrien :

Cette Égypte que tu me vantais, je l'ai trouvée légère, suspendue à un fil, voltigeant à chaque souffle de la mode. Là, ceux qui adorent Sérapis sont en même temps chrétiens, et ceux qui se disent chrétiens évêques du Christ sont dévots de Sérapis. Pas un président de synagogue juive, pas un Samaritain, pas un prêtre chrétien qui ne cumule ses fonctions avec celles d'astrologue, de devin, de charlatan. Le patriarche lui-même, quand il vient en Égypte, est forcé par les uns à adorer Sérapis, par les autres à adorer le Christ.

Peut-être y a-t-il là quelque outrance; mais il est probable qu'une telle confusion a régné dans de nombreux esprits; nous connaissons des prières chrétiennes authentiques invoquant côte à côte le Christ et Osiris; le passé ne pouvait s'abolir d'un jour à l'autre, surtout dans un milieu peu dressé aux finesses théologiques, et où les limites entre des croyances d'apparence comparables n'apparaissaient pas avec une netteté absolue. D'autre part il est certain que des efforts avaient été faits dès les premiers temps de la dynastie alexandrine pour créer de toutes pièces une religion mixte, hellénistique et égyptienne. Le produit de cet effort eut nom Sérapis; l'Égypte lui donna, peut-être, son nom, Osiris-Apis, Sérapis; le monde grec sa forme, celle d'un vieillard barbu et vénérable; mais le nouveau dieu, comme la plupart des innovations alexandrines, eut plus de valeur dans la ville même et sur le pourtour de la Méditerranée que dans l'Égypte intérieure; Sérapis, aux bords du Nil, ne sortit guère des milieux helléniques; dans les villages

égyptiens, on ne connut guère qu'Osiris, comme autrefois, et Apis; mais, avec les marchands et les navigateurs, le nouveau dieu débarqua dans tous les ports de Grèce, d'Italie, d'Afrique du Nord, de Tripolitaine. D'autres courants exercèrent, naturellement, leurs effets, en particulier les « religions à mystères », l'orphisme, le culte de Mithra, et les religions comportant une révélation, l'« hermétisme », fondé sur les écrits révélés par Thot, c'est-à-dire Hermès trois fois très grand, « trismégiste », la gnose, et quelques autres.

Il est aujourd'hui bien difficile d'imaginer avec une certaine précision ce qu'il en fut des croyances individuelles; chaque expérience en ce domaine est personnelle, et ne se transmet qu'exceptionnellement par écrit; il faut nous en tenir aux documents historiques ou théologiques, qui nous font connaître des spéculations abstraites, plutôt qu'une image fidèle de l'état des esprits. Mais même avec cet écran inévitable, un fait est frappant : dans les trois communautés spirituelles principales, juive, chrétienne et alexandrine, une même préoccupation tient le centre des débats spirituels : comment définir de façon précise la nature des rapports qui existent entre les hommes et leur divinité. Si Dieu est parfait, comment concevoir en effet qu'il conserve un lien quelconque avec une création elle-même imparfaite ? Et si des liens sont admis entre le divin et l'humain comment sauvegarder la foi en une perfection divine ? Chez les uns et les autres, en tout cas, on assiste à une « remontée » de la divinité vers le ciel; Dieu quitte la terre, se cache, devient inconnaissable; conséquence inévitable, on recherche un possible intermédiaire, capable de rétablir le lien rompu entre le dieu qui s'enfuit et l'humanité qui voudrait le connaître. Curieuse convergence de préoccupations dans des communautés d'origine si disparate, et dont le seul point commun

était la ville même d'Alexandrie. De ces écoles, émergent quelques très grandes figures, et quelques légendes; légendaire sans doute, au moins pour une bonne part, la tradition selon laquelle l'Ancien Testament aurait été traduit en grec à partir du texte hébreu par soixante-dix juifs, travaillant chacun indépendamment des autres; la version hellénistique de l'Ancien Testament grec se composa progressivement, autant qu'on puisse actuellement en juger, la Torah pendant le III^e siècle, les autres livres à une date plus difficile à déterminer. Mais à côté des légendes, on trouve des faits positifs. Ainsi un ouvrage dont nous ne connaissons pas l'auteur, la *Sagesse de Salomon* (I^{er} siècle), tente-t-il un premier essai dans la voie définie plus haut : entre la divinité et les hommes, le contact reste assuré par l'intermédiaire d'un don divin, Sophia, « la sagesse ». Chez Philon, qui réalise la curieuse alliance de la pensée juive et de la tradition platonicienne élargie par le stoïcisme, l'élément médian dans cette construction théologique sera l'« Idée originelle », le Logos. Plus tard encore, Plotin définira une doctrine où la divinité, unité inconnaissable, garde avec sa création un lien constitué par des intermédiaires hiérarchisés, l'intellect et le *noûs*. Conceptions complexes et souvent subtiles, on en conviendra, mais qui traduisent du moins, au niveau où nous pouvons les saisir, une hantise commune d'assurer entre l'humanité et son dieu que l'on sait parfait un contact que cette perfection même semble condamner.

C'est au milieu de préoccupations de ce genre que le christianisme prit naissance et se développa en terre égyptienne; de ses débuts, nous savons peu de chose, mais quelques très grandes figures ont marqué ces siècles de formation — ainsi que quelques déviations majeures. Les grandes figures, ce furent Clément, puis Origène, soucieux, l'un et l'autre, à des degrés divers d'ailleurs,

de ne pas présenter le christianisme comme une rupture avec le passé, mais comme son épanouissement, comme la plus riche efflorescence de toutes les tendances philosophiques ou mystiques qui jusque-là, par des voies diverses, avaient cherché la voie de la vérité. Les sectes parallèles ne manquèrent pas; il y eut spécialement les Gnostiques, dont l'étude vient d'être renouvelée par la découverte des livres d'une des sectes de Haute-Égypte. Ils professaient que la création était un accident, dû à une puissance divine secondaire — une erreur que Dieu tente de compenser en envoyant le Christ sauver les hommes au moyen de la connaissance — la Gnose. Quant aux déviations, aux « hérésies », elles naquirent pour la plupart du désir de mieux définir la nature du « fils » de la Trinité chrétienne — de cet intermédiaire dont la quête hanta si fort la pensée alexandrine : *arianisme* d'abord, qui sépara le Christ de Dieu, pour ne reconnaître à Jésus qu'une nature « analogue » et non identique à celle du Père, et le rapprocher par là de l'humanité terrestre; *monophysisme* ensuite, mouvement contraire, qui refusait au Fils la nature humaine pour ne voir en lui que le Dieu; condamnée au concile de Chalcédoine (451), cette doctrine, qui se fondait non seulement sur une conviction profonde, mais aussi, indéniablement, sur la volonté de s'opposer à la foi du peuple oppresseur sur un point essentiel, demeure le credo officiel de l'église copte (et éthiopienne); le *monothélisme* enfin, « inventé » aux approches de la conquête arabe par l'empereur Héraklius, n'eut pas en Égypte un succès que son caractère trop subtil ne lui promettait guère, mais il survit dans les Églises maronites du Proche-Orient.

Avec la conquête arabe, ces problèmes complexes, cette quête contradictoire d'un dieu que sa perfection doit rendre lointain, mais que son amour doit rendre

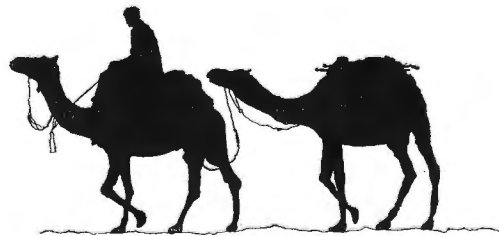
accessible perdirent leur sens; le credo musulman résolut ce problème en le supprimant; et abandonnant Alexandrie à ce qui allait être une longue décadence, le vainqueur ira fixer sa capitale plus au sud, là où depuis toujours passait l'un des axes majeurs du pays, à la pointe du Delta, près de ce qui serait bientôt « la cité victorieuse », Al Qahira, Le Caire.

§ 7. Le rôle d'Alexandrie

En quelques siècles s'est ainsi constituée, à Alexandrie, dans une ville dont les horizons s'élargissaient à la mesure d'un monde plus grand, une civilisation assez différente de celle de la Grèce. Il y fut beaucoup pensé, beaucoup écrit; on y fit la somme du passé — pour nous le transmettre; on y vécut aussi à un rythme plus riche, le cœur humain s'ouvrit à une sensibilité plus large. Puis vint la décadence, la pauvreté, l'oubli. Rosette appela à elle le commerce maritime, tandis que la cité d'Alexandre devenait une bourgade médiocre, vivant trop au large dans une enceinte démesurée.

Le xix^e siècle, peu à peu, lui rendit son importance déchue; elle est redevenue la seconde ville d'Égypte; mais elle change de visage, et change très vite; la ville du xix^e siècle où les consuls se livraient à la petite guerre, celle de 1900 où la cour khédiviale prenait ses quartiers d'été, l'Alexandrie élégante, mondaine, voluptueuse de l'entre-deux guerres, la ville obsédante et trouble des romans de Durrell : autant d'aspects différents d'une même cité, autant de facettes d'une réalité humaine en constante mutation. Depuis quelques années, une transformation plus profonde encore est en cours, l'aspect méditerranéen, cosmopolite, de la cité s'estompe; une forte poussée venue de l'intérieur, à la fois démographique et politique, y fait déferler l'Arabe, cependant

qu'en disparaissent les fortes et actives minorités de naguère : le Grec, l'Arménien, le Juif, le Maltais, le Levantin; c'est un signe des temps, dont il est difficile de prévoir, à longue échéance, les effets; le moins qu'on puisse dire est que, chaque jour, des liens nouveaux se délient, qui rattachaient encore d'une certaine façon la grande cité à son passé. Mais il est un rôle essentiel qu'elle pourrait retrouver, réalisant ainsi, après deux mille ans, le vœu de son fondateur : celui qui ferait à nouveau d'elle un point de contact entre deux univers, Orient et Occident. Une première fois, l'expérience a été tentée, pour que fût réalisé le difficile mariage de la logique grecque et du mysticisme oriental; les résultats ne furent pas exactement ceux qu'on escomptait; mais la pensée, l'art, la sensibilité humaine y trouvèrent un profond enrichissement; cela suffirait à justifier que l'expérience fût à nouveau tentée.



INDEX HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

ABOU'L HÔL, 51.
ABOU'L HAGGÂG, 67.
AHMASI, 68.
AKHENATON, 24, 69.
ALEXANDRE, 69.
AMENEMHAT, 23.
AMÉNOPHIS II, 110.
AMÉNOPHIS III, 68, 72.
AMÉNOPHIS IV, 69.
AMÉNOPHIS, fils de Hapou, 189.
AMON, 61-65.
AMOSIS, 117.
AMR IBN EL-AAS, 196, 222.
ANOUKIS, 177.
ANTOINE, 221.
APIS, 40.
APOLLONIUS, 224.
APOLLONIUS DE PERGÉ, 222.
ARISTARQUE, 224.
ARSINOÉ, 214.
ATHANASE, 26.

BAOURDED, 183.
BELZONI, 165.
BÉRÉNICE, 214.
BÈS, 118.

CALLIMAQUE, 214, 224.
CARACALLA, 147.
CAVAFIS, 215.
CÉSAR, 221.
CICÉRON, 165.

CHAMPOLLION, 11, 143, 145.
CHARICLÉE, 192.
CHÉCHANQ I^{er}, 76, 117.
CHÉMANEFER, 147.
CHENOUTÉ, 26.
CLAUDE, 145.
CLÉMENT, 26, 227.
CLÉOPÂTRE, 215.
CONON, 222.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, 218.
DJADJAEMANKH, 47.
DJEDEFHOR, 57.
DJÉDI, 48.
DJÉSER, 45, 169.
DURELL, 229.

ÉRASISTRATE, 223.
ÉRATOSTHÈNE, 191, 222, 224.
EUCLIDE, 222.

GALIEN, 223.
GERMANICUS, 76, 144.
GÉTA, 147.

HADRIEN, 225.
HAPI, 168.
HARMAKHIS, 50.
HAROÉRIS, 155, 157.
HARSOMTOUS, 151.
HATCHEFSOUT, 68, 95-99, 175.
HATHOR, 136, 151.

HÉCATÉE D'ABDÈRE, 224.
HÉKA, 147.
HÉKAYEB, 188.
HÉLIODORE, 192.
HÉMAKA, 36, 40.
HÉRAKLIS, 228.
HERMÈS TRISMÉGISTE, 226.
HÉRON, 223.
HÉROPHILE, 223.
HERKHOUF, 181-185.
HÉRODOTE, 47, 54, 168.
HIHOR, 193, 194.
HIPPARQUE, 222.
HOREMHEB, 110.
HORUS, 121, 149, 210.
HOUMEN, 177.
HOUBOUN, 50-51.

IBN TOULOUN, 202-204.
IMHOTEP, 45-47, 169, 171, 189.
IMOUTHÈS, 44.
ISIS, 116, 135.
IZÉZI, 183.
IZI, 189.

JOSEPH, 44.
JULIA DOMNA, 147.
JUVÉNAL, 138, 192.

KAGEMNI, 57.
KHAKHEPERRÊSENEB, 176.
KHÉOPS, 47, 55, 56, 142.
KHÉPHREN, 43, 49, 178.
KHNOUM, 147, 168, 190.
KHONSOU, 62.

LÉONIDÈS, 223.
LUCAIN, 167.
LUCAS (Paul), 165.

MACRIN, 157.
MAHMOUD EL-FALAKI, 171.

MARIN, 222.
MAÿ, 177.
MÉHÉMET ALY, 205.
MEKHOU, 184, 187.
MEMNON, 76.
MÉNÈS, 38-40, 122.
MENHYT, 147.
MENNA, 32.
MENTOUEMHAT, 82.
MERENRÊ, 181.
MITHRA, 226.
MOKHTAR, 208.
MOUTEMOUIA, 68.
MYKÉRINOS, 23, 49.

NÂRMER, 38.
NEBTU, 147.
NECTANÉBO, 69, 125, 127, 139.
NEFERKARÊ, 183.
NEFEROURÊ, 77.
NEFERTITI, 70.
NEITH, 147.
NITOKRIS, 48.
NOFRÊ, 23, 43, 58.

OPET, 62, 67.
ORIBASE, 223.
ORIGÈNE, 26, 227.
ORION, 53.
OSIRIS, 62, 115-124, 141, 225.
OUNAS, 52.

PAKHOMÉ, 26.
PANÊB, 107.
PAUL d'ÉGINE, 223.
PENANOUI, 189.
PENTAOUR, 102.
PÉPI, 142.
PÉPI II, 183-184.
PÉPINEKHT, 181, 184.
PÉTAMOUNOPH, 82.
PÉTOSIRIS, 25.

PHILON, 227.
PLINE l'ANCIEN, 172.
PLOTIN, 227.
PROCLUS, 222.
PTAH, 62.
PTAHHOTEP, 55, 57.
PTOLÉMÉE (géographe), 222.
PTOLÉMÉE I^{er}, 220.
PTOLÉMÉE II, 220.
PTOLÉMÉE III, 220.
PTOLÉMÉE VI, 145.

RAHOTEP, 23, 43, 58.
RAMSÈS II, 72.
RAMSÈS III, 61.
RAMSÈS IV, 117.
RHODOPIS, 49.

SABNI, 184, 187.
SÉNÈQUE, 165, 166.
SENNEDJEM, 32.
SEPTIME SÈVÈRE, 147.
SÉRAPIS, 225.
SÉSOSTRIS, 23, 67.
SÉSOSTRIS III, 117, 166, 176.
SETH, 210.

SÉTHI I^{er}, 117.
SIMPLICIUS, 223.
SIRIUS, 53.
SNEFROU, 47.
SOBEK, 155, 157.
SORANUS, 223.
SOSIGÈNE, 222.
SPHINX, 49-51.
STRABON, 165.
SULTAN HASSAN, 204.

TEL-MONT, 106.
TÉTICHÉRI, 117.
THÉAGÈNE, 192.
THÉOCRITE, 217, 224.
THÉODOSE, 127.
THÉOPHRASTE, 224.
THOUTMOSIS III, 142.
THOUTMOSIS IV, 50.
THOT, 116, 226.
TI, 55.
TITHOÈS, 147.
TIY, 102.
TOUTÂNKHAMON, 71.

ZÉNODOTE, 224.

INDEX TOPOGRAPHIQUE

Ababbdéh, 186.
Abou Roach, 23, 40, 44.
Abou Simbel, 73.
Abousir, 44.
Abydos, 40, 115-124.
Akhmîm, 26.
Alexandrie, 209-230.
Assouan, 23, 161-194.

Babylone, 196.
Bactriane, 77.
Bahr el-Ghazal, 184.
Bakhtan, 77.
Ballas, 40.
Baouit, 26, 202.
Barabra, 188.
Behbeit el-Hagar, 126.
Béni Hassan, 23.
Bicharin, 186.
Blemmyes, 186.
Boulaq, 198.

Caire (Le), 195-208.
Choubra, 198.
Chounet ez-Zébib, 40, 124.

Dahchour, 44, 51.
Deir Abou Hennès, 27.
Deir Chellouit, 104.
Deir el-Bahari, 68, 95-98.
Deir el-Médiné, 81.
Deir el-Moharra, 199.
Dendéra, 26, 130, 131, 134-144.

Derr, 182.
Dounkoul, 182.
Drah about'l Naggah, 81.

Edfou, 149-154, 189.
El Azhar, 207.
El Omari, 35.
Esna, 29, 144-148.

Fostat, 196.

Gebel et-Teir, 199.
Gizah 20, 41-58, 178.

Héliopolis, 198.
Hélouan, 40.
Hermopolis, 104, 169-171.

Ièb, 179.

Jérusalem, 76.

Karnak, 60-64.
Kom Ombo, 155-160.
Koumma, 185.

Létopolis, 157.
Licht, 23.
Louqsor, 59, 66-69.

Matariéh, 199.
Méady, 35, 198.
Médinet Habou, 100-105.
Meidoum, 44, 51.

Mit Rahiné, 23.
Moqattam, 197.

Négada, 40.
Nobades, 186.

Ouady Natroun, 26, 199.
Ou Péqer, 118.

Pergame, 221.
Philistins, 101.
Pount, 79, 98, 183.

Qadech, 73-75, 98.
Qasr el-Chama', 198.
Qata'yah (El), 197.
Qenous, 186.
Qous, 157.

INDEX TOPOGRAPHIQUE

Ramesséum, 99-101.

Saint-Siméon, 26, 199.
Saqqara, 20, 23, 41-58.
Séhel, 168, 178.
Semna, 185.
Sérapéum, 11.
Sioua, 7, 69.
Sohag, 26.

Tanis, 11.
Tell el-Amarna, 6, 24, 69-71.
Thèbes, 60, 59-114.
Touna, 25-26.
Toura, 44.

Vallée des Rois, 105-114.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : Le grand sphinx (*Photo Elliott Erwitt, Magnum-Photos*).

I. — Cartes et plans

	PAGES
1. — Excursions à partir du Caire et de Louqsor	2
2. — Carte générale d'Égypte	18
3. — Les pyramides de l'Ancien Empire	20
4. — Les éléments constitutifs d'une pyramide	20
5. — Coupe de la grande pyramide de Khéops.....	21
6. — Tombe privée de l'Ancien Empire (mastaba)	21
7. — Un tombeau royal de la Vallée des Rois	22
8. — Le temple de Khonsou à Karnak	24
9. — Le Deir Abou Hennès (Moyenne Égypte)	27
10. — Plan de l'église Saint-Serge, au Caire	27
11. — Perspective intérieure de Sit Barbara, au Caire	28
12. — Mosquée d'Ibn Touloun	29
13. — La mosquée du Sultan Hassan.....	30
14. — Saqqara	43
15. — Temple de Karnak	62-63
16. — Temple de Louqsor.....	66
17. — Principales tombes des notables	83
18. — La région thébaine	94
19. — La Vallée des Rois	105
20. — Temple d'Abydos.....	120
21. — Temple de Dendéra	140
22. — Temple d'Esna	146
23. — Temple d'Edfou	150
24. — Temple de Kom Ombo	156
25. — La région d'Assouan	163
26. — Plan du Caire	200-201

II. — Planches

	FACE PAGES —
1. — Le sphinx de Gizah. (<i>Photo Hassia.</i>).....	32
2. — Le sphinx de Gizah et la pyramide de Khéphren. (<i>Photo Roger-Viollet.</i>)	33
3. — La pyramide de Meidoum. (<i>Photo Hassia.</i>)	48
4. — Colonnades du temple de Louqsor. (<i>Photo Almasy.</i>)	49
5. — Béliers de la grande cour, à Karnak. (<i>Photo Almasy.</i>) ..	80
6. — La salle hypostyle, à Louqsor. (<i>Photo Roger-Viollet.</i>)	81
7. — Le temple de Deir-el-Bahari. (<i>Photo Roger-Viollet.</i>)	96
8. — La tombe de Sennéfer. (<i>Photo Hassia.</i>)	97
9. — Peinture de la tombe de Nakht. (<i>Photo Hassia.</i>)	128
10. — Le temple de Séthi I ^{er} , à Abydos : détail. (<i>Photo Hassia.</i>) ...	129
11. — Le temple d'Edfou : relief du mur extérieur. (<i>Photo Roger-Viollet.</i>)	144
12. — Façade de la grande salle hypostyle, à Edfou. (<i>Photo Almasy.</i>)	145
13. — Le Nil à Assouan. (<i>Photo Almasy.</i>)	176
14. — Le grand temple d'Abou Simbel. (<i>Photo R. Burri-Magnum.</i>) .	177
15. — La mosquée d'Ibn Touloun, au Caire. (<i>Photo R. Burri-Magnum.</i>)	192
16. — Les minarets des mosquées Sultan Hassan et El-Riffaï, au Caire. (<i>Photo Hassia.</i>)	193

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES —
PRÉFACE	VII
INTRODUCTION	I
I. — Comment visiter l'Égypte	I
II. — Quelques notions générales sur la civilisation égyptienne	4
1. La religion égyptienne	4
2. Langues et écritures égyptiennes	5
III. — Les grandes dates de l'histoire égyptienne	8
IV. — L'égyptologie	11
V. — Quelques lectures préparatoires	13
CHAPITRE PREMIER. — Que voir en Égypte ?	19
— II. — Les origines ; Memphis et l'Ancien Empire	35
— III. — Thèbes rive droite : Karnak et Louqsor	59
— IV. — Thèbes rive gauche	79
— V. — Abydos	115
— VI. — Les temples gréco-romains de Haute-Égypte	125
— VII. — Assouan	161
— VIII. — Le Caire	195
— IX. — Alexandrie	209
INDEX	231
TABLE DES ILLUSTRATIONS	237

1965. — Imprimerie des Presses Universitaires de France, Vendôme (France)

HÉLIOGRAVURE GEORGES LANG, PARIS

ÉDIT. N° 28 313

IMPRIMÉ EN FRANCE

IMP. N° 19 056



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

S. SAUNERON

COLLECTION
« NOUS PARTONS POUR... »

- LA GRÈCE**, par Pierre LÉVÊQUE..... F. 12 »
L'ESPAGNE, par Paul GUINARD F. 20 »
LE PORTUGAL, par Paul TEYSSIER. F. 14 »
L'ÉGYPTÉ, par Serge SAUNERON F. 20 »
PARIS, par Pierre LAVEDAN..... F. 20 »
ROME, par Pierre GRIMAL..... F. 14 »
FLORENCE, par Piero BARGELLINI.. F. 20 »
VENISE, par Jean RUDEL..... F. 20 »



SOUS PRESSE :

NAPLES ET L'ITALIE DU SUD,
par Georges VALLET.

LA SICILE, par Pierre LÉVÊQUE.

*Chaque volume in-8° cour., avec 16 ou 24 planches hors texte,
sous couverture illustrée*

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (6^e)

1965-4 - 4^e - FRANCE UNIVERSITAIRES DE FRANCE - VARENNES FRANCE

28 313. C

IMPRIMÉ EN FRANCE

F. 20 » + T.L.

L'ÉGYPTÉ

ions pour...

O 700/SAU